Martino MARTINI

HISTOIRE DE LA CHINE

à partir de

SINICAE HISTORIAE DICAS PRIMA

par Martino MARTINI (1614-1661)

Munich, 1658.

Traduite du latin par Louis-Antoine Le Peletier, sous le titre

HISTOIRE DE LA CHINE

Barbin & Seneuze, Paris, 1692.

[c.a. : il peut être utile de lire en parallèle les *Histoire générale de la Chine*, le <u>tome</u> <u>II de J.-A. de Mailla</u>, et le <u>tome I de H. Cordier</u>.]

Édition en format texte par Pierre Palpant www.chineancienne.fr juin 2014

TABLE DES MATIÈRES

<u>Avertissement</u>

Premier livre: argument.

```
Empereurs : Fohius — Xinung — Hoangti — Xaoha — Chueni — Coüs — Yaüs — Xuni.
```

<u>Deuxième livre</u> : argument.

```
Empereurs: Yvo — Khiu — Taikang — Chomkang — Siangi — Xaokang — Chusu — Hoiaü — Mangu — Is — Pukiang — Kongi — Kini — Gonkia — Cahu — Fauv — Kieu.
```

Troisième livre : argument.

```
Empereurs: Tangu — Taikia — Voting — Taikiang — Taivu — Chunking — Vaigni — Hotank — Zui — Zusin — Vokia — Zuting — Nankeng — Yanki — Puonkeng — Siaosin — Siao — Vuting — Zuking — Zukia — Linsin — Vui — Taiteng — Tyeu — Cheu.
```

Quatrième livre : argument.

```
Empereurs: Vu — Chingu — Kangu — Chaus — Mous — Congu — Is — Hiau — Is — Liu — Siven — Ieu — Pingu — Vonu — Chuangu — Liu — Hociu — Siangu — Hiangu — Quangi — Tingu — Kieni — Lingu — Kingu — Yuen — Chinting — Kahu.
```

<u>Cinquième livre</u>: argument.

```
Empereurs : Gueliü — Ganv — Lieu — Hyeni — Xicin — Fous — Chenkiuni.
```

[En complément : <u>Tableaux dynastiques</u>, extraits de *Histoire générale de la Chine*, tome I, par Henri Cordier, avec une colonne "Martini".]

Tableaux dynastiques

San Houang

Années	Maria da 2	Durée	Marchine
av. JC.	Noms de règne	de règne	Martini
2953	Fou Hi	115	Fohius
2838	Chen Noung, fils de Gan Teng	140	Xinung
2697	Houang Ti, fils de Fou Pao	100	Hoangti

Wou Ti (Cinq Empereurs)

2598	Chao Hao	84	Xaoha
2514	Tchouen Hiu, fils de Tchang Yi	78	Chueni
2436	6 Ti K'o (K'ou), fils de Kiao Ki		Coüs
2366	Ti Tche, fils de Ti K'o (K'ou)	9	
2357	Yao, frère de Ti Tche, cap. Ping Yang		Yaüs
	(Chan si), + 2258	98	
	Interrègne du deuil.	3	
2255	Chouen, fils de Kou seou, cap. Pou Fa	50	Xuni
	(Pou Tcheou fou, Chan si) + 2208		

Première Dynastie : Les Hia (2205-1766, 17 règnes). Martini: Hiaa

	Dates	Noms	Durée s	Martini
1	2205	Yu, fils de Kouen ; † 2198 Wen Ming	8	Yvo
2	2197	Ti K'i, fils de Yu, † 2189	9	Khiu
3	2188	T'ai K'ang ; fils de K'i, † 2160	29	Taikang
4	2159	Tchoung K'ang ; frère cadet de T'ai K'ang ; † 2147	13	Chomkang
5	2146	Ti Siang, fils de Tchoung K'ang, tué par Han Tchou	28	Siangi
	2119	Han Tchou, usurpateur, tué en 2080	40	
6	2079	Chao K'ang, fils de Siang, † 2058	22	Xaokang
7	2057	Ti Tch'ou, fils de Chao K'ang, † 2041	17	Chusu
8	2040	Ti Houei, fils de Tchou † 2015	26	Hoiaü
9	2014	Ti Wang ou Mang, fils de Houei,† 1997	18	Mangu
10	1996	Ti Sié, fils de Wang, † 1981	16	Is
11	1980	Ti Pou Kiang, fils de Sié ; † 1922	59	Pukiang
12	1921	Ti Kioung, frère de Pou Kiang, † 1901	21	Kongi
13	1900	Ti K'in, fils de Kioung, † 1880	21	Kini
14	1879	K'oung Kia, fils de Pou Kiang, † 1849	31	Gonkia
15	1848	Ti Kao, fils de K'oung Kia, † 1838	11	Cahu
16	1837	Ti Fa, fils de Kao, † 1819	19	Fauv
17	1818	Lin Kouei (Kié), fils de Fa; † 1764	53	Kieu

Deuxième Dynastie : Les Chang ou Yin (1766-1122), 30 règnes. Martini : Xanga

	Dates	Noms	Martini
1	1766	Tch'eng T'ang ou T'ien Yi, † 1754.	Tangu
2		Wei Ping	
3		Tchoung Jen	
4	1753	T'ai Kia, † 1721.	Taikia
5	1720	Yu (ou Wo) Ting, † 1692.	Voting
6	1691	T'ai Kong, † 1667.	Taikiang
7	1666	Siao Kia, † 1650.	Siaoki
8	1649	Young Ki, † 1638.	Jongi
9	1637	T'ai Meou, † 1563.	Taivu
10	1562	Tchoung Ting, † 1550.	Chunking
11	1549	Wai jen, † 1535.	Vaigni
12	1534	Ho T'an Kia, † 1526.	Hotank
13	1525	Tsou Yi, † 1507.	Zui
14	1506	Tsou yin, † 1491.	Zusin
15	1490	Yu Kia ou Wo Kia, frère de Tsou Sin, † 1466.	Vokia
16	1465	Tsou Ting, fils de Tsou Sin, † 1434.	Zuting
17	1433	Nan Keng, † 1409.	Nankeng
18	1408	Yang Kia, † 1402.	Yanki
19	1401	P'an Keng, † 1374.	Puonkeng
20	1373	Siao Sin, † 1353.	Siaosin
21	1352	Siao Yi, † 1325.	Siao
22	1324	Wou Ting, † 1266.	Vuting
23	1265	Tsou Keng, † 1259.	Zuking
24	1258	Tsou Kia, † 1226.	Zukia
25	1225	Lin Sin, † 1220.	Linsin
26	1219	Keng Ting, † 1199.	Kengti
27	1198	Wou Yi, † 1195.	Vui
28	1194	T'ai Ting, † 1192.	Taiteng
29	1191	Ti Yi, † 1155.	Tyeu
30	1154	Tcheou ou Cheou Sin, † 1122.	Cheu

Troisième Dynastie : Les Tcheou (1122-255) 34 règnes, 874 ans. Martini : Cheva

			Martini
1	1122	Wou, † 1116	Vu
2	1115	Tch'eng, † 1079	Chingu
3	1078	K'ang	Kangu
4	1052	Tchao	Chaus
5	1001	Mou	Mous
6	946	Koung	Congu
7	934	Yi	Is
8	909	Hiao	Hiau
9	894	Yi	Is
10	878	Li	Liu
	841	Régence de Koung Ho.	
11	827	Siouen	Siven
12	781	Yeou, † 771	Ieu
13	770	P'ing	Pingu
	721	Commencement du Tch'ouen ts'ieou.	J
14	719	Houan	Vonu
15	696	Tchouang	Chuangu
16	681	Hi	Liu
17	676	Houei	Hociu
18	651	Siang	Siangu
19	618	K'ing	Hiangu
20	612	K'ouang	Quangi
21	606	Ting	Tingu
22	585	Kien	Kieni
23	571	Ling	Lingu
24	543	King	Kingu
	520	[Tao]	
25	519	King	Kingu
26	475	Youen	Yuen
27	468	Tcheng Ting	Chinting
	440	[Ngai]	
	440	[Se]	
28	440	K'ao	Kahu
29	425	Wei Lié	Gueliü
30	401	Ngan	Ganv
31	375	Lié	Lieu
32	368	Hien	Hyeni
33	320	Chen Ts'in	Xicin
34	314-	Nan, † 256	Fous
	256	Tcheou Kiun, règne nominalement -	Chenkiuni
	255	> 249	



AVERTISSEMENT

@

Le père Martini, jésuite, auteur de cette première partie de l'histoire des empereurs de la Chine, brûlé du zèle qui anime toute sa société pour la conversion des peuples idolâtres, ne s'est appliqué pendant les dix premières années du long séjour qu'il a fait en ce pays-là, qu'à s'instruire à fond de la langue, & de l'histoire des Chinois. En revenant en Europe par l'ordre de ses supérieurs, il composa cet ouvrage, qui ne contient que la suite des empereurs depuis l'établissement de cette grande monarchie, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Sa mort a prévenu le dessein qu'il avait de donner le reste de toute cette histoire en deux autres décades, qui auraient fini à l'invasion de ce vaste empire par les Tartares qui le possèdent depuis plus de quarante ans, à la réserve de quelques provinces éloignées qui se sont maintenues dans l'obéissance, & dans la fidélité qu'ils doivent à leurs souverains légitimes. On jugera par cette première décade de la perte qu'a fait le public dans la mort de ce sage & savant religieux.

Il se moque de la vanité des Chinois sur leur opinion de l'ancienneté du monde, & ne l'a pas jugée plus préjudiciable à la chronologie chrétienne, que le sentiment des Indiens qui prétendaient être beaucoup plus anciens que la lune. Après avoir approfondi toutes les Annales de leur empire pour remonter à ce prodigieux nombre de siècles imaginaires, il n'a trouvé de véritable supputation des temps, que depuis l'invention d'un cycle composé de soixante années, mais postérieur à la création du monde, telle que le Saint-Esprit l'a enseignée à Moïse. Ils ont quelquefois réformé ce cycle, sans néanmoins en changer la méthode, ni se servir d'un nouveau calcul pour corriger ou prévenir de semblables erreurs.

Le père Martini fonde la certitude de cette histoire sur les précautions que prennent les empereurs à chercher parmi les mandarins qui sont les gens de lettres, des historiens habiles & qui ne soient susceptibles de passion ni de flatterie : chaque empereur choisit

l'historien de son règne, qui doit commencer où celui de son prédécesseur a fini, en sorte qu'il semble que cette longue histoire ne soit l'ouvrage que d'un seul auteur ; ce témoignage devrait préparer les lecteurs à donner créance à plusieurs faits historiques renfermés dans cet abrégé, & les faire recevoir comme très certains malgré leur peu de conformité avec nos idées de vraisemblance.

On m'avait conseillé d'ajouter quelques remarques à la fin de chaque livre de cette histoire, en forme d'éclaircissements ; mais je n'ai pas cru devoir entreprendre un travail dont le père Martini était seul capable, & dont il a cependant négligé le dessein : de plus, je ne pouvais me servir que de quelques Relations modernes qui sont en assez petit nombre, & auxquelles cette histoire donnera plus d'éclaircissement qu'elle n'en pourrait tirer de leurs secours. Si cependant les esprits incrédules rejettent le témoignage sincère d'un homme apostolique, qui n'était pas si peu judicieux que de rapporter des fables d'un pays où il était allé pour enseigner la vérité, qu'ils fassent réflexion sur ce qui se passe sous le règne glorieux de Louis le Grand, dont ils traiteraient aussi les prodigieux événements d'histoires faites à plaisir, s'ils n'en étaient eux-mêmes les témoins.



ARGUMENT du premier livre



p.001 Divers sentiments des Chinois sur la création du monde. Les premiers Chinois ne reconnaissent qu'un Être Souverain, éternel & auteur de toutes choses. Leur opinion sur le Déluge. Contrariété de leur chronologie avec celle des Européens. La science des mathématiques très ancienne parmi eux. Leurs sentiments sur la durée du monde & sur les principes de toutes les choses créées. Naissance fabuleuse de leur premier homme. Ils admettent cinq éléments. Fohius leur premier empereur né par une voie miraculeuse. L'usage du cycle très ancien chez eux. Correction fréquente de leur calendrier. Leur p.002 intelligence dans l'astronomie. Cérémonies à la publication de leurs calendes. Coüs sixième empereur déposé à cause de ses vices. Yaüs son successeur prince admirable. Grand déluge sous son règne. Établissement de six tribunaux de Justice. Xuni laboureur jugé digne de l'empire. Deuil des Chinois à la mort de leurs parents. Supplices inventés par Xuni. Première incursion des Tartares en Chine. Xuni associe Yun à l'empire & le déclare son successeur au préjudice de ses enfants.

LIVRE PREMIER



_{p.003} Les Chinois reconnaissent pour la plupart que toutes choses ont eu un commencement & une origine, mais ils ne conviennent pas du même principe. Ceux qui composent la plus considérable secte des philosophes, croient que tout a été produit par le hasard, & les autres qui ne sont pas moins éloignés qu'eux de la vérité, sont persuadés de l'éternité du monde. _{p.004} Cette erreur qui leur est venue des Indes, s'est établie chez eux avec l'idolâtrie, soixante-cing ans après la naissance de Jésus-Christ; mais ce qui paraît tout à fait surprenant, c'est que dans une langue aussi abondante que la leur, il n'y a point de nom particulier qui puisse convenir à Dieu. Ils se servent néanmoins souvent du mot de Xang-ti, pour signifier celui qui gouverne souverainement le Ciel & la Terre. Ils ont cependant l'usage des sacrifices qu'ils offrent à la divinité telle qu'elle puisse être ; mais qui n'est pas si fréquent aujourd'hui. Tous leurs livres sont remplis d'une doctrine qui établit des peines pour le vice, & qui propose des récompenses pour la vertu. Ils débitent quantité de choses touchant le Ciel qui se rapportent à cette opinion : mais comme il n'y a pas apparence que ces espaces immenses remplis de corps lumineux puissent être capables d'une si sage conduite, il est à croire qu'ils sousentendent un souverain Être qui prend soin de toutes les choses créées _{n 005} qui ne se peuvent pas conduire d'elles-mêmes, qu'ils appellent le Seigneur & Conducteur du Ciel. Il est vraisemblable que ces peuples ont eu la connaissance d'un Dieu dès le temps, ou peu après le patriarche Noé. L'on fait mention dans leurs Annales des bons & des mauvais génies sous le nom de Xin & de Quei. On trouve aussi dans les mêmes livres des anges tutélaires pour la conservation d'une infinité de choses, dont le détail serait ici ennuyeux. Ceux auxquels ils attribuent le soin de garder les villes s'appellent ching-hoang, mot qui signifie autorité, ou gouvernement. Ils disent que comme les villes & les provinces ont des gouverneurs visibles, il est juste aussi qu'elles en aient d'une nature

spirituelle qui leur accordent leur protection contre l'injustice & la violence des magistrats, & qui punissent les crimes secrets qui échappent à la connaissance des hommes. Ils leur élèvent en chaque ville de magnifiques temples, dans lesquels les p.006 juges s'engagent par serment lorsqu'ils prennent possession de leurs charges, de s'en acquitter avec intégrité, & conjurent le génie du lieu d'autoriser leur serment par sa présence, & de les punir comme des parjures s'ils en violent la sainteté. Ils n'avaient anciennement aucune idole dans les temples, & l'on n'y voyait qu'un tableau dans lequel étaient écrits ces mots en langue vulgaire & en lettres d'or : C'est ici la demeure du gardien spirituel de la ville. On mit plusieurs siècles après en la place de ce tableau, des figures qui représentent ces génies afin d'imprimer plus de respect & plus de crainte à ceux qui étaient obligés de prêter serment.

Leurs historiens parlent beaucoup du Déluge ; mais ils n'en rendent aucune raison, & l'on ne sait pas si c'est de celui de Noé, ou de quelqu'autre qui ait seulement inondé ces provinces, comme autrefois le furent la Thessalie & le pays attique sous Deucalion & Ogiges. Ce que l'on trouve de constant là-dessus, c'est que l'histoire en est rapportée environ trois mille ans avant l'époque p.007 vulgaire de Jésus-Christ, auquel temps se rencontre à peu près celui du Déluge universel. Ils tiennent même pour suspect tout ce qui est contenu dans leurs Annales avant le règne de leur premier souverain Fohius, & le traitent de faux & ridicule : & en effet ils n'avaient encore alors aucun usage de l'écriture, ni de lois pour régler la société civile, & pour instruire les hommes qui vivaient comme des brutes. Il est vrai qu'ils ont acquis des connaissances très certaines & particulièrement dans la chronologie, à l'étude de laquelle ils ont travaillé avec une merveilleuse application. Ces supputations chronologiques sont très fidèlement suivies dès avant même qu'ils eussent trouvé l'usage du cycle : c'est pourquoi l'on a cru devoir s'en rapporter jusqu'au règne de Fohius, à l'époque suivie par les chrétiens avant celle de Jésus-Christ, & de reprendre leur cycle à ce prince sous le règne duquel il fut inventé. L'on connaîtra par le rapport

de ces deux supputations qu'il vivait trois mille ans avant la naissance du Sauveur du monde : $_{\rm p.008}$ c'est ce que l'on peut croire là-dessus de plus vraisemblable, sans néanmoins l'établir pour constant, contre l'opinion de nos chronologistes qui mettent beaucoup plus d'intervalle entre Fohius & Noé. La première opinion est en quelque façon soutenable puisqu'elle a du rapport avec celles de la plupart des chronologistes de l'Europe, & que les Septante, le Samothéen, le martyrologe romain, la supputation des Grecs & plusieurs autres historiens n'en sont pas fort éloignés.

Les Chinois reconnaissent un premier homme qu'ils appellent Puonzu, ils le font sortir d'un œuf dont ils prétendent que la coque fut enlevée dans le Ciel, que le blanc se répandit en l'air, que le jaune demeura sur la Terre, & qu'il naquit au milieu de la nuit dans le premier moment du solstice d'automne. Ils croient que les cieux furent premièrement formés, qu'ensuite la Terre fut créée, les substances spirituelles après la Terre, & les hommes enfin les derniers. On ne doit pas trouver désormais si étrange que les Phéniciens aient considéré l'œuf _{p.009} comme l'image du monde & qu'ils l'aient adoré avec une très particulière dévotion dans les sacrifices qu'ils offraient au dieu Bacchus. L'histoire chinoise rapporte un autre sentiment touchant la naissance de ce premier homme, suivant lequel cet homme sortit d'un certain désert sans qu'on ait su son origine : quoiqu'il en soit, c'était un célèbre mathématicien & c'est apparemment ce qui a donné lieu à cette bizarre opinion touchant sa naissance, & au partage de trois différentes matières qui composaient cet œuf miraculeux. On ne sait pas sous quel maître il acquit ces connaissances, qui sont les plus anciennes de toutes celles qu'on a depuis cultivées dans ce pays-là.

Un livre chinois intitulé Traité de la Nature, contient des choses admirables touchant le jour que nous appelons naturel, qu'ils partagent en douze heures, suivant lesquelles ils règlent la naissance & la fin du monde, à chacune desquelles ils attribuaient dix mille huit cents ans de durée. S'ils s'étaient contentés de mois au lieu d'années, ils ne se seraient p.010 peut-être pas si fort éloignés de la vérité. Ce même livre

établit comme une chose fort constante, que le Ciel a été créé à minuit qu'ils comptent la douzième heure du jour, la Terre une heure après, l'homme une heure après la Terre, & qu'enfin l'empereur Yaüs l'un des plus renommés empereurs de la Chine, naquit la sixième heure qui répond à celle de midi des Européens Si cette supputation était véritable, ces peuples seraient beaucoup plus anciens que ceux d'Égypte & de Chaldée qui se piquent d'une antique & fabuleuse origine. Quelques-uns assurent que leur grand philosophe Confucius vint au monde six cent soixante & sept mille ans après sa création : opinion qui renchérit infiniment au-dessus de celle de certains peuples orientaux, qui fondés sur je ne sais quelle autorité soutiennent que le monde doit durer soixante & dix mille ans.

On voit encore dans ce même Traité de la Nature, que la neuvième heure du jour chinois qui répond à la sixième du soir parmi nous produisit une grande révolution dans tous les _{p.011} ordres de la nature ; d'où s'engendrèrent les guerres sanglantes, les bouleversements des royaumes & toutes les autres calamités publiques, qui ne finiront que lorsque toutes les choses créées rentreront dans le chaos d'où elles ont été tirées, & que la durée du temps présent a été produite dans la septième heure de ce jour mystérieux, ou quelque peu de temps après.

Ceux d'entr'eux qui raisonnent de meilleur sens établirent le chaos pour le principe de toutes choses, & croient qu'une substance spirituelle & souveraine en a tiré tous les êtres sensibles & matériels. Ils attribuent deux qualités à cette matière ; l'une qu'ils appellent yn, c'est-à-dire caché & imparfait, & l'autre yang, qui signifie visible & parfait, qu'on doit regarder comme les deux principes de leur philosophie : ils en forment quarte signes ou figures qu'ils multiplient en huit autres symboles, & c'est apparemment leurs quatre éléments, ou les quatre premières qualités qu'ils leur attribuent. Ils établissent aussi une qualité imparfaite dans la matière visible, p.012 & une parfaite dans leur matière occulte. Leur huit symboles qui signifient certaines choses générales desquelles dépendent la corruption & la génération des choses particulières, ont chacun leur figure, dont voici la première

qui représente le Ciel. La seconde la Terre, la troisième la foudre & les éclairs, la quatrième les montagnes, La cinquième le feu. — La sixième les nuages. La septième les eaux. Et la huitième le vent. Il faut savoir pour l'intelligence de ces figures, que l'Être parfait & caché se représente par deux lignes ainsi figurées. Et l'imparfait par une seule, chacune desquelles sont séparées. Le parfait visible par une seule ligne sans interruption. Et l'imparfait par deux lignes continues & parallèles.

Ces deux principes ainsi subdivisés & multipliés par eux-mêmes, produisent soixante & quatre symboles marqués par autant de différentes figures qui supposent la notion d'une science n 013 universelle ; de là vient qu'ils soutiennent, que des deux premières qualités appelées yn & yang, sont produites quatre différentes formes qui se doublent par le mélange des deux matières occulte & visible, parfaite & imparfaite, & que de leurs divers arrangements s'est formée cette merveilleuse variété qui règne dans la nature. On a cru nécessaire de représenter ici les caractères au naturel de ces soixante & quatre figures qui ont chacune leur nom particulier, & qu'on passe sous silence de crainte de fatiquer les lecteurs par la bizarrerie & la difficulté de leur prononciation; ; les curieux pourront cependant s'instruire de la force & de l'utilité de ces figures, en examinant avec application la table qui est ici gravée. Les Chinois font aussi beaucoup d'état d'un livre appelé Yeking, composé seulement pour l'explication de ces figures, à cause des secrets mystères dont ils sont persuadés qu'il est rempli. Il y a quelque apparence que cette philosophie a du rapport avec celle des pythagoriciens, quoiqu'elle ait été enseignée plusieurs siècles avant p.014 Pythagore sous le règne de Fohius, comme on verra dans la suite. Cet ouvrage traite amplement de la génération & de la corruption, du destin, de l'astrologie judiciaire & de quelques principes des choses naturelles; mais cette doctrine est appuyée sur des preuves trop superficielles, & ils se donnent bien de garde de disputer à fond sur ces matières, dont les principes ne sont pas mieux établis que la plupart des autres opinions dont leurs livre sont remplis. Ils se servent aussi des figures ci-dessus pour bien régler l'administration de l'empire &

pour maintenir l'ordre & la discipline suivant les maximes de leur morale; ils s'en servent néanmoins beaucoup aujourd'hui pour des divinations & des sortilèges, soit qu'ils aient négligé leur véritable sens ou qu'ils en ignorent l'explication: ils ont cependant une confiance si aveugle en cet obscur ouvrage, qu'ils se promettent d'y trouver l'éclaircissement des choses les plus cachées, & de pénétrer dans la connaissance de l'avenir.

Ils croient les nombres aussi mystérieux que les lignes qui composent $_{\rm p.015}$ leurs symboles. L'unité, par exemple, représente le premier yang. Le premier yn est figuré par le nombre deux, & ainsi de suite. Neuf est un yang très parfait, & dix signifie un yn très imparfait : d'où vient qu'ils attribuent aux Cieux les nombres impairs, un, trois, cinq, sept, neuf, & les nombres pairs à la Terre ; les premiers font ensemble le nombre impair de vingt-cinq, & les seconds celui de trente. Il y a dans ce même traité plusieurs autres opinions particulières dont le détail serait ici trop long.

Thiengan gouverna ces peuples après la mort de Puonzu ; ; & treize chefs de la même famille tinrent successivement après lui la même place. Un historien du pays parle en ces termes, du temps auquel vivait ce législateur :

« Un esprit céleste parcourant alors toute la terre, établit peu à peu la douceur & la civilité parmi les hommes, & leur inspira sans beaucoup de peine, des sentiments d'humanité, les ayant trouvés susceptibles de discipline; mais ce fut principalement après avoir exterminé cet $_{\rm p.016}$ effroyable dragon qui avait confondu le Ciel & la Terre, & par la mort duquel chaque chose reprit sa place & sa dignité.

L'auteur de cette histoire a peut-être entendu sous le nom de ce dragon le démon Léviathan, dont il est parlé dans le livre de Job.

Thiengan est le premier inventeur de ce double genre de lettres dont les Chinois se sont depuis servis pour former leur cycle sexagénaire. Et les mathématiques dont les descendants de Noé leur ont communiqué

la connaissance par tradition, ont été par conséquent leur première étude. On peut aussi conclure de là, sans s'arrêter à d'autres conjectures, que Puonzu & ses compagnons vinrent s'établir en la Chine, après le Déluge, même avant la téméraire entreprise de la tour de Babel. Cette opinion paraît la plus vraisemblable, supposé que ce grand pays fût alors habité, & que leurs historiens l'aient ainsi avancé sur de fidèles mémoires. Depuis ces premiers temps incertains jusqu'au règne de leurs empereurs, chaque famille était gouvernée par p.017 un chef, ainsi qu'Abraham & Loth prenaient soin des leurs dans le pays des Chaldéens; c'est pourquoi lorsqu'un auteur chinois fait mention de treize princes de la même famille, il ne faut pas croire qu'ils se soient succédés les uns aux autres, mais qu'ils étaient en même temps les chefs de différentes habitations.

Les Chinois ont dix lettres du premier ordre, toutes ensemble appelées Can, dont voici les noms particuliers : kia, y, ping, ting, vu, ki, ken, sin, seng, quei, & douze du second qui représentent au lieu de chiffre, les douze heures dont est composé leur jour naturel. La première qui commence à minuit s'appelle esu, la seconde cheu, la quatrième yn, la sixième mao, la huitième chin, la dixième su, & la douzième u. La seconde heure après midi s'appelle vi, la quatrième xin, la sixième yeu, la huitième sio, & là dixième haï. Ils composent leur cycle du mélange de ces caractères, joignant les deux premières lettres ensemble, les secondes l'une avec l'autre, & ainsi du reste jusques à p.018 l'entière révolution des soixante années renfermées dans leur cycle, après laquelle ils recommencent la même supputation. Ils ne prétendent pas seulement rendre raison par cette méthode, du nom & des différentes qualités de chaque année ; mais de ce qui doit arriver chaque jour de plus particulier pendant son cours, des influences des astres sur les corps sublunaires, & des propriétés des choses naturelles. Ils ajoutent ensuite qu'un certain Thiengan très savant dans l'astronomie, a donné le nom au jour & à la nuit, & qu'il a composé le mois de trente jours. Ils disent encore qu'il a eu onze successeurs de suite; mais bien loin de rapporter quelques faits particuliers de leur

vie, ils ne sont pas seulement nommés dans leur histoire.

Ginhoang & neuf autres princes de sa famille succédèrent à ces inconnus. Il divisa les terres en neuf parties, l'une desquelles fut destinée pour les habitations, & les huit autres pour l'agriculture. Il rassembla par ce moyen les hommes qui étaient encore errants & dispersés, de _{p.019} la même manière que les Grecs rapportent qu'en avait usé Phoronée chez les Argiens, & ils comptent leur âge d'or sous le gouvernement de ce prince. La terre quoique négligemment cultivée produisit abondamment; & pour se servir des termes de l'historien chinois, chaque chose était dans sa plus parfaite dignité. Il aimait ses peuples avec plus de tendresse qu'un père n'en ressent pour ses enfants, & il en était aimé comme s'il eût été leur véritable père. Ils lui donnèrent le nom de roi & lui rendirent toute l'obéissance dont étaient capables de fidèles sujets : tous les biens leur étaient communs, chacun jouissait d'une pleine liberté, une charité répandue entretenait entr'eux la concorde & l'union, & l'on croit avec quelque sorte d'apparence, que cette division de terres leur donna les premières notions de la géométrie.

Yeus qui succéda à Ginhoang retira les hommes du fond des antres & des cavernes qui leur servaient encore de demeures, & leur apprit à bâtir des cabanes avec des branches $_{\rm p.020}$ d'arbres pour se garantir de la cruauté des bêtes farouches. Il y avait alors si peu d'usage des choses commodes & même nécessaires à la vie, qu'on ignorait la manière de tirer du feu des cailloux, pour se défendre contre le froid, & pour préparer les choses qui servaient à la nourriture. Le labourage était très grossièrement exercé. Ils ne se nourrissaient que d'herbes & de fruits sauvages, que la terre leur fournissait d'elle-même ; ils mangeaient de la chair crue, & se désaltéraient avec le sang des animaux, qu'ils écorchaient, pour faire des habillements de leurs peaux sans les avoir préparées, dont ils se couvraient grossièrement quelque partie de leur corps.

Suïus succéda à ce second législateur, il fut très savant dans l'astronomie. Après s'être appliqué longtemps à la connaissance des

cieux & de la Terre, il enseigna une philosophie dont il établit cinq éléments pour principes ; savoir le métal, le bois, l'eau, la terre, & le feu, qu'il plaça dans l'air comme dans son centre. Il trouva l'invention de tirer le p.021 feu par le choc de deux morceaux de bois, ainsi qu'on en fait sortir de celui de deux pierres, & découvrit comme un autre Prométhée la source & l'origine de la flamme. Les Chinois ont conservé cet usage, & quoiqu'ils aient l'invention du fusil, ils ne font pas moins des provisions de ce bois à certain temps de l'année, & l'emploient selon la différence des saisons. Suïus pour soulager la mémoire des enfants, trouva le secret de nouer de petites cordes, pour suppléer par cette invention aux caractères, & aux figures des lettres chinoises, & enseigna dans les écoles la manière de se servir de ces nœuds.

Il n'y avait alors aucun usage de l'argent monnayé, & l'or ne tentait point encore l'avarice de ces peuples. Ce prince établit néanmoins des marchés publics, & des foires où l'on ne négociait que par échange; & pour mieux affermir ces nouveaux établissements, il se servit des conseils de quatre très habiles ministres, à chacun desquels il donna une étendue de pays à gouverner.

p.022 Mais de crainte qu'on ait du mépris pour la philosophie chinoise, qui mettant le métal & le bois au nombre des éléments, semble trop s'éloigner de la vérité, il est à propos de rapporter ici succinctement ce qui se trouve sur cette matière, dans un de leurs traités appelé *Xuking*.

« Il y a cinq éléments : l'eau, le feu, le bois, le métal, & la terre. L'eau arrose & coule en bas, le feu monte & dessèche, le bois est appelé droit ou tortu, le métal obéit au marteau & souffre la polissure, la terre reçoit les semences, & produit différents fruits. Ce qui arrose & qui descend engendre la salure. Le sec qui s'élève en haut, l'amertume. Le droit & le tortu composent l'acide. Le corps malléable & susceptible de polissure, produit l'âpre & le raboteux ; & la matière qui reçoit les semences & qui donne des fruits, engendre le doux.

Voilà les qualités qu'ils attribuent à leurs cinq éléments tirées mot à mot de leur philosophie, & qu'on soumet aux sentiments des lecteurs.

Ils appliquent encore leurs cinq $_{\rm p.023}$ éléments aux planètes ; la terre à Saturne, le bois à Jupiter, le feu à Mars, l'eau à Mercure, & le métal à Vénus : en sorte qu'elles en ont retenu les noms, & qu'ils appellent Saturne l'étoile de la terre, Jupiter celle du bois, Mars du feu, Mercure de l'eau, & Vénus du métal.

On n'a point encore parlé de leur manière de supputer les temps & les années, parce qu'ils doutent eux-mêmes de tout ce qui se dit de ces premiers siècles; & en effet leurs Annales sont remplies de grandes absurdités, tant à l'égard du long âge des hommes, que de la durée du règne de leurs souverains ; & si l'on ajoutait foi à leurs historiens, il faudrait nécessairement croire, que la naissance du monde a précédé le Déluge de plusieurs milliers d'années, comme on l'a déjà remarqué. Il est vrai qu'ils tiennent pour indubitable la suite de leur chronologie, depuis le règne de leur premier empereur, & qu'il n'y a point de nation sur la Terre qui se soit autant appliquée que les Chinois, & qui soit si bien instruite dans $_{\rm p.024}$ la connaissance des temps : ils en sont redevables aux soins que leurs souverains ont toujours eus, & qu'ils ont encore, de choisir les plus savants d'entre leurs philosophes pour faire l'histoire de leurs prédécesseurs ; ce travail est briqué par les plus habiles de l'État comme un emploi très honorable. Chaque empereur nomme celui qui doit écrire tout ce qui s'est passé sous le dernier règne, & lui défend la dissimulation & la flatterie ; c'est par ce moyen que leur histoire est écrite d'un style tellement uniforme qu'on la croirait composée par un seul auteur. Mais ce qui est encore de très singulier, c'est que personne n'oserait travailler sur cette matière; & comme elle remplit quantité de grands volumes, les particuliers se contentent pour ne pas accabler leur mémoire d'en faire de petits abrégés tel que peut être celui-ci. Mais comme ce serait un travail de plusieurs années de donner cette longue histoire, on s'est contenté de s'étendre sur les endroits dont le détail & les circonstances méritent d'être conservés à la postérité.

p.025 Il est à propos de remarquer que les historiens chinois ne conviennent pas du temps de la naissance de leur premier empereur. Les uns le font naître soixante & onze ans plus tôt que les autres ; en sorte que suivant cette opinion, il ne commença son règne qu'à l'âge de quatre-vingt seize ans, quoique les autres soutiennent qu'il n'était âgé que de vingt-quatre lorsqu'il monta sur le trône. On suivra le sentiment des premiers de crainte de donner trop d'étendue à cette histoire ; mais on ne sait rien de positif de l'année dans laquelle est né ce prince.

On peut croire avec assez d'apparence que tout ce qu'on vient de voir est arrivé auparavant le Déluge, & d'autant plus que les Chinois ne parlent eux-mêmes de ces choses qu'avec beaucoup d'incertitude. Il est constant que leur pays était peuplé avant que toute la Terre eût été inondée. Il est bien difficile de savoir comment ils ont conservé la mémoire du passé, à moins que quelqu'un des descendants de Noé ne les en eût instruits, ou qu'une idée confuse ne leur pays, en fût restée par tradition, à laquelle les historiens trop passionnés pour leur pays, ont ajouté ou diminué suivant de fausses conjectures, pour donner plus de relief à l'origine de la nation jusqu'alors inconnue. Chacun suivra librement là-dessus ce qui lui paraîtra de plus vraisemblable ; mais ce que l'on va désormais rapporter est fondé sur des preuves auxquelles on peut ajouter foi.



FOHIUS

premier empereur régna 115 ans 1



Ses sujets lui donnèrent le surnom de Thiensu, qui signifie Fils du Ciel, titre dont ils ont depuis honoré leurs autres souverains : ce n'est pas qu'ils fussent persuadés qu'ils étaient nés dans le Ciel, ou qu'ils en tirassent leur origine ; mais c'est parce qu'ils croyaient que le Ciel les aimait plus tendrement que les autres _{n 027} hommes, & qu'ils n'étaient redevables qu'à leur rare mérite, de leur grande élévation. Ils disent que Fohius n'eut point de père, & que la mère qui l'engendra se promenant un jour sur les bords d'un lac de la province de Xensi, dont les eaux mouillent les murailles de la ville de Lan-thien, foula par hasard l'empreinte du pied d'un homme d'une grandeur extraordinaire, marquée sur le sable ; qu'elle fut en même tems environnée d'un arc-en-ciel, qu'elle devint grosse & qu'elle accoucha de ce prince dans la province de Xensi. Il commença son règne 2.952 ans avant la naissance de Jésus-Christ, & mit le siège de l'empire dans la province qui l'avait vu naître. On peut de là raisonnablement conclure que les premiers hommes qui ont habité les pays orientaux de la Chine se sont peu à peu étendus vers les parties orientales avant la fondation de la ville de Babylone, ou depuis la confusion des langues dont Dieu se servit dans sa colère pour châtier l'insolente entreprise de la tour de Babel, après laquelle les hommes se p.028 répandirent en plusieurs endroits différents de la terre.

Ce prince recommandable par ses grandes qualités était consommé dans l'astronomie & ne s'appliqua pas moins à la conduite & au règlement de son royaume. Il fut le premier qui dressa des

¹ 2952 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

tables astronomiques, & qui donna la figure des corps célestes, & la connaissance de leur mouvement. Il établit des lois & des ordonnances très salutaires, fit entourer les villes de murailles & voulut que les familles fussent distinguées par des noms différents. Il fut aussi l'inventeur des soixante & quatre symboles ci-devant représentés ; il apprit la manière de les mettre en usage, & dit qu'il les avait vus marqués sur le dos d'un dragon qui s'élança devant lui du fond d'un lac. Il s'avisa de cette fiction pour autoriser ses nouveaux règlements par la crainte & le respect qu'impriment ces sortes de prodiges dans l'esprit des peuples, ainsi que plusieurs autres législateurs en ont usé pour s'attirer plus de croyance. Il choisit le dragon avec d'autant plus de _{p.029} confiance que ce monstrueux animal passe parmi les Chinois pour un présage de bon augure; & en effet leurs empereurs en portent la figure dans leurs enseignes & en font le même état que les Romains faisaient de l'aigle arboré dans leurs étendards. Les dragons de l'empereur étaient représentés avec cinq griffes à chacun de leurs pieds ; si quelqu'un se servait du même animal pour quelque symbole, il lui était défendu sur peine de la vie de lui en donner plus de quatre. Mais on parlera plus amplement ailleurs de l'extravagance de leurs superstitions à l'égard de ces horribles animaux.

Le même empereur inventa de nouveaux caractères pour tenir lieu des petites cordes nouées qui servaient à l'instruction des enfants; mais l'usage en était beaucoup plus difficile que la méthode de ces nœuds : car il fallait remarquer dans chaque caractère la figure, le son, l'usage, la signification, la composition & l'explication. Ces lettres étaient fort différentes de celles dont ils se servent aujourd'hui, & ressemblaient p.030 à celles qui s'appelaient chez les Égyptiens hiéroglyphiques, en ce qu'elles représentaient les choses par leur seule figure ; mais pour en donner une entière intelligence, on en a fait graver quelques exemples contenus dans cette table. La première figure qui représentait une montagne, est bien différente de celle dont ils se servent aujourd'hui. Ils se servaient d'un petit cercle avec un

point dans le milieu pour marquer le soleil ; & c'est aujourd'hui la quatrième figure de cette table qui est le symbole de cet astre. La cinquième était celle du dragon ; mais on ne le connaît plus que sous les



caractères de la sixième figure. Ils représentaient aussi la lettre du roi, c'est-à-dire son nom & son sceptre surmonté d'un œil par la huitième représentation à laquelle ils ont substitué la neuvième. Ils se contentaient pour représenter les oiseaux, de leur figure naturelle; mais ils les ont changés en celles qui sont représentées vis-à-vis. Il est tombé entre les mains de l'auteur de cette histoire,

un livre très rare & très ancien en $_{p.031}$ différents caractères chinois dont plusieurs ressemblaient à quantité de ceux des obélisques qui sont élevés dans Rome.

Les habits des hommes n'avaient point jusqu'alors été distingués de ceux des femmes, & les deux sexes vivaient avec la même liberté ; ils ne savaient ce que c'était que lois du mariage & se laissaient emporter comme des bêtes par les mouvements de leur brutalité. Fohius remédia à de si grands désordres, il ordonna que les femmes seraient vêtues d'une autre manière que les hommes, & fit des lois concernant la société conjugale tellement sévères à l'égard des proches, qu'on ne pouvait épouser une femme de son nom quelque éloignée que fût la parenté, & cela s'observe encore à présent avec beaucoup d'exactitude. Il inventa un instrument de musique monté de trente-six cordes, pour adoucir l'humeur farouche de ses sujets, & pour les accoutumer aux honnêtes divertissements, qui entretiennent la société parmi les hommes, ne croyant pas les pouvoir faire vivre dans p.032 l'union nécessaire au repos & à l'agrandissement d'un État sans le secours de la musique.



XINUNG

second empereur régna 140 ans 1



La douceur & la piété de ce prince l'élevèrent sur le trône après la mort de Fohius, & il régna cent quarante ans. Ses sujets se multiplièrent tellement pendant son règne qu'après avoir consommé toutes les herbes qui croissaient au hasard dans les campagnes & dépeuplé les forêts de bêtes sauvages, à peine leur restait-il de quoi se garantir de la faim. Xinung touché de leur misère s'avisa d'aider à la fécondité de la terre, & inventa le premier tous les outils du labourage, en sorte que la terre remuée avec le fer devint beaucoup fertile & produisit du froment, du _{p.033} millet, du blé d'Inde qu'on appelle à présent blé de Turquie, & toutes sortes de légumes, en reconnaissance de quoi les Chinois donnèrent le nom de Xinung à ce prince, qui signifie laboureur céleste. Il fit l'épreuve de la vertu de toutes les herbes sur lui-même, découvrit celles qui pourraient servir à la digestion, leurs différentes bonnes ou mauvaises qualités à l'égard des maladies qui attaquent le corps humain, & pénétra si avant dans cette recherche qu'il semblait qu'il eût fouillé dans les plus obscures & les plus secrètes parties de ce même corps. On dit qu'il trouva dans un seul jour des antidotes contre la violence du poison, de soixante différentes herbes, & c'est ce qui le fait regarder parmi ces peuples comme l'auteur & le prince de la médecine. Ils ont encore aujourd'hui l'usage des simples & se sont instruits de cette connaissance dans des livres sur cette matière non moins estimables que ceux des Européens dans lesquels ils sont très naturellement représentés. Mais p.034 comme les temps heureux ne sont pas de longue durée, ses tranquilles occupations furent interrompues par la révolte d'un petit prince tributaire appelé Soxat. Il fit massacrer son premier ministre pour lui avoir remontré l'injustice &

¹ 2.837 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

la conséquence d'un si pernicieux dessein. L'empereur averti de son crime ne mit point d'armée sur pied pour en tirer vengeance, & crut le punir assez, en lui faisant comprendre par le pardon qu'il lui accorda, que la clémence est une des plus grandes vertus des souverains ; rare exemple pour tous ceux qui ne maintiennent leur autorité que par la force & la violence. Xinung s'acquit encore la réputation d'un bon prince par sa justice & sa tendresse envers ses sujets. Ceux de Soxat indignés de l'ingratitude de leur maître lui ôtèrent la vie & se donnèrent à Xinung persuadés qu'après avoir pardonné à ce prince rebelle il les recevrait avec la même douceur : & en effet la clémence retient beaucoup mieux dans leur devoir des peuples nouvellement assujettis, que la crainte des châtiments. _{p.035} L'État fut longtemps paisible par la modération du souverain, lequel après cent quarante ans de règne fut attaqué par un autre petit prince tributaire qui lui enleva sa couronne après lui avoir ôté la vie dans un combat qui se donna sur le Mont [], dans le même lieu où est aujourd'hui bâtie la ville de Peking, & c'est la plus ancienne bataille dont les Chinois aient conservé la mémoire.



HOANGTI

troisième empereur régna 100 ans 1



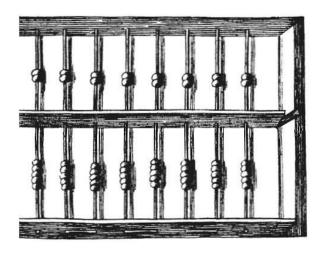
Il se rendit maître de l'empire par sa désobéissance & par sa révolte ; prince d'ailleurs le plus accompli de son temps, d'une beauté charmante & d'une taille très avantageuse. Quoiqu'il soit le troisième souverain de la Chine, les historiens ne p.036 commencent que de son règne à se régler sur leur cycle de soixante années : parce qu'il est l'auteur de cette supputation. On s'est attaché dans cette histoire à la suivre exactement, en y joignant les années qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ suivant l'époque vulgaire.

Sitôt qu'il eut donné ordre aux plus importantes affaires du royaume, par de nouvelles ordonnances, il régla les mesures & les réduisit toutes à la livre ; il entretint le premier une armée à ses dépens, pour retenir par la crainte ses sujets dans le devoir & dans l'obéissance. Quoiqu'il se fût servi de ces mêmes troupes pour chasser du trône le légitime empereur, il est vrai qu'il gouverna cet État usurpé avec beaucoup de justice & de probité, & qu'il aima tendrement son peuple & sa patrie. Pour rendre le pays accessible à tous les étrangers, il coupa & aplanit des montagnes, fit faire de grands chemins pour la commodité du commerce, & étendit les bornes de son empire ; il les poussa vers l'Orient jusqu'à la mer, du côté du _{p.037} nord jusqu'à l'ancienne Tartarie, & se fit une barrière au Midi du grand fleuve appelé le fils de la Mer, qui se nomme Kiang en langue chinoise, & qui coulant du couchant au levant partage tout le pays du nord au midi. Quoique ce prince eût établi la capitale de l'empire dans la province de Péking où est aujourd'hui bâtie la ville de Paoting, il ne s'arrêta pas longtemps dans chaque lieu & fit toujours marcher ses troupes pour les

^{1 2697} ans avant la naissance de J. C., la première année du premier cycle.

accoutumer à la discipline & à l'exécution de ses ordres, soit qu'il fût question de dompter les rebelles, ou de prévenir leurs pratiques. On admirera sans doute l'agitation que se donna ce prince pour entretenir la paix parmi ses sujets, si on le compare à ceux qui languissent dans une honteuse léthargie pendant que leurs États sont troublés par des mouvements intestins, & l'on n'en peut concevoir de plus justes idées, qu'en se représentant le mouvement du soleil qui tourne incessamment pour entretenir le repos & l'immobilité de la Terre. p.038

Il choisit six d'entre ses ministres pour lui aider à gouverner son royaume. Le premier appelé Tanaüs inventa le cycle solaire dont se servent encore aujourd'hui les Chinois, & l'acheva deux mille six cent soixante & dix ans avant Jésus-Christ, la vingt-huitième année du règne de cet empereur. Le second qui se nommait Yonchi découvrit l'étoile polaire & les autre astres qui l'environnent, & composa une certaine machine en forme de sphère dont on a perdu la figure, qui représentait les orbes célestes ; il fit aussi plusieurs expériences pour prévoir les changements du temps & de l'air.



Lixeus son troisième ministre est auteur de leur arithmétique qui ne comprend que six règles des nombres, mais avec une méthode beaucoup plus facile que celles de l'algèbre ; elles consistent dans une manière de cassette séparée en deux par le milieu & traversée par des fils de fer dans lesquels sont enfilées de petites boules, il n'y en a que deux à chaque fil du premier étage qui valent chacun cinq ; celle du dessous $_{\rm p.039}$ qui est beaucoup plus large a cinq boules à chacun de ses

fils, chacune desquelles n'est comptée que pour un; mais elles se multiplient en les comptant de suite de la droite à la gauche, de la même manière que nos chiffres, & ils font toutes sortes de calculs avec autant d'adresse que de facilité en renversant ces petites boules selon les supputations qu'ils ont à faire. Les nombres qui se multiplient par six se calculent avec une promptitude surprenante, & cette façon de compter est beaucoup plus sûre que le calcul à la plume, qui est presque toujours nécessaire de rectifier.

Limul quatrième ministre de Hoangti, composa des lois civiles, & des préceptes pour bien gouverner l'État. Yumi le cinquième, fit fondre douze vases d'airain d'une invention admirable, qui répondaient aux douze mois de l'année, il les remplit d'une certaine poudre qui disparaissait à la fin de chaque mois, au moment de la conjonction du soleil & de la lune. Ils se servent encore aujourd'hui de cet artifices, & _{p.040} principalement quand le soleil entre au quinzième degré du Verseau mais cette poudre s'élève par la chute d'une pierre qu'ils laissent tomber dans le vaisseau. Ils observent à même temps vers quelle partie du monde le vent l'emporte, & jugent par son mouvement de tout ce qui doit arriver dans les saisons pendant le cours de l'année; le peuple donne aisément dans cette imposture sans découvrir la finesse de ces affronteurs qui font tomber la pierre quand il leur plaît, par le moyen d'une corde à laquelle ils mettent le feu selon les choses qu'ils veulent prédire ; quand la poudre est emportée vers l'Orient ils promettent une récolte abondante, & le vulgaire ignorant se persuade que quelque divinité préside à ces observations. Le dernier de ces ministres inventa la musique, mais elle n'est pas aujourd'hui beaucoup estimée parmi eux ; quoique leurs anciens livres aient amplement traité de son excellence, les grands seigneurs ont peine à la souffrir ailleurs que dans les comédies, mais ceux qui la regrettent sont d'autant n 041 plus touchés du mépris qu'on a pour elle, que le philosophe Confucius pour leguel ils ont une singulière vénération, en parle avec éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages, & qu'il soutient qu'on ne saurait bien gouverner un État sans le secours de cette science. Ils ont en

revanche plusieurs instruments avec des cordes de soie, de fer, d'airain. Ils ont des cloches de différentes figures & grosseurs, qui toutes ensemble rendent un son fort agréable, & qui ressemblent assez aux carillons des églises de Flandres. Ils ont outre cela des sonnettes, des cymbales, des tambours, assez approchants des nôtres, & de certaines lames de pierres fort minces qui entrent aussi dans leur symphonie. Ils joignent aussi de petits ais qu'ils touchent avec les doigts comme des cliquettes, & en ont de plusieurs espèces. Entre leurs instruments où le vent est nécessaire, comme la trompette, les hautbois, & les flûtes, ils ont d'excellentes orques faites à peu près comme les nôtres, mais beaucoup plus petites; composées de plusieurs différents p.042 tuyaux pareils à ceux que les poètes donnent aux satyres & aux faunes, dans lesquels ils soufflent avec la bouche, & en tirent une harmonie beaucoup plus agréable que celle de tous les autres instruments de la même espèce.

Hoangti inventa encore le diadème & tous les autres ornements impériaux. Il se fit faire une robe bleue & jaune, croyant porter par ce mélange les livrées du Ciel & de la terre. Il apprit l'art de la teinture en considérant le divers coloris des fleurs, & ordonna que les riches & les pauvres seraient vêtus d'étoffes de couleurs différentes. Ses ministres enseignèrent à ses sujets par son ordre sa manière d'employer la terre pour la poterie & à couper & préparer le bois. Il fit creuser de grands arbres en forme de barques pour faire le trajet des grandes rivières, & fit construire des ponts sur les petites. On frappa de la monnaie de cuivre sous son règne pour la commodité du commerce, & non content de toutes ces nouvelles inventions, il donna des préceptes de l'art p.043 militaire qu'il réduisit lui-même en pratique pour se défendre contre la violence de ses ennemis ; & ce prince également prévoyant dans la paix & dans la guerre, s'appliqua tout entier au repos & au bonheur de ces sujets. On dit qu'il croissait une herbe dans la cour de son palais d'une vertu si prodigieuse, que lorsqu'il entrait un scélérat chez ce prince, elle se tournait du coté de ce criminel & s'abaissait devant lui. Il serait à souhaiter que cette plante miraculeuse prit racine dans les cours & dans

les jardins de tous les souverains, pour en chasser les méchants & les traîtres qui abusent des apparences du mérite & de la vertu.

Cet empereur eut vingt-cinq garçons, dont quatorze furent mariés, qui eurent plusieurs enfants avant la mort de leur père. Les Chinois assurent que ce prince ne mourut point, & qu'il s'est retiré parmi certains hommes immortels qu'ils appellent Xinsien ; ils habitent sur le haut des montagnes, où ils goûtent des plaisirs infinis. La p.044 gloire que s'est acquise ce prince a donné lieu à cette fable : car il est constant qu'il a rendu son nom immortel, & que tous ses successeurs l'ont porté depuis, de même que les empereurs romains ont porté celui de César. Mais il est à propos d'expliquer ici le plus succinctement que l'on pourra le cycle chinois composé d'une révolution de soixante années, puisque c'est un des ouvrages inventés sous le règne de ce grand prince.

Le cycle est une résolution de soixante années, après laquelle l'an suivant reprend le même nom que le premier des soixante, & quoiqu'il y ait trois jours de différence par mois entre les conjonctions du soleil & de la lune, ils n'ont point d'intercalation, ni besoin de notre cycle de dix-neuf années, mais ils se règlent sur le cours des planètes, qu'ils ajustent d'une année à l'autre ; ils rejettent aussi les éphémérides perpétuelles, & en font tous les ans de nouvelles calculées pour chaque jour qui s'impriment avec beaucoup de dépense, pour envoyer par tout p.045 le royaume : de là vient qu'ils augmentent l'année de l'heure & des minutes dont le nombre d'or a fait les nouvelles lunes, & que depuis une si longue suite de siècles, ils ont une année solaire. Ils ont aussi de mois abondants, des défaillants & des communs ; ils en ont aussi d'embolismiques, mais ce ne sont pas toujours les mêmes, comme autrefois le second mois l'était parmi les juifs, & supputent pour savoir celui qu'il est nécessaire d'intercaler. Ils ont réglé le mouvement des signes du zodiaque d'une manière que les Poissons se trouvent toujours dans le premier mois ; le Bélier dans le second, & ainsi des autres, sans qu'aucun mois se puisse séparer de son signe particulier. Mais comme il arrivera que quelque mois échappera à son signe, on l'intercalera en lui

donnant le nom du mois précédent, en sorte que le signe suivant tombe justement dans son véritable mois. Le cycle a vingt-deux années embolismiques, les autres sont communes, défaillantes & abondantes.

p.046 Ils ne marquent pas leurs années par des chiffres, mais avec deux lettres, dont l'une est tirée des dix caractères appelée *can*, & l'autre de ceux qui représentent leur douze heures (comme on l'a déjà remarqué ci-dessus). Ils ont aussi soixante noms pour tous les jours de l'année qui recommencent quand ils sont finis, & dont ils marquent la force & la valeur par un caractère qui répond à l'un de leurs cinq éléments, & par conséquent aussi à l'une de leurs planètes. Les dix lettres *can* sont distribuées d'une manière qu'il y en a toujours deux qui répondent à chaque élément : quoique les chrétiens qui sont en ce pays-là ne puissent avoir le calendrier romain à cause de la distance des lieux, ils n'en connaîtront pas moins facilement les fêtes mobiles en suivant la méthode du calendrier chinois.

Ils ont douze autres lettres qui se rapportent aux heures des planètes, du mélange & de l'arrangement desquelles ils tirent leurs prédictions astrologiques. On n'oserait pas assurer que toutes ces supputations p.047 fussent dès lors très complètes; puisque les commencements des sciences sont toujours imparfaits, & que de plus elles ont été souvent corrigées; mais il est constant qu'elles furent inventées sous cet empereur, qu'elles ont été dans la suite perfectionnées, & que par conséquent les Chinois ont été les premiers de tous les hommes qui se soient appliqués à cette connaissance.



XAOHA

quatrième empereur régna 84 ans 1



La beauté de son naturel fut accompagnée de toutes les vertus qui rendent un prince recommandable, & son père Hoangti se démit de l'empire entre ses mains. Il ordonna que les officiers de l'État fussent distingués par des couleurs différentes & par la figure de divers n 048 oiseaux, suivant l'usage déjà établi, de porter une marque de sa dignité sur ses vêtements ; de là vient qu'ils ont des oiseaux en broderie d'or au devant & au derrière de leurs habits, afin que ceux qui les rencontrent soient instruits par cette marque d'honneur, de leur naissance & du rang qu'il tiennent dans les neuf premiers ordres de l'État. Les officiers de judicature qu'ils appellent philosophes, ont toujours porté des oiseaux. Les gens de guerre, des dragons, des lions, des tigres, & d'autres animaux dont la férocité convient mieux au génie de leur profession. Xaoha choisit la figure des oiseaux à cause que celui qui est consacré au soleil parut au commencement de son règne. Ils jugent ordinairement du bonheur de l'empire par la vie du prince sous lequel ils vivent, & lorsqu'il se tient, longtemps caché, ils croient que la famille royale sera bientôt éteinte, & qu'ils sont à la veille d'une guerre sanglante. On ne sait point de quelle espèce est cet oiseau qu'ils appellent fugoan, on le prendrait pour un aigle à sa figure sans n 049 l'admirable diversité de ses couleurs & sa rareté le pourrait faire passer pour le phénix.

Après que ce prince eut gouverné l'État pendant plusieurs années, avec beaucoup de justice & de piété, son grand âge le rendit moins propre à continuer une si sage administration, & il se présenta sur la fin de ses jours un imposteur appelé Kiuli qui s'acquit une grande autorité

¹ 2597 ans avant la naissance de J. C., la 41^e année du 2^e cycle.

parmi le peuple ; il se servit de sortilèges, & d'apparitions fantastiques, pour le forcer à faire des sacrifices abominables, avec d'horribles superstitions. Leurs historiens rapportent que le Ciel irrité par tant de crimes désola toute la nation par l'entier bouleversement du royaume. Il y a beaucoup d'apparence que ce nouveau culte consistait dans l'idolâtrie & qu'il supposait plusieurs divinités, quoiqu'on ait toujours ignoré son véritable objet & ses principes. Mais il n'est pas moins dangereux de rendre de fausses adorations au vrai Dieu que d'en reconnaître plusieurs.



CHUENI

cinquième empereur régna 78 ans ¹



_{p.050} Il était fils d'un des frères de Hoangti, & fut élevé à l'empire à cause de son profond savoir dans l'astronomie. Il rétablit la religion déjà beaucoup défigurée, il fit revivre la piété de ses prédécesseurs qui n'adoraient que le souverain maître du Ciel, & obligea tous ses sujets à la pratique de certaines cérémonies. Il avait tant de vénération pour la dignité du sacerdoce qu'il la joignit à la souveraineté & défendit qu'aucune autre personne que l'empereur offrît des sacrifices. Il établit son siège dans une ville de la province de Pékin, appelée aujourd'hui Pao-ting, & le transféra ensuite dans celle de Poyang. On dit que le calendrier fut publié par son ordre & reçu dans toutes les villes du p.051 royaume. Il composa des éphémérides pour les cinq planètes ; parce qu'il les vit toutes ensemble en conjonction, le même jour qu'on remarqua celle de la lune & du soleil, il voulut que l'année commençât par ce même jour, ainsi que l'écrit un astronome du pays dans ses remarques sur la constellation appelée Xé qui s'étend aujourd'hui depuis le dix-huitième degré du signe des Poissons jusques au quatrième de celui du Bélier. Peut-être que cette fameuse conjonction dans un même signe, est la même que les chronologistes de l'Europe assurent être arrivée du temps de Noé; mais il est difficile d'ajuster cette opinion avec ceux qui croient que ce phénomène a paru un peu avant le Déluge sous le règne de l'empereur Yaüs, où l'on traitera cette matière plus particulièrement. Il n'est pas juste de préférer là-dessus l'opinion des Chinois à la nôtre, nous qui sommes persuadés qu'il n'y a pas tant de siècles entre la création du monde & le Déluge que le prétendent ces peuples : quoiqu'il en soit tous leurs auteurs conviennent de p. 052 cette première constellation, qu'on trouve très

¹ 2513 ans avant la naissance de J. C., la 5^e année du 4^e cycle.

exactement observée dans les Annales de ce règne, & l'on ne doit pas traiter les Chinois de grossiers & de barbares; puisqu'ils étaient si éclairés longtemps avant qu'on eût donné le nom d'Europe à la partie du monde que nous habitons.

Ce prince ordonna qu'on commencerait l'année le premier jour du mois que la conjonction du soleil se trouverait le plus proche du quinzième degré du Verseau, usage qui se pratique encore à présent, & c'est ce qui l'a fait nommer l'auteur & le père des éphémérides. Ils ont choisi ce temps-là par la raison que lorsque le soleil parcourt le milieu de ce signe les eaux glacées commencent à fondre & que les vers à soie & les autres insectes se raniment. C'est aussi dans cette saison que toutes choses reprennent de nouvelles forces, que la Terre s'embellit par la production des herbes & des fleurs, que la nature inspire de la gaieté aux hommes, & l'envie d'augmenter leur espèce à tous les autres animaux, & qu'enfin tout l'univers p.053 brille d'un nouvel éclat.

Le premier mois de l'année a quelquefois changé selon la volonté de leurs souverains, & l'on en remarque trois divers commencements selon les trois principaux points de leur cercle qui marque les heures ; celui de minuit auquel a été créé le Ciel ; une heure après minuit, moment de la création de la Terre ; & la seconde heure à laquelle a été produit le premier homme. Ils attribuent le premier point au Capricorne, le second au Verseau, & le troisième aux Poissons, & chacune de ces heures en vaut deux des nôtres. Ils s'imaginent le cercle des heures de la même manière que nous nous figurons les grands cercles de nos sphères & les divisent en douze parties égales, à chacune desquelles ils assignent une heure; & comme ils supposent ce cercle immobile, il faut nécessairement qu'il demeure toujours dans la même situation. Ils joignent à ces heures les signes du zodiaque dans le même ordre dont on a déjà parlé; mais ils leur donnent des noms différents de ceux sous $_{\rm p.054}$ lesquels nous les connaissons. On ne saurait s'imaginer avec quelle magnificence & quelle dépense on publie tous les ans ce calendrier dans tout l'empire, après que les plus habiles astronomes qui sont en grand nombre en la ville capitale l'ont achevé. Ils le mettent

entre les mains du surintendant des Mathématiques qui l'examine & s'il mérite son approbation, il en présente plusieurs copies à l'empereur qui convoque tous ses ministres à un certain jour. Cette assemblée se fait avec beaucoup d'éclat & de magnificence, & l'on envoie une de ces copies par des courriers dans chaque province avec ordre aux trésoriers de le faire imprimer sans y rien ajouter ni diminuer sous de rigoureuses peines. Les particuliers s'engagent sous leur seing à subir les mêmes peines en cas de contravention, & cet usage a été très sagement établi, pour faire entendre que cette grâce vient uniquement de l'empereur & pour empêcher qu'il n'y ait aucune différence, ce qui arriverait très souvent (sans cette précaution), dans les _{p.055} observations de toute l'année. Cette conformité qui entretient la liaison entre des sujets se garde non seulement dans le calendrier mais aussi dans tout ce qui concerne le reste de la police. Ils se gouvernent tous de la même manière tant au dehors qu'au dedans de leurs maisons, se servent des mêmes caractères dans leur écriture, s'habillent tous de la même façon; d'où l'on peut comprendre aisément par tant d'uniformités, leur union & leur concorde.



COÜS

sixième empereur régna 70 ans 1



Il était petit-fils de Xaoha & fut justement nommé Coüs qui signifie grand par excellence, puisque les historiens rapportent qu'il eut toutes les qualités qui rendent un prince très recommandable. Il transféra n 056 le siège de l'empire dans la belle province de Honan où est aujourd'hui la ville d'Yensu, à cause de l'avantage & de la commodité de sa situation. Il fut le premier qui donna l'exemple de la polygamie en épousant quatre femmes, de chacune desquelles il eut un fils. La première obtint le sien par un vœu qu'elle fit au souverain empereur du Ciel, & le nomma Cieu. La seconde qui était stérile s'adressa à Xoangti qu'on révérait déjà comme un Dieu. La troisième eut une grossesse de quatorze mois, & n'accoucha qu'après avoir vu un dragon rouge en songe (présage très heureux parmi les Chinois); l'enfant dont elle se délivra fut appelé Yaüs. La quatrième fut mère de Cheu que son père choisit préférablement aux trois autres pour lui succéder à l'empire à cause des grandes espérances qu'il donnait; mais il ne put se maintenir dans cette élévation & se démentit sitôt qu'il fut seul à gouverner. Il s'abandonna au vin & aux femmes, avec tant de brutalité qu'il oublia le soin de l'empire, en sorte qu'il en fut _{n 057} dépossédé, affront qu'on n'avait point encore fait à aucun de ses prédécesseurs. Les princes tributaires qui n'avaient jusqu'alors obéi qu'à des souverains fort sages, l'ayant averti plusieurs fois de ses dérèglements, ne crurent pas devoir se soumettre davantage au caprice d'un homme qui n'écoutait plus la raison. Il fut envoyé en exil & son frère Yaüs, mis en sa place. Celui-ci fit sa capitale d'une ville appelée aujourd'hui Cincheu, mais il est bon de savoir que ces princes tributaires ne tenaient leurs États que comme des bienfaits dont les empereurs les

¹ 2435 ans avant la naissance de J. C., la 23^e année du 5^e cycle.

gratifiaient, soit à cause de leur mérite ou parce qu'ils étaient leurs parents ; encore était-ce à condition de relever de l'empire comme sont à peu près en Europe, les ducs & les comtes qui ne sont pas souverain. Ils étaient obligés de défendre l'empereur contre ses ennemis & de lui mener un certain nombre de troupes lorsqu'il était attaqué.



YAUS

septième empereur régna 90 ans 1



p.058 Tous les livres chinois parlent souvent de lui comme d'un prince très juste & très pieux ; & si tout ce qu'ils en rapportent est véritable, il a non seulement égalé, mais surpassé en vertu les meilleurs rois de tout le reste du monde. Un ouvrage mis au jour sous son règne intitulé Xu, en fait un éloge magnifique en peu de mots. Le mérite d'Yaüs a rempli toutes les parties du monde. C'était un prince actif & diligent, qui se possédait, prévoyant, d'une intelligence admirable. La vertu qu'il faisait paraître en toutes ses actions semblait lui être naturelle ; & il rendait à un chacun ce qui lui était légitimement dû. Ce même ouvrage parle aussi de son économie, mais on ne rapporte point ici ces passages ; p.059 & l'on suivra particulièrement l'auteur qu'on abrège, dont voici les paroles, suivant l'esprit, & l'expression de la langue chinoise.

Yaüs faisait profession d'une piété céleste & d'une prudence angélique, il était reçu de tous ses sujets comme le soleil, & tout le monde l'attendait avec autant d'impatience que les campagnes arides souhaitent les nuages de la pluie. Il ne se servait de son pouvoir que pour rendre une exacte justice. Sa naissance & sa fortune ne lui donnaient point de vanité. Il était aussi modeste en ses habits, qu'en chevaux & en équipages. Il se contentait dans ses repas des viandes les plus frugales, il affectait beaucoup de modestie dans les titres qu'on lui donnait & dans les respects qu'en lui rendait en se présentant devant lui. Mais il méprisait sur toutes choses, la magnificence dans les meubles. Il ne portait jamais de perles

¹ 2357 ans avant la naissance de J. C., la 40^e année du 6^e cycle.

ni de diamants, ils défendait les chansons amoureuses, comme des choses indignes d'être écoutées. Ses palais n'étaient ornés ni de plafonds ni de lambris. Il ne s'habillait que $_{\rm p.060}$ d'étoffes de laines & ne se défendait du froid qu'avec des vêtements de peau de cerf.

Cet éloge conviendrait bien mieux à quelque dévot chrétien, qu'à un empereur idolâtre.

Confucius & les autres philosophes proposent ce prince & son successeur pour modèles à tous les souverains. Les plus belles maximes de leur philosophie morale ont été tirées de leur conduite dans le gouvernement, & les plus savants hommes de ce temps-là pour rendre leurs opinions indubitables s'autorisaient de la conformité qu'elles avaient avec les actions de ces deux princes.

Les Annales du pays rapportent que le soleil fut dix jours sans se coucher, & qu'on craignit un embrasement universel. Il y eut en effet plusieurs incendies semblables peut-être à celui qui arriva aux environs du Po, sous le règne de Phaéton. La Terre produisit aussi quantité de serpents monstrueux : mais Yaüs remédia à tous ces maux, avec sa bonté ordinaire, & prit tant de soin de ses sujets, qu'il n'oublia rien de tout ce qui pouvait contribuer à leur soulagement.

p.061 Comme il se plaisait particulièrement à l'observation des astres, il corrigea quelques erreurs qui s'étaient glissées dans l'étendue du cours de l'année, en rétablissant dans leur premier ordre le mois intercalaire & les abondants. Il se servit à ce dessein de deux excellents mathématiciens, l'un desquels s'appelait Hi & l'autre Hous. Il leur recommanda d'avoir une vénération perpétuelle pour le plus grand des Cieux, avec ordre de composer divers instruments pour l'intelligence des mathématiques ; il leur enjoignit d'observer exactement le cours de la lune & celui des autres astres, de donner au public des préceptes & des instructions touchant l'agriculture, & de s'appliquer sur toutes choses à l'éclaircissement du solstice d'hiver ; cette connaissance lui étant très nécessaire, à cause qu'il avait coutume de nommer aux

principales charges de l'État le même jour de cette rétrogradation du soleil. L'impératrice s'était chargée de son côté du soin d'élever les vers à soie, & d'enseigner aux autres femmes la manière de faire des étoffes ; _{n.062} car quoique les Chinois se servissent déjà du travail de ces insectes, ils l'employaient grossièrement ainsi qu'il arrive à l'invention des autres arts qui ne se perfectionnent que par un long usage. Cependant on peut assurer avec raison, que l'Europe & l'Asie leur sont redevables de cette manufacture : mais pour dire encore quelque chose du solstice, leurs auteurs assurent qu'on l'observa alors vers le premier degré, de la constellation appelée Hiu qui commence environ le dix-huitième du Verseau; si cette supputation est juste, il faut nécessairement qu'il ait décliné de plus de guarante-huit degrés. Un des interprètes du livre appelée Xukin, soutient que sous l'empereur Chinung de la famille de Sunga, qui régnait 1.005 ans après Jésus-Christ, le solstice avait décliné de quarante-deux degrés depuis l'observation ci-dessus faite 2.337 ans avant l'Incarnation, dans l'espace de 3.342 années. Il faut encore remarquer que les Chinois comptent les longitudes d'un pôle à l'autre, & qu'ils divisent leur plus grand cercle en trois p.063 cent soixante-cinq degrés vingt-cinq minutes, & que cent de ces minutes ne font qu'un degré.

Yaüs se peignait, dit-on, les sourcils de différentes couleurs, semblables à celles de l'arc-en-ciel. Sa première application fut d'établir une paix solide dans son royaume, & l'événement répondit à cette intention par la justice & par la piété de ce prince. Ses sujets s'augmentèrent si prodigieusement par le concours des nations voisines attirées par sa réputation, & charmées par sa vertu, que l'État ne pouvait contenir tous les étrangers qui s'y venaient établir : joint que la Terre couverte d'eaux en plusieurs endroits ne pouvait suffire à cette innombrable multitude. L'histoire de la Chine parle de ces inondations comme d'un Déluge ; & il y a quelque apparence que les eaux qui couvrirent toute la Terre du temps de Noé se retirèrent en partie vers l'Asie orientale, où le pays est uni ; qu'elles inondèrent les lieux les moins élevés, ou que la Chine eut un Déluge particulier. Il se pourrait

faire encore que p.064 les lits des rivières rompus par l'impétuosité des eaux du Déluge universel ou leurs embouchures fermées par le sable les firent regorger au dessus de leurs bords, & qu'elles se répandirent ainsi par tout le pays le plus plat. Quoi qu'il en soit l'empereur donna plein pouvoir à un nommé Queni de les évacuer dans la mer, & de faire des chaussées & des digues pour régler le cours des rivières. Il y travailla pendant neuf années, sans aucun fruit, soit qu'il n'eût aucune intelligence pour ces sortes d'ouvrages, ou que l'entreprise fût au dessus de ses forces. L'empereur lui fit trancher la tête à cause de sa négligence, & confia ce travail à un autre de ses ministres beaucoup plus capable d'y réussir; & en effet l'exemple de Queni lui fit prendre cette affaire si à cœur, qu'il vint à bout de ce grand ouvrage. Mais à propos de ce débordement que l'histoire chinoise appelle Déluge arrivé sous cet empereur, & que les chronologies de l'Europe fondées sur des conjectures beaucoup plus certaines, rapportent environ le temps de celui _{p.065} de Noé, on peut facilement conclure que toute l'histoire de cette nation est fabuleuse jusques au Déluge ou que ce qu'ils ont écrit de ce qui s'est passé avant ce temps-là s'est conservé par quelqu'un de ceux qui furent préservés dans l'Arche. Plusieurs habiles gens sont persuadés que quantité de choses concernant nos histoires sacrées ont été garanties de l'oubli dans ce pays-là. Mais il y aurait de la témérité à le vouloir persuader aux Chinois, qui regardent leurs histoires comme des oracles & qui s'arrêtent avec opiniâtreté à leurs premiers sentiments. On peut croire sans scrupule que Yaüs est le même que Janus, tant à cause de la ressemblance des noms, que de la proximité des temps, & que plusieurs ont cru que Janus & Noé était aussi le même homme. Les Chinois demeurent d'accord que leur histoire n'a été écrite la première fois que sous l'empereur Xuni successeur d'Yaüs, aussi bien que leur livre appelé Xuking; ces deux ouvrages furent gravés sur des feuilles d'arbres, avec des poinçons de fer, l'imprimerie p.066 n'ayant été inventée que longtemps après ces princes, & par conséquent, ils ont supposé quantité de faits très contraires à la vérité.

Yaüs après avoir desséché ses provinces inondées, remit non

seulement les choses en leur premier état, mais leur donna une forme nouvelle en établissant six tribunaux souverains. Le premier desquels appelé Lipu, connaissait de la probité & de la mauvaise foi des magistrats, afin d'avancer les uns & de déposséder les autres, selon leur bonne ou méchante conduite. Le second appelé Pingu, avait la même jurisdiction sur les gens de guerre. Le troisième nommé Lipo, c'est-à-dire tribunal des Cérémonies, connaissait des temples, des sacrifices, des ambassadeurs des princes étrangers, & de tout ce qui les concernait. Le quatrième appelé Hupu, avait soin du trésor de l'empereur, & des impositions du royaume. Le cinquième nommé Campu, avait la direction des ouvrages publics, comme du palais de l'empereur, des murailles des villes, des rivières, des vaisseaux, p.067 des grands chemins, à la sûreté desquels ils ne veillaient pas moins, qu'à leur embellissement. Le sixième appelé Hingpu, jugeait les affaires criminelles. Ces tribunaux établis par Yaüs, se tiennent dans le palais du prince, & gouvernent l'État comme autant de têtes animées de son esprit. Ils ne reconnaissent que l'empereur & le colao, c'est-à-dire, celui qui aide l'empereur dans le gouvernement de l'État, & ce que nous appelons le premier ministre.

Yaüs après avoir fait de si beaux règlements voulut donner des marques d'une modération égale à la justice en se démettant de l'empire, & cette abdication ne mérite pas moins de louange que son sage gouvernement, ayant beaucoup plus considéré l'utilité publique, qu'écouté la tendresse qu'il avait pour sa famille. Il préféra à ses fils, quoique dignes de lui succéder & très attachés à leur devoir, un homme pour régner en sa place qui n'avait rien de royal que sa vertu. Témoignant un jour en présence des seigneurs de la cour, l'inquiétude où il était pour p.068 choisir un successeur capable de soutenir le poids du gouvernement, un d'entre eux appelé Fangi lui parla en ces termes :

— Vous avez non seulement à la cour, mais même dans votre famille, un sujet capable de remplir votre place : c'est le prince Chu votre fils aîné ; ses inclinations sont admirables, sa prudence ne l'est pas moins, son esprit est pénétrant, &

soit que vous le regardiez avec des yeux de père, ou avec ceux d'un empereur, il ne mérite pas moins de régner que d'être votre fils. Vos peuples adoreront dans votre sang, vos vertus héréditaires, & si vous me faites l'honneur de me croire, vous n'en choisirez point d'autre.

Yaüs l'interrompit pour lui dire,

— Ne savez-vous pas que j'ai autant d'aversion pour les louanges qu'on donne aux méchants, que j'ai d'horreur de voir les gens de bien calomniés ; je connais trop mon fils, il dit les plus belles choses du monde ; mais c'est un brouillon & un querelleur, dont la mauvaise conduite dément les beaux discours, & qui sous l'apparence d'un prince sage & judicieux sera dans p 069 son cœur injuste & déraisonnable.

C'est ainsi qu'il congédia ce courtisan flatteur & différa quelque temps sa démission de l'empire. Rare exemple de l'amour d'un souverain envers ses sujets qui fermant les yeux à ses intérêts particuliers n'envisage uniquement que le bien & l'utilité du royaume. Quelque temps après se trouvant trop fatigué d'avoir régné soixante & dix ans, il fit venir Sungi, celui de tous ses ministres qui avait le plus de crédit, & dans lequel il avait aussi le plus de confiance, & lui dit :

— Je songe à te donner ma couronne, ne voyant qu'en toi seul la prudence & la probité nécessaire à celui qui me doit succéder.

Sungi se défendit de ce choix, lui remontra qu'il n'avait aucune des qualités requises pour être empereur, & qu'un fardeau si pesant lui faisait autant de frayeur que de honte. Yaüs charmé d'une si ferme & si modeste résistance, le pria de lui nommer quelque autre sujet qui fût digne de l'honneur qu'il refusait. Alors ce sage ministre prenant la parole en présence des magistrats & des autres ministres, lui p.070 parla en ces termes :

 Puisque vous m'ordonnez de vous dire mon sentiment sur le choix que vous avez à faire & dont vous m'avez fait

l'honneur de me juger digne, je vous dirai avec beaucoup de sincérité, ce que j'estime de plus avantageux à vous & à votre État. Il y a un laboureur dans ce royaume qui n'est point encore engagé dans le mariage ; tout le monde connaît sa probité, ses voisins l'estiment & l'aiment à cause de sa douceur. Ils le font maître de leurs biens & de leur fortune ; ils lui offrent incessamment les choses qu'ils croient lui être nécessaires ou commodes, & s'en sont rendus si dépendants, qu'ils ne font rien que par ses avis, & par ses ordres. Il s'appelle Xuni ; son père nommé Cuseu est un homme grossier & stupide. Sa mère est sujette plus que toutes les autres femmes au défaut le plus ordinaire de son sexe, qui est de trop parler, & ses frères sont des opiniâtres & des insolents. Il s'est conduit cependant dans sa famille avec tant d'obéissance & de soumission qu'il a gagné leurs bonnes grâces & qu'il les a tous _{p.071} rendus honnêtes & vertueux ; mais non content de travailler ainsi à l'amendement des autres, il est parvenu au plus haut degré de la vertu, en déclarant la guerre aux méchants, & en ne pardonnant rien à lui-même.

C'est ainsi que ce sage ministre parla à l'empereur, & les historiens ajoutent que Xuni s'appliquait dès qu'il tenait la charrue, à s'acquérir toutes les bonnes qualités qu'il remarquait dans les autres & qu'il pratiqua toujours la même chose depuis qu'il fut parvenu à la couronne. Son père est appelé Cuseu en ancien langage chinois, mot qui signifie sourd & aveugle, pour faire comprendre ses mauvaises inclinations ; il voulut se défaire plusieurs fois de son fils à la sollicitation de sa bellemère ; mais sa douceur leur fit concevoir de l'horreur pour un si grand crime, & ses bons exemples réduisirent toute sa famille à rentrer dans son devoir. La philosophie chinoise a tiré de ces exemples deux leçons très salutaires à la postérité ; l'une pour apprendre aux enfants que quelques scélérats qui soient leurs pères, ils ne p.072 leur en doivent pas moins de respect & d'obéissance. L'autre qu'il n'y a point de si méchant

homme qui ne se puisse corriger à force de grâces & de bienfaits L'empereur promit lui-même d'éprouver la vertu de Xuni, & lui envoya en même temps deux de ses filles déjà nubiles qu'il épousa depuis l'une & l'autre, & neuf de ses garçons pour les accoutumer à son obéissance. Il lui donna le gouvernement d'une province, pour voir de quelle manière il userait de son autorité. Il s'en servit avec tant de modération que tout le monde & particulièrement Yaüs, admira sa sagesse & sa retenue, ravi d'avoir trouvé un si rare successeur. Il l'associa trois ans après à l'empire & se reposa sur lui du gouvernement de tout l'État. Il vécut encore vingt-huit ans depuis, & fit voir que la vertu peut entretenir le concert & l'intelligence entre deux princes placés sur le même trône.



XUNI

huitième empereur régna 33 ans ¹



_{p.073} Yaüs accablé d'années se voyant près de mourir tint ce discours à Xuni pour l'exhorter à retenir légitimement l'empire.

— J'ai des témoignages plus que suffisants de ta fidélité, & tes actions n'ont point démenti tes paroles : reçois la couronne comme une récompense légitime de ta vertu ; gouvernes tes sujets en véritable père, & souviens-toi qu'ils te doivent moins servir que tu ne les dois servir toi-même, les rois n'étant élevés au dessus du reste des hommes que pour prévoir à tous leurs besoins.

Il mourut en achevant ces paroles, & son successeur le pleura avec les sentiments de douleur qu'un fils doit avoir pour un très bon $_{\rm p.074}$ père. Pour s'acquitter plus librement de ce devoir, il confia la conduite de l'État à ses ministres, & demeura enfermé pendant trois ans dans le sépulcre d'Yaüs.

Ils rendent encore aujourd'hui cette marque de respect à la mémoire de leurs pères ; ils les pleurent trois ans durant sans sortir de leurs maisons ; ceux qui sont officiers se démettent de leurs charges, changent d'appartement & de meubles, ne sont assis que sur un petit siège de bois, prennent d'autres aliments, s'abstiennent de vin, de toute sorte de mets délicats, & n'usent que de légumes. Leurs habits sont faits d'une toile grossière, & ils ne couchent que dans de méchants lits ; ils se servent même en ce temps-là de paroles & d'expressions convenables à leur douleur, ils ne se font plus appeler par leur nom, se traitent euxmêmes d'enfants ingrats & désobéissants, se reprochent d'avoir avancé la mort de leurs pères par les chagrins qu'ils leur ont donné, au lieu

¹ 2258 ans avant la naissance de J. C., la 20^e année du 8^e cycle.

d'avoir prolongé leurs jours par leurs soins, & p.075 par leur complaisance : ils écrivent aussi pendant ce deuil sur d'autre papier & avec une encre différente, ils quittent le jaune & le bleu qui sont chez eux les couleurs les plus gaies, & ne s'habillent que de blanc destiné de tout temps à la tristesse & à l'ennui. Aucune autre nation n'a jamais su les imiter dans ces sortes de devoirs ; mais ils n'attendent pas toujours la mort de ces personne chères pour leur donner des marques d'une tendresse extraordinaire. Comme ils sont persuadés que plus ils vieillissent, plus ils ont besoin de leur secours, la plupart de ceux qui sont dans les magistratures demandent permission de s'en défaire, sans alléguer d'autres raisons, que l'indispensable obligation d'assister leurs parents dans leur extrême vieillesse. L'empereur qui sait qu'il n'y a nulle vanité dans le congé qu'ils lui demandent, a quelquefois de la peine à le leur accorder, & ces difficultés ne font qu'augmenter leur affection.

Leur morale rend une assez $_{p.076}$ bonne raison d'un deuil si long & si douloureux : il est juste, disent-ils, que comme les pères & les mères ont donné tous leurs soins à leurs enfants dans les trois premières années de leur vie, pendant lesquelles ils ont nécessairement besoin de leur secours, ils emploient autant de temps à les pleurer pour reconnaître la peine & l'embarras qu'ils leur ont causé dans ce premier temps de leur enfance ; d'où vient qu'ils regardent les personnes mariées, & qui n'ont point d'enfants, comme des gens très malheureux puisqu'ils sont privés de la consolation d'être assistés dans leur vieillesse & pleurés après leur mort.

Xuni ayant achevé son deuil, rentra dans le palais impérial, où il trouva quantité d'or & de pierreries, dont il fit faire une sphère qui représentait les sept planètes, à chacune desquelles il employa les pierreries. Suivant le rapport qu'avaient leurs différentes vertus avec les influences de ces astres. Les cercles de cette sphère en renfermaient une autre qui représentait la Terre. p.077 La sagesse & la prudence de Xuni, jointes à l'affection qu'il avait pour ses sujets, lui gagnèrent l'estime & l'admiration de tous les peuples. Sa vertu était à l'épreuve de tout ce qui peut tenter un homme sage dans la bonne & dans la mauvaise fortune; on dit qu'il

avait deux prunelles dans chacun de ses yeux, marque d'un bonheur achevé suivant les règles des physionomistes & des tireurs d'horoscopes de ce pays-là. Ces sortes de gens s'y sont acquis beaucoup de créance par la crédulité de ces peuples trop adonnés à ces vaines connaissances. Ils ont de gros volumes, remplis de lignes & de figures qui se rapportent aux différents traits du visage : l'auteur de cette histoire a vu depuis peu un enfant qui avait aussi deux prunelles dans l'œil droit, qui faisaient concevoir à ses parents de grandes espérances de sa fortune ; & en effet son bonheur remplit leur attente, car il fut baptisé avec toute sa famille, & a vécu depuis dans la religion chrétienne.

Xuni augmenta les règlements déjà p.078 faits pour l'administration de l'État, en y ajoutant de nouvelles lois pour remettre en meilleur ordre les six tribunaux souverains établis par Yaüs. Il ordonna que les magistrats auraient plusieurs assistants lorsqu'ils rendraient justice, & que les gouverneurs seraient aussi soumis à la même inspection. Il partagea le royaume en douze provinces, qu'il visitait lui-même tous les ans. Il employa quatre années à recevoir les hommages des princes tributaires, & à s'informer exactement de leur fidélité, punissant les uns & récompensant les autres, selon qu'il avait sujet de se louer ou de se plaindre de leur conduite. Il honorait les philosophes & les autres gens de lettres d'une amitié particulière : il défendit aux gouverneurs des provinces d'assujettir les laboureurs à d'autre travail qu'à celui de l'agriculture, afin de rendre les moissons plus abondantes; & leur enjoignit de recevoir les étrangers avec toute sorte d'humanité, de ne donner les _{p.079} charges qu'à des personnes de mérite & de capacité, de les exciter à leur devoir par l'espérance des récompenses, de se défaire des méchants, & de donner aux gens de bien des témoignages de leur estime & de leur confiance. Il établit cinq divers genres de supplices pour le châtiment des crimes selon leur différentes énormités ; l'on coupait le nez, le pied, la main & la tête suivant la qualité du crime. Le dernier supplice était accompagné de tourments plus ou moins rigoureux, à proportion de ce que méritait le coupable. Si les juges étaient embarrassés, entre absoudre ou punir, ils avaient ordre de pencher du

côté de la clémence. Il y avait aussi trois sortes d'exil selon les fautes, dont ce châtiment était la peine. Le plus rude était d'être chasse du royaume & relégué chez les peuples barbares : le second éloignait le coupable à mille stades des frontières ; & le troisième le faisait simplement sortir de l'État. Mais la plus $_{\rm p.080}$ belle de toutes les ordonnances de ce sage prince, est celle qui défend à ses sujets de respecter ses lois & de les suivre, parce qu'il en était l'auteur, mais parce qu'elles étaient équitables ; il s'en expliqua un jour en présence de tous ses ministres, & leur dit :

 Ne m'obéissez que quand je vous commanderai des choses justes & raisonnables.

Cependant les Tartares, dont voici la première fois qu'il est parlé, dans cette histoire, se jetèrent sur les terres de la Chine, qu'ils désolèrent par leurs pillages, ce qu'ils ont continué souvent depuis comme on verra dans la suite. Xuni qui n'avait rien tant à cœur que le repos de ses sujets, réprima ces désordres d'assez bonne heure, & rétablit une paix profonde dans son État par la bonne conduite de ses généraux d'armée.

Il s'appliqua ensuite à remédier aux inondations qui noyaient le plat pays en leur opposant de fortes digues dont il donna le soin à p.081 Yuo, fils de ce Queni, auquel il avait coûté la vie pour s'être mal acquitté de ce même emploi. Yuo profitant du malheur de son père, se donna pendant treize ans tout entier à ce travail, en sorte qu'il en vînt glorieusement à bout. On dit que tant que durèrent ces grands ouvrages, il ne mit pas le pied dans sa maison, quoiqu'il passât souvent devant la porte, de crainte de retarder l'exécution de ses ordres. On aura peine à trouver dans le monde un ouvrage aussi prodigieux : il en reste encore des vestiges, c'étaient de grands fleuves, capables de porter des vaisseaux revêtus également des deux côtés, c'étaient de hautes montagnes aplanies, des lacs & des marais desséchés, des eaux rapides renfermées entre des chaussées, des rivières fort larges partagées en plusieurs canaux, qui aboutissaient à la mer. La surface de la Terre, dégagée par ces entreprises immenses en devint beaucoup

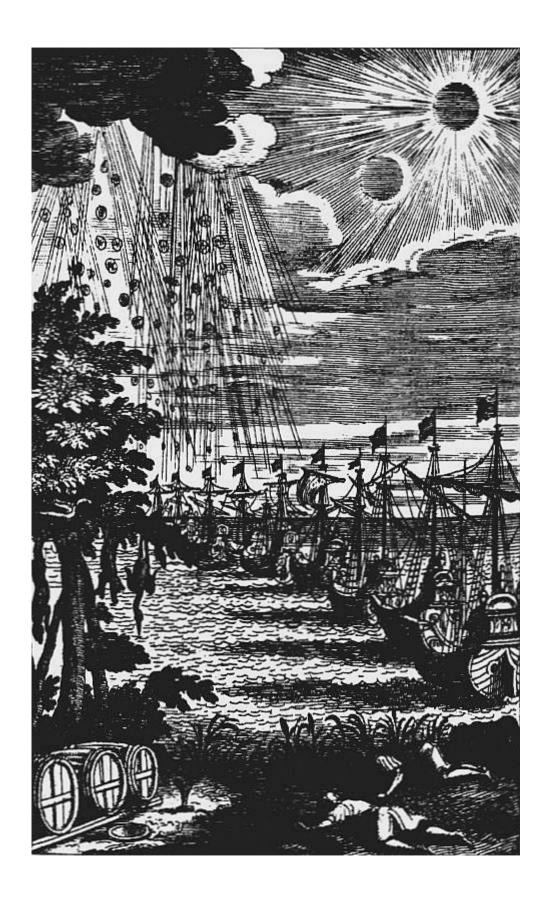
plus agréable & le pays bien plus $_{\rm p.082}$ abondant. Ce travail rendit Yuo si cher à l'empereur, recommandable d'ailleurs par un mérite très rare, qu'il l'associa à l'empire au préjudice de ses propres enfants. Il vécut dix-sept ans depuis l'avoir déclaré son successeur, sans que jamais l'ambition ni la jalousie fit naître entre eux le moindre sujet de division.

On pourrait rapporter encore plusieurs autres actions signalées de ce prince ; mais de crainte de passer les bornes qu'il se faut prescrire dans un abrégé chronologique, on se contentera de celle-ci. Xuni, étant encore chez son père, un de ses frères lui faisait de continuelle insultes par l'ordre de sa marâtre, laquelle y faisait consentir son mari. On lui commanda un jour de descendre dans un puits sous prétexte de le faire nettoyer, à dessein néanmoins de l'y assommer & de le laisser enseveli sous un tas de pierres ; mais il trouva heureusement un conduit souterrain qui le garantit de la mort p.083 qu'on lui avait ainsi préparée, il rentra à quelque temps de là dans la maison de son père, où s'étant assis sur une méchante natte, il se mit à jouer d'un instrument ; son frère persuadé qu'il avait péri dans le puits, revint en diligence pour s'emparer de ce qui pouvait lui appartenir ; mais il fut étrangement surpris, lorsqu'il trouva Xuni jouant de cet instrument, & qui lui dit avec sa douceur ordinaire :

— Quel sujet mon frère nous procure aujourd'hui le plaisir de vous voir, ne voulez-vous pas bien vous venir reposer quelque temps auprès de moi ?

Son frère qu'un accueil si débonnaire rappela de sa consternation, lui répondit qu'ayant longtemps qu'il ne l'avait vu, il était venu lui rendre visite : quoique Xuni fût assuré de l'assassinat prémédité, il ne lui fit aucun reproche & rendit grâces au Ciel en son cœur de l'avoir si souvent délivré des embûches qu'on lui avait dressé dans sa famille : cette retenue jointe aux avis, & aux bons p.084 exemples de Xuni, amollit enfin la dureté de ses proches ; mais il est temps de finir cette digression pour reprendre le fil de l'histoire.





ARGUMENT du second livre



 $_{
m p.085}$ Yuo s'enfuit chassé par un des fils de Xuni ; ses sujets le rappellent. Il rend la couronne héréditaire. Dieu appelé Xangti, par les Chinois, mot qui signifie souverain empereur du ciel & de la terre. Traité de l'agriculture composé par Yuo. Il fait un système du cours de la lune qu'il partage en vingthuit constellations. Pluie d'or sous son règne. Il ordonne à ses officiers de l'avertir & de le reprendre. Sagesse de l'impératrice pour obtenir la grâce d'un coupable. Taikang empereur déposé, envoyé en exil, reproche de sa mère & de ses frères sur les dérèglements de sa conduite. Éclipse de $_{
m p.086}$ soleil. Superstition des Chinois sur les éclipses. Astrologues mis à mort pour n'avoir fut prévu cette éclipse. Xaokang déguisé en faisant sa cuisine pour sauver sa vie. Fausses ambassades pour faire le commerce avec les Chinois. L'empereur Kien le plus méchant homme de son siècle, & Nitria sa femme aussi méchante que lui. Il meurt en exil. Tangu lui succède.

LIVRE SECOND



Commencement de la première famille royale appelée Hiaa. Yuo premier empereur régna seul dix ans ¹.

{n.087} Le fils de Xuni ne doutant pas des droits que la nature lui donnait à la couronne, après la mort de son père, ne put souffrir qu'Yuo régnât à son préjudice & lui déclara la guerre ; mais il prit mal ${\rm p.088}$ ses mesures & n'eût pas assez de forces pour faire réussir un si grand dessein. Ouoigu'Yuo, dégoûté depuis quelque temps du partage de l'autorité souveraine, eût quitté la cour, sa bonne fortune le suivit dans sa retraite, & le couronna malgré lui. Son rival abandonné de tout le monde le laissa en possession de l'État, dont la grandeur de son génie & la gloire de ses belles actions l'avaient déjà rendu digne. Cependant les historiens du pays lui ont fait l'injustice de ne lui donner que le titre de roi. On le soupconnait d'aimer avec trop de tendresse ses enfants & sa famille & de vouloir assurer la couronne à la postérité de celui qu'il choisirait entre pour son successeur. Ces soupçons étaient d'autant plus vraisemblables, que sa famille est la première qui ait régné de père en fils; mais son ambition eut moins de part au choix qu'on fit de son fils aîné, que la vertu de ce jeune prince qui était adoré de tous les Chinois.

Yuo avait nommé pour son collègue un certain Yeü; mais son _{p.089} fils n'en fut pas moins reconnu pour unique souverain après sa mort par tous les ordres du royaume & cette élection ne fut pas moins juste que l'exclusion d'Yeü. Le droit d'élire les empereurs, qui devint dès lors héréditaire, conserva le sceptre dans cette première race, l'espace de 441 ans, sous dix-sept princes consécutifs. On les appellera désormais empereurs pour les distinguer des rois & des princes tributaires. Le sacerdoce joint depuis longtemps à la couronne, y a toujours depuis demeuré attaché. Il n'y a que l'empereur qui puisse offrir des sacrifices à Xangti, & il est défendu sous peine de la vie à tout autre, de quelque

¹ 2.207 ans avant la naissance de J. C., 11^e année du 9^e cycle.

qualité qu'il soit, d'exercer la sacrificature. Ils adorent encore aujourd'hui une divinité dont ils n'ont aucune idée, quoiqu'il soit constant qu'un des descendants de Noé les ait portés à la connaissance du vrai Dieu; & l'on peut croire que plusieurs de ceux qui vivaient dans la loi de nature, jouissent d'une éternité bienheureuse, vu ce que les anciennes annales rapportent de leur poété : fasse le Ciel que le zèle des missionnaires de la Compagnie de Jésus, dont le travail est béni par quantité de conversions, les éclaire tous de la véritable lumière, & leur fasse connaître le Dieu qu'ils doivent adorer. Ils entendaient autrefois sous le nom de Xangti, l'Être éternel & souverain, ils lui offraient des sacrifices, ils lui adressaient leurs prières, ils le croyaient présent en tous lieux, mais comme ils étaient persuadés qu'il ne pouvait tomber sous leurs sens, ni être représenté par aucune figure, ils ne lui élevaient point de statues pour animer leur dévotion. À peine lui bâtissaient-ils des temples sur quelques montagnes pour lui rendre leurs adorations. Ce mot de Xangti est composé de deux syllabes qui signifient souverain empereur, & celui de Hoangti, qui veut dire empereur dont on suit les lois sur la terre.

Mais pour entrer avec plus d'intelligence dans la suite de leur chronologie il faut savoir que l'année de la mort de chaque empereur est comptée toute entière entre celles de _{p.091} son règne en quelque mois qu'elle arrive & quoique son successeur soit déjà reconnu, on fait l'honneur au défunt prince d'expédier toutes les affaires sous son nom. Le nouvel empereur donne le sien à l'année suivante à moins que la couronne ne passe dans une autre famille car alors l'année commence le même jour qu'il est monté sur le trône, & il lui donne son nom.

Yuo commença à régner seul dès sa précédente année, il était petitfils de ce grand prince Hoangti troisième souverain de la Chine; il choisit le noir entre toutes les couleurs pour la livrée de ses enseignes; mais il faisait peindre de rouge & de jaune, les victimes qu'il sacrifiait au souverain Être incompréhensible. Il réduisit à neuf provinces les douze dont son père avait fait le partage de l'empire, & composa un merveilleux traité de la manière de cultiver & ensemencer la terre : il

connaissait parfaitement la nature & l'exposition de chaque terroir. Il fit conduire des eau dans les lieux secs & arides & l'on trouve dans cet $_{\rm p.092}$ ouvrage le secret de se servir de différentes sortes de fumiers selon les terroirs différents : on engraisse les uns de fumier de bœuf, les autres de cheval ; on se sert aussi de l'excrément des hommes, d'os de vaches broyés, de plumes de volailles, de poils de pourceaux, de cendre & de semblables autres engrais qui font abondamment fructifier la terre. Quoique leur pays soit rempli de tout ce qu'il y a de plus précieux au monde, ils n'en ménagent pas moins les choses les plus abjectes, & les emploient utilement à l'avantage du bien public. Yuo ne se contenta pas d'avoir partagé l'étendue de son empire en neuf provinces, il en fit niveler les pentes & les hauteurs pour conduire des eaux dans les lieux qui en avaient besoin, & travailla lui-même avec tant d'application à cette entreprise, qu'il acquit une connaissance parfaite de la géographie & de la géométrie.

Il fit faire ensuite neuf grands vaisseaux d'airain, sur chacun desquels on grava par son ordre la carte géographique d'une province. Ce p.093 prodigieux ouvrage dont les empereurs font un cas très particulier était non seulement recommandable par la beauté de son invention, mais aussi par le bonheur qu'on croyait attaché à sa possession ; quiconque s'en pouvait saisir était comme assuré de la couronne impériale, & l'on croyait que la sûreté de l'État dépendait de la conservation de ces vaisseaux. Ce prince observa de quelles constellations chaque province recevait les influences, & les observations qu'il a faites lui-même là-dessus, subsistent encore aujourd'hui, & s'appellent la division d'Yuo. Les Chinois comptent vingthuit constellations qui répondaient jadis aux vingt-huit jours de notre mois lunaire, chacune desquelles se trouve inégalement en certains degrés, & qui néanmoins parcourent ensemble un cercle composé de trois cent soixante, qu'ils divisent en trois cent soixante & cinq degrés vingt-cing minutes par rapport au cours annuel du soleil. On a jugé à propos de supputer leurs mouvements à notre manière sur le calcul de l'année 1628. _{p.094} On connaîtra facilement leurs longitudes à l'égard

des autres années par le mouvement des étoiles fixes; mais on ne parle point ici des provinces qui répondent à ces constellations, parce que l'auteur a traité fort au long cette matière dans son *Atlas de l'Asie Orientale*.

Nomen Longit.		Gradus		Signa	
Kio 4	198.	39.	18	39	-
Kang Q	209.	14	29	14	-21
Ti b	219.	54.	.9	54	m
Fang O	237.	54. 48. 34	·9 ?7	48 34	# + + - - - - - - - - - - - - -
Sin (242.	34	20 25	34	
Vi d	250.	7.	20	7	
Ki 💆	265.	43.	25	43	
Teu 4	275-	3.	5	3	70°
Nieu Q	298.	54.	28	54	23
Niu b	298. 306.	<i>54</i> ·	6	35	******
Hiu O Guei (318.	13.	18	14	22222
Guei (328.	13.	28 18	13	m
Xe o	346.	20.	18	20	<u></u> <u></u> ★_
Pi 💆	4.	1.	15	. 1	**************************************
Sin (Vi of Ki Vi Ki Vi	15.	1. 32. 46.	15	32 46	· V
Leu Q	28.	46.	26 11	46	A A
Guei 4	41.	46. 37.	11	45	8
Mao O	53.	37-	23	37	8
Mao O Pie (Sang d Cu Q Cing 4	53. 63	16.	3	37 16	п
Sang of	77 78 90	14.	17	14 35 8	I
Cu ਊ	78	35.	18	35	п
Cing 4	90	.8-	0	8	9
Quei Q	120	35. .8. 33.	0	33	N
Cu Q Cing 4 Quei Q Lieu h	120 125	9.	17 18 0 0 5 22	9	3
Sing O	142	9.	22	9	2
Chang (150	32	0	32 36	me
Ye o	168	36	18	36	my
Sing O Chang (Ye & Chin Q	185	32 36 36	5	36	

On comprendra avec quelle exactitude ce prince rendait lui-même la justice, par la précaution singulière qu'il prit pour s'en bien acquitter, & dont il n'y a jamais eu d'exemple. Il recevait les avis qu'on lui donnait sur sa conduite avec autant de penchant à se corriger que l'eau en a

pour descendre en bas (suivant l'expression chinoise). Il fit à ce dessein attacher aux portes de son palais une cloche, un tambour, & trois grandes tables, l'une de fer, l'autre de pierre & la troisième de plomb avec une ordonnance qui enjoignait aux gens de lettres, & de vertu, qui avaient quelques avis à lui donner, de venir sur l'un de ces instruments ou de ces Tables, selon l'avis qu'on avait à lui donner. La cloche, par exemple, était destinée aux p. 095 affaires civiles, & le tambour à ce qui concernait les lois & la religion. On frappait sur la table de plomb, quand il s'agissait du ministère ; celle de pierre servait à ceux qui se venaient plaindre des injustices rendues par les magistrats; & quand il s'agissait de quelque emprisonnement trop rigoureux, on frappait sur la table de fer. Yuo recevait ceux qui lui donnaient de salutaires avis avec beaucoup d'honneur & leur en témoignait sa reconnaissance avec des termes remplis d'amitié. On dit qu'il sortit deux fois de table dans un jour au bruit de la cloche pour écouter ceux qui lui demandaient audience par ce signal, & qu'il quitta trois fois son bain ce même jour-là, pour recevoir différentes plaintes ; avec ce pressant désir de rendre incessamment la justice, il s'emporta néanmoins un jour contre un de ses principaux ministres, qui avait parlé avec trop de liberté, sous prétexte de lui donner des avis : sa colère même alla si loin qu'il le condamna à la mort ; mais l'impératrice avertie de la sévérité de ce jugement eut l'adresse d'en _{p.096} empêcher l'exécution. Elle s'habilla avec une magnificence extraordinaire, & fut demander audience à l'empereur. Ce prince surpris de la voir ainsi parée, la pria de lui en dire la raison.

— Nous avons, lui dit-elle, vous & moi trop de sujet de témoigner aujourd'hui une joie extraordinaire, pour me pouvoir dispenser en mon particulier d'en donner d'éclatantes marques. Que pouvait-il nous arriver de plus avantageux que de rencontrer de sincères ministres, qui soient incapables de nous flatter? Le plus grand bonheur des souverains consiste à souffrir qu'on leur parle avec franchise; & ils ne doivent jamais interdire cette liberté à ceux qui sont obligés de les faire souvenir de leur devoir.

Cette sage remontrance adoucit le courroux de l'empereur, & fit accorder le pardon à ce ministre.

Yuo était tellement enclin à la miséricorde que lorsque le hasard faisait quelquefois trouver devant lui un coupable qu'on traînait en prison, il se jetait à bas de son chariot, & se reprochant à lui-même $_{p.097}$ le crime dont ce criminel était accusé, il s'écriait en pleurant :

— Ne suis-je pas un prince bien malheureux ! mes sujets obéissaient avec plaisir aux ordres d'Yaüs & de Xuni ; mais soit par une fatalité attachée à ma personne, ou par quelque faute qu'on me peut justement imputer, ils méprisent l'exécution des lois sous mon règne, & s'abandonnent à leur mauvais naturel. Ceux que les bons exemples de mes prédécesseurs avaient rendu meilleurs, sont retombés dans le vice par le pernicieux exemple des scélérats qui vivent parmi les gens de bien ; & n'ai-je pas lieu de me plaindre de ce détestable mélange.

Un de ses courtisans qui l'entendait lorsqu'il se faisait ces reproches, lui dit que pour tenir les peuples dans leur devoir, les châtiments n'étaient pas moins nécessaires que les récompenses :

— J'en conviens, lui répliqua l'empereur ; mais je n'en suis pas moins à plaindre. La vertu de mes prédécesseurs animait les bons à bien faire & retenait les méchants dans leur devoir ; mais ceux-ci ne cherchent que l'occasion de commettre des crimes, $_{\rm p.098}$ & déshonorent mon règne par leur endurcissement au mal.

Ce prince visitant selon sa coutume, les provinces de l'empire, & traversant le grand fleuve de Kiang dans une barque un poisson monstrueux & semblable à un dragon venant à passer par dessous pensa la renverser avec le dos : tous ceux qui l'accompagnaient frémirent à la vue d'un si grand péril ; mais Yuo leur dit sans changer de visage & avec beaucoup d'intrépidité :

— Le Ciel m'a donné un empire à condition de le gouverner avec justice, & je m'en suis toujours acquitté d'une manière qui ne doit pas me faire envisager la mort comme le châtiment de ma mauvaise conduite, je sais qu'il faut nécessairement mourir, & que les hommes ne sont que des voyageurs sur la Terre, où la plupart ne font pas un long séjour, & je m'y considère comme un étranger hors de son pays. Si la mort veut aujourd'hui m'ouvrir le chemin que je dois tenir pour m'en retourner à ma patrie, que peut-elle avoir de si terrible pour moi ? Ce monstre qui s'est embarrassé sous ma p.099 barque ne me fera perdre la vie, que pour me remettre dans mon pays natal, & j'ai beaucoup plus de sujet de me réjouir, que de m'affliger ; puisque l'exil où je suis condamné doit finir dans mon sépulcre.

À peine eut il achevé ces paroles, que le monstre disparut sans avoir fait d'autre mal à ses gens que celui de la peur.

Ce même prince a fait & dit plusieurs autres belles choses qui sont rapportées dans le livre appelé *Xuking*; mais dont le détail serait trop long pour un abrégé historique. Elles renferment des préceptes pour bien gouverner un État & les règles qu'on doit garder dans la distribution des charges & dans la levée des impôts. Yuo disait, qu'

« un souverain devait être dans une crainte continuelle, & se conduire avec autant de précaution que s'il eût marché sur la glace ; que l'art de régner était rempli de périls & de difficultés ; qu'il ne fallait jamais s'écarter de ces maximes ; qu'un roi s'en écartait infiniment quand il s'amusait trop au plaisir & qu'il s'en faisait une $_{\rm p.100}$ habitude ; que le but de toutes ses actions devait être honnête & raisonnable ; il ne voulait pas non plus qu'il s'attachât avec trop d'opiniâtreté à ses sentiments contre ceux de ses ministres ; il lui enjoignait d'éviter l'oisiveté, de se tenir toujours l'esprit rempli des choses utiles à sa conduite ; mais entr'autres de ne point

retarder l'exécution des affaires quand il en avait une fois formé le dessein.

Il fit bâtir un palais pour sa résidence dans la ville de Ping-yang de la province de Xenxy. On dit qu'il plut pendant trois jours du sable d'or sous son règne, & qu'un nommé Illiu inventa un breuvage en ce temps-là composé avec du riz qui donna beaucoup de chagrin à l'empereur. Ce prince n'en eut pas sitôt goûté, qu'il dit avec douleur que cette boisson causerait de grands maux dans son empire & qu'il prévoyait que ses descendants seraient dépouillés de la couronne par l'usage excessif de cette dangereuse liqueur. Cette prédiction fut accomplie dans ces deux chefs, & l'inventeur de ce breuvage banni p.101 du royaume à perpétuité; on défendit même sous de grosses peines d'en composer pendant la vie de l'empereur; mais Illiu en laissa le secret dans le royaume, & les Chinois l'ont si bien conservé qu'ils en font encore aujourd'hui les délices de leurs repas. C'est ainsi qu'il est plus aisé de châtier les auteurs du luxe & de la friandise, que d'en retrancher le cours & l'habitude.



KHIU

second empereur régna 9 ans 1



Ce prince hérita de la couronne que lui laissa son père par le droit de sa naissance, & selon les vœux de tous les peuples, il en fut aussi redevable à l'éducation que lui donna sa mère, princesse très vertueuse & très sage qui l'instruisit dès son enfance des devoirs des sujets n 102 envers leurs princes, & de ceux des princes envers leurs sujets, en lui mettant continuellement devant les yeux la conduite admirable de l'empereur son père, à l'égard de ces deux devoirs. Kiu se conforma si fidèlement sur ce modèle, qu'on vit revivre en sa personne toutes les rares qualités d'Yuo, & ses sujets se consolèrent de sa mort par une si parfaite ressemblance. Un petit souverain appelé Hus, mais qui ne possédait son État que par bienfait, l'attaqua dès le commencement de son règne : ce prince injuste & cruel voulait augmenter sa fortune & affermir son autorité aux dépens des sujets dont on lui avait confié la conduite ; mais l'empereur réduisit ce rebelle ; il mit une armée sur pied qui fut grossie des troupes de six autres princes tributaires ; il se donna plusieurs combats avant que la victoire se fût déclarée ; mais enfin l'armée de Kiu gagna une grande bataille qui se donna sur les terres de Cani qui lui procura une paix dont la mort ne le laissa pas jouir longtemps, n'ayant régné que neuf p. 103 ans. Il laissa cinq frères à chacun desquels il avait donné dès son vivant une place très forte, & suffisamment de quoi soutenir l'éclat de leur rang, ne voulant pas les mettre en état de s'entrefaire la guerre, en cas qu'ils eussent assez d'ambition pour aspirer à la couronne.



¹ 2197 ans avant la naissance de J. C., 21^e année du 9^e cycle.

TAIKANG

troisième empereur régna 29 ans 1



Il employa le loisir que lui laissèrent ses ennemis à faire la guerre aux bêtes farouches & sa passion demeurée pour la chasse, lui fit plus honteusement perdre la couronne que si quelque voisin la lui avait arrachée; il méprisa les vertus de son père & de son aïeul & la longueur de son règne aurait perdu tout l'État si ses ministres ne l'en avaient dépouillé ; il aimait les femmes & le $_{\rm p.104}$ vin avec tant de fureur qu'il était presque toujours ivre, & que son palais n'était rempli que de femmes débauchées. Il passait cependant les jours entiers dans les bois & dans les montagnes, sans se mettre en peine du gouvernement de l'empire, auquel il préférait le plaisir de poursuivre un lièvre ou celui de faire voler un corbeau. Il faisait un tel dégât dans la campagne avec un nombre prodigieux de chiens & de chevaux, que les laboureurs désespérés par ces ravages, s'en plaignaient de toutes parts. Les ministres touchés de leurs clameurs dépossédèrent Taikang, pendant qu'il était acharné dans des lieux inaccessibles après des bêtes retirées dans leurs tanières. Un des principaux ministres qui s'appelait Hesi, beaucoup plus sensible que les autres à la pauvreté des peuples qui réclamaient leur commune protection contre cette tyrannie, mit sur le trône le plus jeune des frères de l'empereur nommé Chomkang, du consentement des premiers magistrats, lesquels condamnèrent tous ensemble _{p.105} Taikang à un bannissement perpétuel. Cette destitution se fit sans aucun désordre quoiqu'il en arrive d'ordinaire en de pareilles révolutions ; & ce prince banni ne trouva personne assez touché de sa disgrâce pour s'attacher à sa fortune, ni pour soutenir ses intérêts : tant les peuples de ce temps-là portaient de respect aux princes vertueux & concevaient de haine & de mépris pour ceux qui se

¹ 2188 ans avant la naissance de J. C., 30^e année du 9^e cycle.

rendaient indignes de porter la couronne. La mère de Taikang, suivie de ses quatre autres frères le fut visiter dans son exil pour lui reprocher sa mollesse, & pour le consoler dans sa disgrâce. Chacun de ces princes lui fit un petit discours en vers chinois qui se sont conservés dans un des plus anciens livres du royaume dont voici à peu près le sens. Le premier lui dit :

— Yuo notre aïeul a fait une ordonnance qui enjoint aux souverains de traiter leurs sujets sans dureté de les aimer avec tendresse ; il leur représente que les peuples sont les racines & les fondements de la force & de la durée d'un État, & que celui qui est chargé $_{\rm p.106}$ de la conduite des autres, doit regarder d'aussi près à la sienne que s'il menait six chevaux fougueux avec des rênes pourries.

Le second lui parla en ces termes :

- Des flammes criminelles te brûlaient dans ton palais, le plaisir de la chasse t'occupait au dehors avec la même fureur & tu t'es également déshonoré par ces deux brutales passions. Tu te plaisais à d'infâmes concerts de musique ; tu élevais des édifices cimentés du sang de ton peuple, dont la hauteur semblait menacer le Ciel ; un roi qui vit de la sorte ne se doit-il pas rendre justice à lui-même, & regarder son exil comme un châtiment qu'il a mérité ? Depuis le règne d'Yaüs, le palais royal avait été le sanctuaire de toutes les vertus, tu t'es le premier détourné du chemin qu'avaient suivi tes ancêtres, & as négligé la droiture & la probité qui faisaient la gloire & le bonheur de leurs règnes & tu trouves étrange qu'ayant ainsi renversé l'État, tu te trouves enveloppé dans sa ruine ?
- Le palais impérial, lui dit le troisième, n'a pas moins été la demeure $_{\rm p.107}$ de toutes tes vertus, depuis le règne d'Yaüs, que celle de tes sages prédécesseurs dont tu as le premier négligé de suivre les bons exemples ; dois-tu trouver étrange

de te voir enveloppé dans la ruine d'un État, des malheurs duquel ta mauvaise conduite est la cause.

Le quatrième s'écria les larmes aux yeux :

— De quoi t'ont servi les exemples de nos pères ? pourquoi n'avoir pas profité des sages & des salutaires instructions qu'ils nous ont laissées ? Elles suffiraient à rendre un souverain capable de gouverner mille royaumes. Cependant tu les as foulées aux pieds ; mais ce qui me touche le plus sensiblement, c'est qu'en perdant la couronne, ta postérité est punie d'une faute dont elle n'est point coupable.

Le cinquième enfin lui adressa ainsi la parole :

— Comment pouvons-nous retourner avec honneur dans les lieux qui nous ont vu naître? Je suis accablé d'une mortelle douleur de te voir devenu l'objet de la haine publique; je ne sais quel parti prendre, ni à qui avoir recours; p.108 la tristesse dont je suis pénétré fait voir ma honte marquée sur mon visage, & je succombe sous la pesanteur de tous ces maux: mais hélas! je ne les ai que trop mérités pour n'avoir pas suivi le chemin qu'on m'avait tracé & ce qui achève mon désespoir, c'est que les plaintes & les larmes sont des remèdes inutiles & qu'on emploie toujours trop tard contre des maux qui sont déjà commis 1.



^{1 [}c.a. : est-ce le frère, ou bien Taikang, qui a prononcé ces tout derniers mots ?]

CHOMKANG

quatrième empereur régna 13 ans 1



Ce prince, établi sur le trône par le crédit des principaux ministres, craignit que celui qui venait d'en chasser son frère ne se rendit assez puissant pour l'en déposséder à son tour. Son autorité soutenue de l'amitié des peuples le rendait presque aussi puissant que n 109 l'empereur; mais Chomkang par un trait de prudence auguel il ne s'attendait pas, lui donna des marques de sa gratitude, sans aucune part dans sa confiance. Il lui ôta le commandement de l'armée qu'il avait toujours eu, sous prétexte d'avoir besoin de ses conseils, & de conférer avec lui, sur ses plus importantes affaires. Il mit en sa place un autre général appelé Cheu, dont il avait éprouvé la fidélité. Ysi quelque pénétrant qu'il fût, ne s'aperçut pas d'abord qu'on le retenait dans une espèce de prison; mais voyant sa faveur diminuée, il résolut de s'en venger, & cacha son ressentiment de crainte d'irriter son maître, & pour s'accommoder à l'état présent des affaires, il jura dans son cœur la perte de toute la famille impériale en haine du secret affront qu'il avait reçu & commença par s'accréditer parmi les magistrats à force de bienfaits : il prit aussi des mesures pour s'insinuer dans l'esprit du fils aîné de Chomkang (qui lui devait succéder) par toutes sortes de complaisances & de flatteries ; mais il ne pouvoir p.110 exécuter le crime qu'il avait prémédité, pendant que Cheu, dont il craignait le crédit & la fidélité, serait à la tête des troupes. Il fit tous ses efforts pour le rendre suspect à l'empereur, ne voyant pas d'autre moyen de faire réussir son entreprise ; il visait en le dépossédant à faire tomber son emploi entre les mains d'une de ses créatures ; mais l'empereur qui démêla ses ruses se tint toujours sur ses gardes, & l'écoutait avec autant de précaution, lorsqu'il

¹ 2159 ans avant la naissance de J. C., 59^e année du 9^e cycle.

applaudissait publiquement à Cheu que quand il se déchaînait contre lui en particulier. Ysi plus animé qu'auparavant pratiqua des assassins pour se défaire de lui; mais ce projet n'ayant pas réussi, il ne s'appliqua désormais qu'à s'acquérir les bonnes grâces de l'héritier de l'empire, & la mort inopinée de Chomkang mit ce ministre en état de satisfaire sa vengeance par la faveur dont il s'était assuré sous ce nouveau règne.

Il y eut une célèbre éclipse de soleil sous celui de Chomkang, lors de la conjonction de cet astre avec la constellation appelée Fang, qui n 111 répond à présent au vingt-huitième degré du Scorpion, & les astronomes de l'empereur furent exécutés à mort pour ne l'avoir pas prédite. Tous les auteurs ne conviennent pas de l'année auguel parut ce phénomène ; les uns le marquent dans la seconde année du règne de Chomkang; les autres dans la sixième, & quelques-uns assurent qu'il en coûta la vie à ces mathématiciens, parce qu'ils favorisaient sous main les desseins du traître Ysi. Quoigu'il en soit ce châtiment n'était pas extraordinaire, & l'on condamne encore aujourd'hui à la mort le premier astronome de l'empire quand il est convaincu là-dessus d'erreur ou de négligence. Ces peuples croiraient commettre un grand crime de ne pas secourir le soleil & la lune quand ils sont privés de leur lumière ; ils craignent alors que ces deux astres ne soient dévorés par le dragon & par le chien céleste ; ils leurs offrent des sacrifices pour adoucir leur fureur, avec plusieurs cérémonies accompagnées de bruits & de $_{\rm p.112}$ clameurs ; c'est ce qui oblige l'empereur sitôt qu'il est averti par ses astronomes d'une prochaine éclipse, d'envoyer des courriers dans toutes les provinces pour donner avis aux gouverneurs, & aux habitants des villes, du jour & de l'heure qu'elle doit commencer ; les peuples attendent ce moment avec de cruelles inquiétudes, & préparent des poêles & d'autres vaisseaux d'airain pour détourner de dessus leurs têtes l'orage dont ils se croient menacés, par le bruit confus qu'ils excitent en frappant sur ces vaisseaux.



SIANGI

cinquième empereur régna 27 ans ¹



p.113 Il n'hérita pas du bon esprit de son père comme de sa couronne, & se laissant posséder entièrement au dangereux Ysi, il ôta le commandement de son armée à Cheu pour le rendre à cet infidèle favori, qui travaillait toujours à fortifier son crédit pour dépouiller celui auquel il en était redevable : il gagna l'amitié des soldats afin de n'exécuter qu'avec lenteur les ordres de son prince, & mit en usage tant de noires pratiques contre lui, qu'il le contraignit d'abandonner son palais, & de demeurer réfugié pendant quelque temps chez deux petits princes souverains ses parents, l'un appelé Chinquo & l'autre Chinsin.

Ysi craignant la jonction de $_{\rm p.114}$ quelques autres princes tributaires qu'il désespérait de détacher des intérêts de l'empereur n'osa pas encore faire éclater sa révolte, & se servit de ses anciennes ruses pour rassurer l'esprit de Siangi : il lui manda qu'il était sensiblement touché de sa retraite, qu'il n'en usait ainsi que pour son avantage, & pour le bien du public : il le conjurait ensuite de revenir dans son palais, & de croire qu'il lui ferait bientôt connaître qu'il s'était injustement défié de sa fidélité ; il supposa plusieurs crimes pour lui rendre odieux les ministres les plus zélés pour son service : on en condamna plusieurs à la mort ; les autres furent bannis & leurs places remplies des créatures de ce traître qui voyant enfin toutes choses préparées pour l'exécution de son dessein se déclara publiquement empereur.

Mais comme de pareils attentats sont souvent suivis par des malheurs qui échappent à la prévoyance humaine, ce tyran ne se défia pas du coup dont il devait périr. Entre ceux qu'il avait élevés aux premières charges de l'empire Hanzu était p. 115 celui qui avait le plus de

¹ 2146 ans avant la naissance de J. C., 12^e année du 10^e cycle.

part à sa confiance, & qu'il avait choisi pour commander ses armées ; c'était un esprit double & méchant & qui se laissant aussi aveugler par la passion de régner, se mit en tête d'ôter la vie à Siangi & à Ysi, parricide envers son légitime souverain, & traître envers l'usurpateur auguel il était redevable de sa fortune. Il commença par se défaire de celui-ci, qui lui avait déjà abandonné le gouvernement de tout l'empire, comme à celui de ses ministres, dont il se croyait le plus assuré. Ysi qui tirait de l'arc avec une adresse admirable était presque toujours à la chasse. Hanzu pratiqua des soldats pour l'assassiner dans quelque forêt, comme s'ils en avaient reçu l'ordre de Siangi ; il les instruisit de la manière d'en venir à bout, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre, & qu'il ferait incontinent après répandre le bruit de cet assassinat, comme une juste punition ordonnée par le légitime empereur. Ce projet eut tout le succès qu'il s'en était promis, & l'on regarda l'assassinat d'Ysi comme une p.116 rétribution de la chute de Taikang qui s'était attiré cette disgrâce par sa passion trop démesurée pour la chasse. On dit qu'Ysi avait tant de force & d'adresse qu'il décochait neuf flèches à la fois & en tuait autant d'oiseaux.

Hanzu s'étant ainsi défait de son bienfaiteur ne songea plus qu'à sacrifier son maître à sa vengeance & à son ambition, pour se voir paisible possesseur de l'empire. Ysi laissa deux fils, dont l'aîné appelé Kiao n'avait pas moins de courage ni moins de force que son père ; il traînait lui seul une barque sur la terre d'une rivière à l'autre quand il avait besoin de les passer toutes deux. Hanzu détacha secrètement une partie de son armée avec laquelle il lui ordonna de marcher contre l'empereur ; il l'anima à venger la mort de son père & à laver l'affront qu'il avait reçu, dans le sang de l'empereur, & dans celui des deux princes tributaires qui lui avaient amené du secours ; ce jeune homme qui ne respirait qu'après une telle vengeance n'eut pas sitôt grossi ses troupes de p.117 celles qu'Hanzu avait ôtées à l'empereur, qu'il marcha vers ce prince ; celui-ci son côté rassemble en même temps tout ce qu'il peut de forces, outre celles de ces deux petits souverains qui avaient suivi son parti. Les deux armées vinrent aux mains, mais Kiao

défit celles de l'empereur, & le tua de sa main dans le fort de la mêlée, lui & ces deux autres princes. Cette sanglante défaite ne l'ayant pas encore assez satisfait, il extermina toute la race de Siangi à la réserve de la reine sa femme qui était grosse, & qui se sauva dans les montagnes, où elle demeura longtemps cachée dans des cabanes de bergers. Hanzu s'empara du trône qu'il trouva vide & s'y maintint pendant quarante ans ; il récompensa Kiao d'une portion de sa conquête qu'il érigea en principauté, croyant devoir lui faire part d'une couronne dont il lui était entièrement redevable.



XAOKANG

sixième empereur régna 22 ans ¹

a

_{p.118} Ce prince recouvra cette année la couronne dont il avait été si longtemps privé, d'une manière toute miraculeuse. Sa mère était accouchée de lui chez ces bergers où elle s'était refugiée, en se dérobant à la fureur des révoltés, & l'éleva sans le faire connaître. Hanzu ayant su par hasard que cette princesse était mère d'un fils dont la naissance lui reprochait sa trahison, le fit chercher dans ces montagnes ; mais ce jeune prince déjà en âge de comprendre le péril dont il était menacé, s'enfuit dès qu'il sut que le tyran le voulait faire enlever; & après avoir erré quelques années, il se retira chez un petit souverain appelé Hyn, qu'il servit un peu de temps en p.119 qualité de cuisinier. Ce prince l'ayant un jour regardé avec beaucoup d'attention crut connaître à son air, & à ses manières qu'il n'était rien moins que le fils d'un berger, & que le vil emploi qu'il exerçait dans son palais était indigne de sa naissance ; il l'interrogea curieusement sur sa famille, & sur sa fortune ; Xaokang lui avoua ce qu'il était, & lui fit le détail des malheurs de sa maison. Hyn l'embrassa avec tendresse, le traita comme le fils d'un empereur, & lui fit épouser sa fille à laquelle il donna en dot une partie de son État capable de l'entretenir selon son rang en attendant une meilleure fortune. Xaokang fit bientôt voir par sa conduite, qu'il tenait de sa naissance & non pas de son éducation champêtre, les grandes qualités qui le rendaient dignes de régner ; il gouverna sa maison avec autant de douceur que d'économie, & s'instruisit dans la discipline de la guerre au milieu du repos d'une vie privée. Cependant son beau-père qui prenait des mesures pour son rétablissement le fit connaître aux ministres de p. 120 l'empire qui avaient toujours été fidèles à Siangi son père dans ses plus grandes adversités.

¹ 2079 ans avant la naissance de J. C., 19^e année du 11^e cycle.

Sitôt que les inclinations vertueuses de Xaokang eurent justifié son droit & sa naissance, ils levèrent des troupes de toutes parts & secondés des souhaits ardents du peuple qui demandait tout d'une voix son légitime souverain, ils firent marcher leur armée contre celle du parricide.

Le sort des armes fut d'abord assez douteux ; mais enfin le tyran fut défait & pris dans une bataille, & puni selon la grandeur de son crime. Xaokang se voyant ainsi rétabli sur le trône de ses pères donna ordre à ses généraux de poursuivre Kiao complice d'Hanzu ; ils le joignirent & l'ayant fait prisonnier dans un combat, où son armée fut défaite, ils lui firent trancher la tête : son cadet voulut venger sa mort, mais l'empereur accoutumé à vaincre donna ordre à Chusu son fils aîné de charger ce reste de rebelles qu'il dissipa avec le même bonheur, ayant gagné une bataille dans laquelle leur chef demeura mort sur la place. La famille d'Hiaa $_{\rm p.121}$ presqu'éteinte, fut rétablie par la mort de ces trois rebelles & Xaokang régna depuis dans une parfaite tranquillité.



CHUSU

septième empereur régna 17 ans 1



Toutes ces guerres ainsi terminées, l'empire chinois jouit d'un assez long repos sous plusieurs souverains de cette même race; la réputation que ce prince avait méritée par les armes avant la mort de son père inspira de l'amour, & du respect à ses sujets, & désarma ceux qui auraient eu dessein de troubler la paix qu'il eut soin de maintenir pendant son règne.

 $^{^{\}mathbf{1}}$ 2057 ans avant J. C., l'an 41 du $11^{\mathbf{e}}$ cycle.

HOIAÜ

huitième empereur régna 26 ans 1

a

p.122 Son père auquel il succéda lui laissa ses États florissants & fort tranquilles ; mais l'oisiveté qu'engendre une trop longue paix introduisit une pernicieuse coutume qui subsiste encore aujourd'hui dans le gouvernement des affaires. Ce prince se reposa entièrement sur ses ministres de la conduite de tout son État, & se tint continuellement enfermé dans son palais entouré de femmes & d'eunuques ; quoiqu'on présentât alors des placets & des mémoires aux empereurs, comme s'ils eussent pris connaissance de leurs affaires & de celles de leurs sujets, cela ne se pratiquait que pour la forme, comme il se pratique encore aujourd'hui : ils se faisaient voir très rarement en public, & devenus beaucoup plus p.123 esclaves de leurs plaisirs que de leur grandeur, ils se reposaient sur la conduite de leurs ministres. Cette léthargie n'a pas toutefois empêché qu'il n'y ait eu des princes parmi leurs empereurs comparables aux meilleurs dont les histoires ont conservé la mémoire.

Les nations voisines charmées du bonheur dont jouissait alors cet empire vinrent avec des présents se rendre tributaires d'Hoiaü & entr'autres les peuples qui habitent les villes orientales ; le livre appelé *Xuking* fait mention d'un hommage que des peuples de ce côté-là rendirent à l'empereur Yuo ; mais comme ils ne sont point nommés, on ne sait si ce sont ceux du Japon, ou ceux de la péninsule de Coré, ou de quelques autres îles moins considérables & plus voisines du continent : mais ce que l'auteur de cet ouvrage donne pour très constant, c'est que ces peuples s'embarquèrent pour venir en la Chine, & que la navigation était déjà en usage dans l'extrémité de l'Asie. On parlera plus

¹ 2040 ans avant J. C., l'an 58 du 11^e cycle.

amplement des anciennes expéditions $_{\rm p.124}$ maritimes des Chinois sur la mer des Indes, dans la suite de cette histoire, & l'on trouve souvent des témoignages en lisant leurs vieilles chroniques, qu'ils ont parcouru avec de grandes flottes les côtes occidentales de l'Asie, & qu'ils ont abordé jusques dans l'île de Madagascar.



MANGU

neuvième empereur régna 18 ans 1

a

Il succéda à son père & vécut aussi dans une grande oisiveté; il transféra néanmoins le siège de l'empire sur les bords du fleuve Hoang dans un lieu plus oriental & beaucoup plus commode que l'ancienne résidence des empereurs. Ce fleuve est appelé la rivière Jaune, à cause de la couleur du limon qui se mêle avec ses eaux ; il descend des montagnes d'Amusa, autrement appelées Quenlong, & s'étant grossi de plusieurs $_{\rm p.125}$ autres rivières, il fait un cours de plus de cinq cent lieues, & partage toute la Chine par le milieu de l'Orient au Septentrion ; il se détourne ensuite un peu vers l'Occident, passe par le désert du Caracate, reprend son cours vers le Midi, arrose cinq provinces de l'empire, & traversant ce mur célèbre bâti contre les irruptions des Tartares, il se va dégorger dans la mer avec rapidité, proche de la ville Hoagang dans la province de Nanking. Ses eaux qui conservent toujours la même couleur ne l'empruntent pas du fond de leur canal; mais d'une terre qu'elles traînent, & qu'elles incorporent par leur mouvement rapide : elles en sont si chargées que lorsqu'on en laisse reposer quelque temps dans un vaisseau, la partie terrestre qui descend en bas en occupe du moins le tiers. Outre cette expérience familière, la première fois qu'on voit ce fleuve, on le prendrait pour un marché rempli de boue détrempée si les yeux n'étaient démentis par la violence de son cours. On ne saurait comprendre d'où peut venir $_{\rm p.126}$ cette prodigieuse quantité de limon ; son épaisseur a donné lieu à une expression proverbiale dont on se sert quand on veut assurer que quelque chose n'arrivera jamais. Cela se fera, disent-ils, quand la rivière Jaune deviendra claire.

¹ 2014 ans avant J. C., I'an 24 du 12^e cycle.

IS

dixième empereur régna 16 ans 1



Il succéda à Mangu son père. Sa justice & le soin qu'il eut d'entretenir toujours la paix lui attirèrent les hommages des petits rois voisins, dont les peuples s'étaient déjà rendus tributaires de l'empire. Ces princes tinrent à honneur de relever leurs couronnes de la sienne, & s'assurèrent par cette soumission d'une protection puissante contre les entreprises de leurs ennemis : la plupart de ces petits souverains viennent encore aujourd'hui trouver $_{\rm p.127}$ l'empereur en personne dès qu'ils ont pris possession de leurs États; mais ceux du Japon & de la Cochinchine leur rendent plutôt ce devoir pour faire subsister leurs commerces qu'à cause du besoin qu'ils ont de cette protection. Les frontières de la Chine sont si bien gardées qu'il n'y a que les ambassadeurs des pays étrangers qui puissent entrer dans l'État. Les Turcs, les habitants de Laor & de Samarcand, les sujets du Mogol, & les peuples de Tibet s'y rendent par terre. Ceux de Siam & de Cambaye prennent la commodité de la mer. Ils se font tous appeler ambassadeurs, pour faciliter leurs négoces particuliers, & font des présents à l'empereur au nom des princes dont ils se disent les envoyés. L'empereur qui ne veut pas être surpassé en magnificence par des princes qu'il regarde comme ses inférieurs, leur en fait de bien plus considérables. Tous ces ambassadeurs & leurs suites sont défrayés pendant leur séjour dans le pays aux dépens du public ; on leur fournit du palais impérial les voitures $_{\rm p.128}$ nécessaires pour le transport de leurs marchandises dans la ville capitale, d'où ils les envoient où bon leur semble, & en telle quantité qu'il leur plaît. Ils sont aussi défrayés à leur retour jusques sur les frontières, & fournis de toutes les choses nécessaires à leur commerce. Cette

¹ 1996 ans avant J. C., I'an 42 du 12^e cycle.

manière de trafiquer aux dépens d'autrui ne leur est pas moins glorieuse que lucrative ; & l'empereur trompé par ces faux honneurs reçoit quelquefois des compliments de la part d'un souverain supposé, & dont l'État est imaginaire.



PUKIANG

onzième empereur régna 59 ans 1



L'injuste ambition de ses oncles paternels causa de cruelles divisions dans la maison royale : Pukiang se mit néanmoins en $_{\rm p.129}$ possession de la couronne de son père, & régna plusieurs années avec une très grande équité ; il fut assez malheureux pour ne pas prendre d'assez justes mesures pour laisser la couronne à son fils appelé Gonkia, auquel un de ses oncles la ravit, & l'histoire chinoise ne dit que fort peu de chose d'un règne aussi long que celui de cet empereur.

¹ 1980 ans avant J. C., l'an 58 du 12^e cycle.

KONGI

douzième empereur régna 21 ans 1



C'est cet usurpateur qui s'empara de l'autorité souveraine après en avoir dépouillé son neveu ; il fit reconnaître son fils pour son successeur, afin d'ôter à ce malheureux prince l'espérance de son rétablissement. On ne trouve encore rien dans l'histoire d'assez considérable pendant le règne de ce tyran.

 $^{^{1}}$ 1921 ans avant J. C., l'an 57 du 13^{e} cycle.

KINI

treizième empereur régna 21 ans 1



 $_{\rm p.130}$ Il régna aussi longtemps que son père & avec autant de repos que de bonheur ; & cependant, il n'a rien fait de remarquable que de conserver une couronne qui ne lui appartenait pas : cette politique ne lui servit néanmoins pas pour assurer l'empire à son fils, & sitôt qu'il fut mort, le véritable héritier remonta sur le trône de ses pères.

¹ 1900 ans avant J. C., l'an 18 du 14^e cycle.

GONKIA

quatorzième empereur régna 31 ans 1

a

_{p.131} Ce prince qui avait déjà deux fois perdu l'empire ne rentra que trop tôt dans le bien de ses Ancêtres pour le bonheur de l'État ; il renonca aux vertus qui l'avaient fait croire assez digne de reprendre la place : dès qu'il se vit rétabli, il s'abandonna entièrement à la débauche, en sorte qu'il ne mérita que le nom efféminé qu'il portait : il se reposa sur ses ministres de tout le gouvernement de l'empire & se tint enfermé dans son sérail, d'où il ne s'informait pas, comme avaient fait ses prédécesseurs, si ceux qui l'approchaient avaient de bonnes ou de mauvaises qualités, & ne jugeait de leur mérite que par leur complaisance & leur flatterie. Ceux qui donnaient les plus beaux noms à ses _{p.132} vices étaient gratifiés des premières charges de l'État. Ce désordre fut le commencement de la destruction de sa famille, & plusieurs princes tributaires conçurent tant de mépris pour lui qu'ils se dispensèrent de lui rendre leurs obéissances. Un abandon si éclatant ne le tira pas de cette honteuse léthargie, & ce prince plus lâche & plus faible qu'une femme n'osa entreprendre de les faire rentrer dans leur devoir. Sa mort arrivée après un assez long règne, mit son fils qui n'était pas moins vicieux que lui en possession de sa couronne.

¹ 1879 ans avant J. C., I'an 39 du 14^e cycle.

CAHU

quinzième empereur régna 11 ans ¹



Il suivit les mauvais exemples de son père, & avança ses jours pour s'être abandonné à la débauche des femmes ; il laissa son trône chancelant à son fils aîné.

84

¹ 1848 ans avant J. C., l'an 10 du 15^e cycle.

FAUV

seizième empereur régna 19 ans 1



p.133 Ce prince n'a rien laissé qui puisse conserver le souvenir de son règne, si ce n'est que son fils qui lui succéda fut le plus abominable de tous les hommes & le dernier de la première race des empereurs de la Chine. Ce changement de famille aurait dû servir de leçon aux souverains, & leur apprendre que les monarchies qui se sont établies par la vertu ne se peuvent maintenir longtemps sans elle.

 $^{^{\}mathbf{1}}$ 1837 ans avant J. C., l'an 21 du 15 $^{\mathbf{e}}$ cycle.

KIEU

dix-septième empereur régna 52 ans 1



_{p.134} Les Chinois ressentirent la cruauté d'un prince aussi méchant que Néron plusieurs siècles avant la naissance de ce monstre ; & jamais tyran n'a régné avec plus de fureur & de barbarie. Sa mémoire est encore aujourd'hui si détestée que lorsqu'on veut parler en ce pays-là d'un homme déshonoré par toutes sortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. La mollesse de son âme était accompagnée d'une si prodigieuse force de corps qu'il rompait avec les mains sans faire aucun effort une corde très grosse, & redressait les branches d'un hameçon de fer de l'épaisseur de trois doigts. Sa femme qui s'appelait Vihia & qui n'était pas moins méchante que lui l'entretenait dans cette humeur brutale ; il l'aimait avec tant de p. 135 passion & craignait tellement de lui déplaire qu'il avait autant de promptitude à exécuter ses ordres, qu'elle avait de penchant à lui en donner de cruels : il sacrifiait à son caprice le bien & la vie de ses sujets, & les accablait tous les jours de nouvelles impositions pour entretenir le luxe de cette abominable femme. Il fit bâtir des palais tout éclatants d'or & des théâtres magnifiques. Il fit revêtir de marbre les bords de grand étangs & de longs canaux, pour se donner seulement la vanité d'une dépense qui lui fût particulière. Il s'avisa de l'invention d'un spectacle dont on n'avait jamais entendu parler ; on creusa un grand espace de terre en manière d'étang capable de contenir des vaisseaux de guerre qu'il fit remplir de vin & contraignit trois mille de ses sujets d'y venir boire couchés sur le ventre & de laper comme des chiens ; on les conduisit ensuite ivres & chancelants dans une forêt voisine, aux arbres de laquelle on avait attaché toutes sortes de grosses viandes rôties destinées seulement pour ceux qui étaient _{p,136} remplis de vin ; mais cet extravagant festin est peu de chose en

¹ 1818 ans avant J. C., l'an 40 du 15^e cycle.

comparaison du plaisir infâme qu'il prenait avec l'impératrice dans un superbe appartement du palais, appelé le lieu secret & bâti pour cette horrible débauche : il était rempli des plus beaux garçons & des plus belles filles de l'empire abandonnés tous nus les uns aux autres : l'empereur & sa femme témoins de leurs effronteries les animaient & donnaient eux-mêmes le prix aux plus lascifs & aux plus emportés. La princesse aussi cruelle qu'impudique se repaissait délicieusement de chair humaine, & se faisait composer de certaines drogues dans lesquelles il entrait de la moelle d'homme pour irriter son impureté & celle de son mari ; monstres nés l'un pour l'autre par la conformité de leurs détestables inclinations. Un prince tributaire qui s'était révolté, avait fait semblant de se repentir de sa faute, & pour en obtenir plus facilement le pardon, avait donné cette femme à l'empereur comme un gage de sa fidélité, persuadé qu'elle serait plus p 137 dangereuse à l'État que la guerre qu'il lui avait déclarée. En effet, Vihia se rendit tellement maîtresse du cœur & de l'esprit de Kieu, qu'il préféra ses conseils pernicieux aux avis salutaires de ses ministres, ce qui lui fit perdre la couronne & à sa postérité.

Les princes qui relevaient de l'empire effrayés de ces scandales, refusèrent de rendre obéissance à ce prince efféminé; ils avaient toujours réglé leur devoir sur la vertu de leur souverains, & ne s'en étaient éloignés qu'à proportion, que ceux-ci s'en étaient écartés eux-mêmes; mais leur ressentiment éclata contre Kieu, qui s'était noirci de tant de vices, & tous ses sujets à la réserve des ministres & des magistrats, prirent les armes contre lui. Quelques-uns de ses ministres, zélés pour le bien public, & qui aimaient encore ce prince essayèrent les voies de la douceur pour lui faire ouvrir les yeux sur sa conduite, & sur les malheurs de l'État. Mais voyant leurs remontrances inutiles, un des principaux appelé Qualong se hasarda de lui tenir ce p.138 généreux discours.

— Souviens toi, Seigneur, que la douceur & la bonté sont des qualités tellement essentielles à un souverain qu'il ne saurait sans elles satisfaire à ses devoirs, ni traiter ses sujets par

rapport à leur naissance & à leur mérite. Tu dois aimer les tiens avec une tendresse paternelle, & leur fidélité t'engageait à ne leur jamais manquer de bonne foi. Un prince qui les veut maintenir dans la paix ne se contente pas d'établir des lois & de faire des ordonnances, ses bons exemples doivent servir d'ordonnances & de lois ; l'entier oubli de ces grandes obligations t'a rendu le bourreau de tes peuples, tu les as traités comme de vils animaux, au lieu de les conduire comme un bon pasteur, & leur as arraché & le bien & la vie. Prends garde de t'en repentir trop tard. Il ne te serait pas moins difficile de rappeler sous ton obéissance ceux qui respirent encore, que de rendre la vie à ceux qui l'ont perdue par ton ordre. Je te conjure de rentrer en toi-même, d'écouter ton devoir, & de le suivre exactement avant que tes p.139 affaires soient entièrement désespérées.

La force de ces vérités que les Ancêtres de Kieu avaient paisiblement écoutées en de pareilles conjonctures, l'irritèrent à tel point, qu'il condamna sur-le-champ Qualong à la mort, & le fit exécuter en sa présence. Tangu prince tributaire, & qui descendait de l'empereur Hoang-ti, fut d'autant plus affligé de ce meurtre qu'il apprit qu'on n'avait rendu à Qualong aucuns devoirs funèbres, & que son corps avait même été privé de la sépulture (disgrâces les plus funestes qui puissent arriver aux Chinois). Tangu pour réparer cet affront, donna ordre à des gens dévoués à son service d'enterrer Qualong avec les honneurs & les cérémonies qui lui étaient légitimement dues. Kieu auquel on ne put cacher cette généreuse action, s'emporta contre Tangu & le fit mettre et prison; mais il lui rendit quelque temps après la liberté, & le renvoya dans sa province. Personne n'osa depuis se hasarder à donner de pareils avis à l'empereur sur ses horribles dérèglements..

 $_{\rm p.140}$ S'étant ainsi délivré de ceux qui pouvaient l'importuner par des conseils charitables, il devint encore plus cruel qu'auparavant, & ses ministres rebutés par de nouveaux crimes lui présentèrent un mémoire rempli de marques de sa fureur, & le supplièrent les larmes aux yeux

d'en vouloir arrêter le cours, & de faire cesser les meurtres & les brigandages : mais ce prince enorgueilli de tant de cruautés, & devenu plus furieux à la lecture de ce mémoire, résolut d'en châtier les auteurs comme des rebelles, quoiqu'il fût redevable de l'empire & de la vie à leur zèle & à leur fidélité. Ce dessein barbare fut enfin la cause de son malheur. Les principaux magistrats se voyant ainsi traités & menacés des plus affreux supplices, jurèrent sa perte & le déclarèrent indigne du nom & du caractère d'empereur. Ils appelèrent le prince Tangu à leur secours prévenus en sa faveur par le soin qu'il avait pris des funérailles de Qualong massacré pour les mêmes remontrances. Ils lui ordonnèrent de déclarer la guerre à ce tyran, & de p.141 se mettre en possession de l'empire par le droit des armes.

Tangu leur représenta qu'il n'en avait aucun à la couronne si Kieu voulait rentrer dans son devoir, & qu'il ne prendrait les armes contre lui que comme un remède nécessaire à sa quérison. Il leva des troupes dans ce seul dessein-là, & les principaux de l'empire contribuèrent de toutes leurs forces aux préparatifs de cette guerre. Kieu réveillé au bruit de leurs armes, témoigna plus de courage qu'il n'avait désormais de crédit & de bonheur, & se mit en devoir d'assembler aussi des troupes; mais peu de ses sujets se rangèrent sous ses enseignes par l'horreur qu'ils avaient conçue pour lui. Se voyant ainsi abandonné des siens, il eut recours à des forces étrangères & promit de grandes récompenses aux Tartares, s'ils voulaient le secourir contre ses peuples rebelles; mais ils lui déclarèrent par un sentiment naturel aux nations les plus sauvages, qu'ils ne prendraient point les intérêts d'un méchant. Kieu se voyant sans ressource & réduit à la dernière p.142 extrémité feignit de sentir quelques remords, & conjura Tangu avec des paroles étudiées de lui accorder seulement la vie. Tangu trompé par de si belles apparences, lui accorda beaucoup plus qu'il n'en devait espérer, & non content de le laisser vivre il lui rendit aussi l'empire. Cette guerre étant terminée comme il l'avait souhaité, il se démit du commandement des troupes, & s'en retourna avec une modération sans exemple gouverner son petit État. L'empereur ne fut pas sitôt rétabli qu'il se replongea

dans ses vices & levant à la hâte des troupes de toutes parts, il déclara la guerre à Tangu qu'il accusait du crime de trahison. Tangu s'étant promptement mis sur la défensive, les deux armées se trouvèrent en présence & prêtes à combattre ; mais tous les soldats de Kieu se rangèrent du côté de Tangu & jetant leurs armes à ses pieds le saluèrent comme leur souverain. Il poursuivit ce prince perfide jusqu'au-delà des frontières de l'empire & le confina dans un honteux exil, où il acheva obscurément sa misérable p.143 vie. Sa passion déréglée pour le vin & pour les femmes, priva ses descendants de la couronne & les historiens en exécration de sa mémoire, ne l'appellent jamais que le brigand sans lui donner le nom d'empereur, titre que mérite un monarque qui verse avec inhumanité le sang innocent de ses sujets.





ARGUMENT du troisième livre

@

p.144 Tangu veut renoncer à la couronne. Sa tendresse pour ses sujets. Grande sécheresse pendant sept années. Il se dévoue pour apaiser le courroux du Ciel. Son petit fis Taikia lui succède. Gyni son premier ministre le tient enfermé pendant trois ans à cause de sa vie scandaleuse. Il le rétablit dès qu'il revient à son devoir. Vuting empereur pleure pendant trois ans la mort de son père enfermé dans une espèce de prison qu'il fit bâtir auprès de son tombeaux : il vit en songe celui qui lui devait servir de premier $_{\rm p,145}$ ministre, il le fait chercher par tout son empire. C'était un potier appelé Yen. Sage réponse de ce ministre. Zukeng son fils lui succède. Impiété de l'empereur Vui. Cheü empereur abandonné à toutes sortes de vices. Takia sa femme aussi méchante & aussi cruelle que lui : action inhumaine de ce prince. Suite de ses abominations. Takia établit la première la principale beauté des femmes chinoises dans la petitesse de leurs pieds à cause de la difformité des siens. En quoi consistent la justice & la piété des Chinois. Admirable & généreuse dispute entre deux frères. Changu prince tributaire veut ôter la couronne à Cheü. Faü autrement appelé Vui fils de Changu défait l'armée de Cheü ; il s'ensuit & se brûle dans son palais. Faü le $_{\rm p,146}$ poursuit & tue l'impératrice Takia.

LIVRE TROISIÈME



Tangu premier empereur de la seconde famille royale appelée Xanga régna treize ans ¹

{n.147} Il commença son règne, dès la même année du bannissement de Kieu, & donna le nom de Xanga à la maison royale, qui était celui d'un petit État qu'il gouvernait depuis longtemps comme prince tributaire de l'empire. Les ${\rm p.148}$ historiens du pays donnent aussi le nom de ce prince à la première année de son règne, selon l'ancien usage qui se pratiquait à chaque changement de race, pour détester la mémoire d'un méchant prince ; comme ils réputent sous le règne d'un bon, le reste de l'année dans laquelle il est mort. L'admiration des peuples pour son rare mérite & leur haine pour la cruauté de son prédécesseur, le firent reconnaître dans toutes les provinces de l'empire avec une joie inconcevable, & chacun souhaitait de le voir comme un astre dont ils attendaient de bénignes influences. En quelque lieu qu'il s'acheminât tous ses sujets s'empressaient pour se trouver sur son passage, & s'élevaient sur le bout des pieds, pour se servir d'une expression chinoise, afin de lui mieux adresser leurs vœux & leurs regards. Ses troupes vivaient avec tant d'ordre & de discipline qu'on aurait plutôt pris ses soldats pour les amis de leurs hôtes qui faisaient commerce avec eux que pour des gens accoutumés au pillage. Cette douceur leur attirait l'amitié de tout p. 149 le monde, & les enfants les attendaient sur leur route, leur offraient des fruits, des légumes & du riz qu'ils n'acceptaient qu'après s'être honnêtement défendus de les prendre. La tranquillité de cet heureux règne ne fut troublée que par l'ambition d'un nommé Lopeus qui prit les armes contre l'empereur sans aucun autre motif que de lui ôter la couronne ; mais il fut vaincu dès le premier combat & justement châtié de sa téméraire entreprise par la perte de ses biens & de sa vie. Sitôt que cette révolte fit assoupie Tangu se

 $^{^{1}}$ 1766 ans avant J. C., l'an 32 du 16^{e} cycle.

reprocha la possession de l'empire, de crainte qu'on le regardât comme un usurpateur qui en avait dépouillé par un crime le légitime héritier, & s'entretenant souvent là-dessus avec ses ministres, voulut trois fois le leur remettre entre les mains ; mais ils s'y opposèrent avec beaucoup de résistance, & le voyant toujours obstiné dans ce dessein, l'un des plus accrédités lui tint ce discours :

— Le Ciel en formant les hommes les a rendus capables de remplir les devoirs auxquels ils sont appelés, & si tous ceux qui _{n 150} sont nés pour le gouvernement des empires, se défiaient de leurs forces & de leur capacité, toute la terre gémirait dans le désordre & dans la confusion. La providence a prévu à de si dangereux maux en commettant la conduite des peuples à des princes dont la sagesse, & l'expérience puissent les tenir en bride & réprimer leurs dérèglements. Kieu régnerait encore s'il avait eu les qualités nécessaires à un souverain ; mais sitôt qu'on l'a vu abandonner le soin de l'empire pour se plonger dans la débauche & dans l'ordure, & que devenu le bourreau de son peuple, il s'est souillé par divers supplices du sang de plusieurs innocents ; le Ciel touché de nos malheurs t'a choisi pour remplir sa place & nous espérons d'autant plus voir renaître sous ton règne le bonheur dont nous jouissions autrefois, que tu t'appliques particulièrement à suivre les maximes, & la conduite d'Yvu, ce grand prince si rempli de justice & de probité. Ne fais donc pas scrupule de retenir une couronne qu'on t'a donnée sans que tu l'aies demandée, p.151 & que le Ciel t'a mis malgré toi sur la tête. Si tu fais réflexion au besoin que nous avons d'un souverain comme toi, tu ne craindras plus de passer pour un usurpateur, & la postérité n'admirera pas moins ton règne qu'elle détestera celui de ton prédécesseur.

Ce discours est beaucoup plus long dans les Annales de la Chine ; mais on a cru le devoir retrancher dans cet abrégé chronologique.

Tangu persistant toujours dans son dessein lui répondit en ces termes :

- Il est vrai que le souverain empereur du Ciel a soumis la conduite des hommes à ceux d'entre eux qui vivent selon la droite raison & l'équité naturelle, & je suis persuadé que si j'ai chassé Kieu de l'empire, j'ai suivi des ordres auxquels je ne pouvais désobéir. Mais à présent que vous & moi sommes délivrés de sa tyrannie, il faut jeter les yeux sur quelqu'un qui mérite mieux que moi de lui succéder. Je suis content de la médiocrité de ma fortune, & d'autant plus éloigné d'accepter l'empire qu'il y a très peu de gens de bien _{p.152} parmi la multitude innombrable de sujets qui le composent. Je le regarde comme un champ ensemencé où le bon grain est étouffé par l'abondance de l'ivraie, & comme un monceau de paille d'où l'on ne retire qu'une fort petite quantité de riz. Je me trouve incapable de soutenir un si pesant fardeau, & je ne crois pas m'opposer aux volontés du Ciel en refusant un poste à la vue duquel je ne suis pas moins effrayé, qu'à celle d'un précipice.

Tous les ministres lui remontrèrent qu'ils ne pouvaient en conscience choisir un autre souverain, & lui promirent de le soulager dans l'administration de l'État avec autant d'application que de fidélité. Tangu touché de leurs raisons & de leurs prières accepta l'empire & le gouverna tant qu'il vécut avec la même modestie qu'il l'avait refusé : sa justice, sa douceur & sa libéralité lui acquirent l'amour des grands & des petits. On découvrit sous son règne des mines d'or dans les montagnes de Heng qui séparent la province de Peking de celle de Xansi, dont il laissa la libre disposition à ses $_{\rm p.153}$ sujets sans lui payer aucuns impôts. Il commença par abroger les lois cruelles de son prédécesseur & en établit d'autres que ses sujets suivirent avec plaisir ; & les princes tributaires charmés de sa réputation vinrent à l'envi lui rendre leurs hommages. Il y avait entre ses ministres un nomme Jynu qui avait le commandement de ses armées, qui l'assistait aussi dans ses conseils & qui ne s'était pas moins rendu recommandable par sa prudence que par sa fidélité. Ce prince fit commencer l'année avec la

première lune du solstice d'hiver, il fit graver des maximes de morale sur tous les vaisseaux dont on se servait dans son palais, pour avoir continuellement devant les yeux des règles nécessaires à bien vivre tant pour lui que pour ses officiers. Il y avait une grande cuve d'airain entre ses vaisseaux toujours remplie d'eau chaude pour se laver le visage selon la coutume du pays sur laquelle il fit graver ces paroles :

Renouvelle-toi tous les jours plus d'une fois.

Mais sa tendresse pour son peuple $_{p.154}$ éclata particulièrement en cette occasion : une sécheresse de sept années pendant lesquelles, il ne plut point en la Chine, ayant désolé son État, on eut recours à une superstitieuse cérémonie dont ils se servent en ce pays-là quand le Ciel est irrité contre eux ; leurs devins déclarèrent qu'il n'y avait que les vœux, & la mort d'un seul homme capable d'obtenir les eaux dont la terre avait besoin : sitôt qu'on eut rendu compte à Tangu de cette réponse, il dit :

— Puisque mon peuple ne peut obtenir la pluie si nécessaire que par les prières & la mort d'un seul homme, cet ordre ne s'adresse qu'à moi. Celui qui gouverne l'empire, est engagé d'y prendre bien plus d'intérêt qu'un autre, puisque son caractère le rend responsable du bien public ; comme il doit être utile à tout le monde, il doit aussi ménager le moindre de ses sujets ; le Ciel vient de se déclarer trop clairement : trop heureux de sacrifier une vie que je ne pouvais garantir sans me déshonorer, & sans laisser périr l'État.

Il s'imposa ensuite un jeûne, se fit couper les $_{\rm p.155}$ ongles & les cheveux dont la longueur fait la plus honorable distinction de la noblesse & les pieds nus, couvert de terre & de cendre, il se dévoua en ces termes :

— Ne permets pas seigneur que ce peuple malheureux porte la peine de mon crime, aies pitié de son innocence, que je sois le seul objet de ton courroux. Si je me suis mal acquitté de mon devoir, si l'excessive magnificence de mon palais, si l'accès trop facile & trop favorable aux flatteurs & aux

calomniateurs lui ont attiré cette disgrâce, ce sont des fautes que je dois expier, tout seul.

Il répéta six fois cette prière, & à peine l'eut-il achevée que le Ciel versa des torrents sur la terre qui la rendirent féconde & rétablirent l'abondance & la joie dans tout l'empire. On croit que cette incomparable action conserva la couronne dans sa famille pendant six cent quarante & trois ans, sous vingt-sept princes de son sang qui se succédèrent sans interruption, mais qui suivirent différentes conduites selon que leur penchant les porta au vice ou à la vertu.



TAIKIA

second empereur régna 33 ans 1

a

p.156 Il était petit-fils du grand Tangu auquel il succéda, mais il n'hérita pas de sa vertu & négligea dès le commencement de son règne de suivre sa conduite, soit qu'il la méprisât ou qu'il en ignorât les maximes. Jynu, ce ministre dont on a déjà parlé, s'était acquis une grande autorité dans l'État par les importants services qu'il avait rendus à Tangu tant dans la paix que dans la guerre. Il prenait souvent la liberté de donner des avis salutaires à ce jeune prince pour le ramener à son devoir. Il lui remontrait qu'

« il ne fallait pas abuser des grâces du Ciel ni des faveurs de la fortune, qu'une couronne n'était pas bien affermie sur la tête d'un souverain sans vertu, que les $_{\rm p.157}$ princes vicieux étaient souvent enveloppés dans la ruine de leurs États, & que le repos & le malheur de leurs sujets dépendaient de leurs bonnes ou de leurs mauvaises inclinations ;

mais ces sages remontrances ne furent seulement pas écoutées. Jynu craignant que l'endurcissement & la paresse de Taikia ne ruinassent entièrement l'empire, se servit d'un expédient dont la témérité doit être excusée par le zèle de ce ministre fidèle. Il enferma l'empereur dans une maison qu'il avait fait bâtir exprès proche le tombeau de Tangu, & prit en main le gouvernement avec le titre de tuteur de l'empire. Chose étrange! ce prince aveuglé d'abord par l'éclat de sa fortune & persuadé que tout ce qu'il voulait lui était permis, changea d'humeur & de sentiment dans sa prison qui dura plus de trois ans pendant lesquels il fit une sévère pénitence, & forma sa conduite sur le modèle de son aïeul. Cet exemple est d'autant plus rare qu'un prince montant sur le trône se corrige moins, qu'il n'abuse de son autorité, & que l'élévation

¹ 1753 ans avant J. C., I'an 45 du 16^e cycle.

est le plus _{p.158} dangereux écueil de la vertu. La modération de Jynu n'est pas moins admirable, puisque pouvant s'emparer de l'empire, il le remit entre les mains de Taikia, sitôt qu'il lui connut les qualités nécessaires pour commander, & le fit reconnaître pour la seconde fois avec l'applaudissement de tous les peuples. Taikia, bien loin de se venger de sa prison, en sut très bon gré à ce ministre, lui rendit des honneurs extraordinaires, & l'aima depuis comme s'il eût été son père. Il régna désormais avec autant de sagesse que Tangu ; & les princes tributaires qui l'avaient abandonné rentrèrent avec joie sous son obéissance : l'empire jouit ensuite d'une longue paix dont il fut particulièrement redevable aux sages conseils de Jynu, dont l'empereur se servit toujours avec une entière confiance.



VOTING

troisième empereur régna 29 ans ¹



p.159 Ce prince héritier de la couronne & de la vertu de son père, voyant que Jynu n'était plus en état de lui rendre service à cause de son grand âge, lui ordonna d'instruire Kieutan gouverneur d'une des plus considérables provinces de l'empire, pour le rendre capable de lui succéder dans le ministère & dans le commandement des armées. Kieutan répondit à ce que l'empereur avait attendu d'une si grande instruction, & le consola en quelque façon de la perte de Jynu, qui mourut la huitième année de son règne, pleuré véritablement de son maître & généralement regretté. Kieutan servit utilement l'empereur au dedans & au dehors de l'empire, & sa conduite fit connaître de quel prix est p.160 un habile & fidèle ministre, quand il travaille sous les ordres d'un prince sage & clairvoyant.

¹ 1720 ans avant J. C., l'an 18 du 17^e cycle.

TAIKANG

quatrième empereur régna 25 ans 1



On ne trouve rien de considérable du règne de cet empereur ni de ceux des deux suivants; l'histoire de la Chine marque seulement l'année de leur avènement à l'empire & celle de leur mort. Celui-ci était fils aîné de Voting & faute d'enfants laissa l'empire à son frère Siaoki, lequel après avoir régné dix-sept ans, mourut aussi sans postérité, & Jongi troisième fils de Voting, mais né d'une autre mère, que les deux princes précédents, recueillit sa succession, & régna pendant douze années.

¹ 1691 ans avant J. C., l'an 47 du 17^e cycle.

TAIVU

septième empereur régna 75 ans ¹

a

 $_{
m p.161}$ Il était fils de la mère de Jongi, & son élévation à la couronne fut annoncée par quelques présages. Un mûrier & des grains de froment sortirent de terre dans le palais sans avoir été semés, & crurent avec tant de promptitude que l'arbre produisit du fruit dans sept jours et le grain des épis déjà mûrs. Les eaux des puits les plus profonds, & qui se tenaient ordinairement fort basses, remontèrent jusqu'à leur ouverture & se répandirent par dessus les bords. L'empereur effrayé de ces prodiges, craignit quelque révolution dans l'État, & ordonna suivant la superstition du pays à un de ses ministres appelé Cheu, de lui en dire son sentiment. Cheu lui répondit avec beaucoup de prudence, que ces $_{
m p.162}$ phénomènes ne devaient point alarmer un prince sage & vertueux, & ajouta :

 Si tu gouvernes tes sujets avec l'équité qui te doit servir de règle, rien n'interrompra ton repos ni le leur.

Cette réponse aussi convenable à la bonté de Taivu qu'à la droiture du ministre qui la lui faisait, redoubla l'application de ce prince à se rendre encore plus digne de régner, & lui acquit une réputation égale à celle des plus grands & des meilleurs princes qui l'avaient précédé. Il établit des hôpitaux pour renfermer un certain nombre de vieillards dans chaque ville de l'empire. Ce soin charitable qui n'est pas une des moindres actions de son règne, se continue encore aujourd'hui dans la Chine, & ces vieillards sont nourris & entretenus aux dépens du public. Il était si soigneux de rendre la justice qu'il donnait audience dès la pointe du jour à ceux qui se présentaient à lui, & ne quittait point son tribunal qu'il n'eût écouté tout le monde. Cette exactitude protégeait les

¹ 1637 ans avant J. C., l'an 41 du 18^e cycle.

faibles & les innocents contre l'injustice & la violence des plus forts $_{\rm p.163}$ & retenait en même temps les magistrats dans leur devoir, & tous ses sujets à couvert de l'injustice craignaient bien moins sa sévérité, qu'ils n'aimaient sa droiture ; & quelques-uns de ses ministres à son exemple se rendirent très capables de le seconder & contribuèrent à la douceur & au repos dont l'État jouit pendant soixante & quinze années que régna cet excellent prince, & sa seule vertu le garantit de la suite funeste des présages dont il fut menacé à son avènement à l'empire.



CHUNKING

huitième empereur régna 13 ans 1



Les trop fréquentes inondations du fleuve Jaune obligèrent ce prince d'abandonner Maho, ville de la province de Zangi qui était alors la capitale de l'empire, & il en établit le siège dans celle d'Yao appelée _{n 164} maintenant Gaoca dans la province de Honan, qui était située sur la même rivière, mais qui lui procurait l'avantage du commerce sans aucune incommodité. Ce prince s'occupa dès le commencement de son règne à munir les portes de l'empire & à plusieurs autres ouvrages nécessaires à la navigation : son père lui avait laissé son État fort tranquille; mais l'inconstance ordinaire de la fortune interrompit ce repos, & Chungking fut obligé d'entreprendre la guerre contre des peuples habitués sur le bords méridionaux du fleuve Kiang, qui comme des brigands faisaient le pillage dans plusieurs de ses provinces dont ils tâchaient entr'autres d'enlever les habitants. Le succès de guelgues courses leur donna l'espérance d'un bien plus riche butin; mais l'empereur qui veillait au bien de ses sujets envoya des troupes contre ces voleurs qui réprimèrent leur insolence, & les mirent pour longtemps hors d'état de faire de pareilles incursions.

¹ 1562 ans avant J. C., l'an 56 du 19^e cycle.

VAIGNI

neuvième empereur régna 15 ans 1



 $_{\rm p.165}$ Il était frère de Chungking mais on ne sait rien de particulier de son règne, sinon qu'il avait acquis l'estime & l'amitié de ses sujets.

¹ 1549 ans avant J. C., l'an 9 du 20^e cycle.

HOTANK

dixième empereur régna 9 ans 1



Il succéda à Vaigni son frère aîné mort jeune & sans enfants, & transféra le nouveau siège de l'empire à Siang, ville de la même province de Honan, aujourd'hui $_{\rm p.166}$ appelé Kingte, mais située sur une hauteur qui la garantissait des inondations du fleuve Jaune, dont les deux premières capitales avaient été incommodées. Ce prince ne fit rien de fort considérable & laissa seulement un fils très digne de lui succéder à l'empire.

 $^{^{1}}$ 1534 ans avant J. C., l'an 24 du 20^{e} cycle.

ZUI

onzième empereur régna 19 ans ¹



Il fut surnommé *le pacifique* après sa mort, pour avoir maintenu la paix dans l'État pendant tout son règne, à quoi contribua beaucoup la capacité de son colao, c'est-à-dire son premier ministre, car c'est ainsi que les Chinois appellent celui suivant les conseils duquel les empereurs se conduisent en leurs affaires, & l'on se servira désormais de ce mot pour distinguer ce ministre d'avec les autres principaux officiers _{p.167} de l'empire. Celui-ci appelé Yeni ménagea avec tant d'adresse & de prudence l'amitié des princes tributaires, & celle de plusieurs autres petits souverains, qu'il les trouva disposés à recevoir & à exécuter ponctuellement ses ordres.

Quoi qu'on ait déjà fait mention de l'origine & de l'établissement de ces principautés, il est nécessaire de remarquer encore ici qu'elles n'étaient possédées que par des princes fils ou neveux des empereurs de la Chine. L'aîné revêtu de la suprême autorité donnait la possession de quelques provinces à ses cadets, & la liberté d'y lever des impôts pour soutenir avec éclat le rang de leur naissance : on éleva dans la suite quelques autres personnes d'un rare mérite à cette grande dignité, & Zui en honora son première ministre, à condition néanmoins de demeurer toujours auprès de lui, ne pouvant se résoudre à perdre un serviteur si fidèle & si nécessaire.

 $^{^{1}}$ 1525 ans avant J. C., l'an 33 du 20^{e} cycle.

ZUSIN

douzième empereur régna 16 ans 1



 $_{\rm p.168}$ Il trouva quelques difficultés à se mettre en possession de la couronne qui auraient eu de dangereuses suites si l'on n'y avait promptement remédié. Les frères du défunt empereur la disputaient à leurs neveux, comme étant par leur âge beaucoup plus dignes de régner qu'eux ; & ceux-ci la demandaient comme un bien qui leur était légitimement acquis. Yeni se servit de son autorité & de sa longue expérience dans le ministère pour assoupir ce grand démêlé, & prononça en faveur de Zusin ; mais cette querelle se réveilla quelque temps après beaucoup plus dangereusement, comme on le verra ciaprès, par des sentiments d'ambition qui ne respectèrent ni les droits du sang, ni ceux de la $_{\rm p.169}$ justice. Cependant la paix fut entièrement rétablie sitôt que le premier différent fut terminé.

 $^{^{1}}$ 1506 ans avant J. C., l'an 52 du 20^{e} cycle.

VOKIA

treizième empereur régna 25 ans 1

@

Il était oncle de Zusin, & le chassa du trône les armes à la main, & s'y maintint longtemps & trop heureusement pour un usurpateur. Il se flattait de voir régner son fils après lui; mais un de ses neveux déconcerta ses mesures, & se fit par son adresse reconnaître lui-même empereur.

¹ 1490 ans avant J. C., l'an 8 du 21^e cycle.

ZUTING

quatorzième empereur régna 32 ans 1

a

 $_{
m p.170}$ Il était le second fils de Zusin, & se présenta à son oncle quoiqu'il lui eût arraché la couronne, & qu'il le regardât comme son plus grand ennemi ; mais il sut cacher son ressentiment avec tant de sagesse que son oncle malgré l'intérêt qu'il avait de le perdre, lui donna des marques de son estime & de son amitié. Il prépara son établissement avec une prévoyance si fine & si délicate qu'il exclut son cousin de la couronne, & s'en mit en possession sans force & sans violence. Il régna tant qu'il vécut avec la même sagesse dont il s'était servi pour devenir empereur, & pouvant assurer la couronne à son fils, il préféra l'intérêt de l'État à l'élévation de sa famille, & par une modestie digne d'une $_{
m p.171}$ éternelle admiration, il permit à ses ministres de lui choisir un autre successeur s'ils ne l'en trouvaient pas digne, lesquels élurent en effet le fils de Vokia appelé Nankeng, & relégué hors de l'empire.

¹ 1465 ans avant J. C., l'an 33 du 21^e cycle.

NANKENG

quinzième empereur régna 25 ans 1

@

Son élection soutenue par les magistrats fut traversée par la brigue des gouverneurs de provinces année qui se déclarèrent pour son fils, & ces deux parties se firent la guerre, mais celui de Nankeng devenu le plus fort lui assura la couronne.

¹ 1433 ans avant J. C., l'an 5 du 22^e cycle.

YANKI

seizième empereur régna 7 ans 1



 $_{
m p.172}$ Ce prince frère de Nankeng usurpa violemment l'empire sur ses neveux, & cette injustice qui divisa la famille impériale la mit en péril de le voir passer dans une autre maison : les magistrats & les gouverneurs avaient déjà pris divers engagements suivant l'avantage qu'ils croyaient trouver dans le parti pour lequel ils s'étaient déclarés. Les princes tributaires qui voyaient depuis quelque temps les empereurs dégénérer de l'ancienne vertu de leurs Ancêtres, leur rendaient moins d'obéissance, & méprisant ensuite leur autorité, refusaient ouvertement d'envoyer les tributs qu'ils étaient obligés de leur payer tous les ans. L'État divisé en plusieurs souverainetés qui se voulaient rendre indépendantes $_{
m p.173}$ était perdu sans ressource, aussi bien que la race de Tangu si Puonkeng frère d'Yanki n'en eût pris l'administration quoi qu'avec autant d'injustice que son frère.

¹ 1408 ans avant J. C., l'an 30 du 22^e cycle.

PUONKENG

dix-septième empereur régna 28 ans 1

a

Sitôt qu'il se vit sur le trône, il s'appliqua à la réunion de tous les princes du sang, & au rétablissement de l'État. il ne se sentait pas moins coupable que ses frères du même vol qu'il faisait aux princes ses neveux & chercha les moyens d'empêcher la continuation d'un si mauvais exemple. Il commença par renouveler les anciennes lois de Tangu, qu'on avait oubliées dans les divers changements de demeures de ses successeurs, & remit à ce dessein le siège de l'empire dans p. 174 la ville de Maho après en avoir représenté les raisons à ses sujets par des harangues & par des déclarations ; il changea aussi l'ancien nom de la famille royale Xanga, qu'il fit appeler Yni, de celui de la province dont il avait l'administration avant que d'être parvenu à la couronne. Il se fit un devoir austère de ne remplir les premières charges de la cour & du royaume, que de ceux qu'il croyait les plus dignes de les posséder : il punissait sévèrement les rebelles, & se conforma tant qu'il put aux maximes, & aux mœurs de Tangu. La fortune seconda merveilleusement ses projets. Les princes rentrèrent dans leur devoir & les États tributaires charmés de sa vertu lui renouvelèrent leurs hommages. Il fit une salutaire ordonnance pour assurer la couronne aux enfants des empereurs & pour prévenir des maux pareils à ceux auxquels il venait de remédier; mais il n'eut pas le plaisir d'en voir l'exécution, car étant mort sans lignée, il laissa l'empire à son frère Siaosin.

¹ 1401 ans avant J. C., l'an 37 du 22^e cycle.

SIAOSIN

dix-huitième empereur régna 21 ans 1



p.175 Celui-ci n'eut aucune des bonnes qualités de son frère, & sa nonchalance pensa ruiner tout son travail. Il abandonna le gouvernement à tous ses ministres sans vouloir même en prendre aucune connaissance, de crainte d'être interrompu dans ses plaisirs & n'accordait sa faveur qu'à ceux qui le flattaient le plus dans son vice.

¹ 1373 ans avant J. C., l'an 5 du 23^e cycle.

SIAU

dix-neuvième empereur régna 28 ans 1



p.176 Il succéda à son père Siaosin qui lui laissa ses mauvaises inclinations avec sa couronne. On avait eu soin de lui donner de sages gouverneurs dès son enfance, mais sitôt qu'il se vit hors de leur dépendance, il oublia leurs instructions, & suivit le pernicieux exemple de son père, fortifié par la lâche complaisance de quelques courtisans, qui corrompent ordinairement les jeunes princes, lorsque délivrés de ceux dont ils craignent les remontrances, ils s'abandonnent à leur mauvais naturel. Celui-ci n'aurait été connu que par ses vices, s'il n'avait laissé un héritier qui fut un des meilleurs princes qui ait régné dans la Chine & dont la mémoire y est encore révérée.

¹ 1352 ans avant J. C., l'an 26 du 23^e cycle.

VUTING

vingtième empereur régna 59 ans 1



pouvait marquer l'extrême douleur que lui causa sa mort ; on a déjà parlé des regrets extraordinaires que témoignent les Chinois en pareilles occasions : Vuting afin de rendre sa douleur publique, laissa l'administration de l'empire à son colao, appelé Campuum, & se tint trois ans enfermé dans une petite maison bâtie exprès, joignant le sépulcre de Siau, pendant lesquels il employa son loisir à méditer sur les qualité nécessaires à un souverain, & garda dans sa retraite un si religieux silence qu'il ne parla à qui que ce soit pendant tout ce temps là. Ses pensées & ses discours s'adressaient uniquement au Ciel, au quel il ne parla demandait autre chose que les vertus dont il avait besoin. Étant retourné dans son palais, il y garda le même silence dont tous les ordres de l'empire & les magistrats surpris de cette opiniâtreté s'assemblèrent en corps pour lui en demander la raison & celui qui fut chargé de porter la parole la lui adressa en ces termes.

— Si les hommes les plus sages & les esprits les plus élevés doivent servir de règle & de modèle aux autres pour se former à la vertu, tu dois satisfaire bien plus qu'un autre à cette grande obligation. Ton rang, ton intelligence, ta sagesse & ton discernement sont des présents du Ciel que tu ne dois pas moins employer à l'avantage du public qu'a ta propre gloire. Que tes paroles lui marquent ta reconnaissance aussi bien que tes actions. Il faut que tu nous instruises de bouche, ton silence est le seul défaut qu'on te puisse reprocher ; comment est-ce qu'un souverain remplira l'attente de ses sujets s'il s'obstine toujours à se taire? Tes actions quoi

¹ 1324 ans avant J. C., l'an 54 du 23^e cycle.

qu'éclatantes, ne feront aucune impression si elles ne sont animées $_{\rm p.179}$ par la force du discours : parles-nous donc enfin, seigneur, notre bonheur doit sortir de ta bouche, & nous souhaitons ardemment que tu nous serves à l'avenir d'exemple dans nos discours aussi bien que dans nos actions.

L'empereur selon sa coutume garda toujours le silence après ce discours qu'il écouta sans chagrin, & auquel il fit réponse par écrit conçue en ces termes :

« Je sais qu'il est de mon devoir de régler, & de gouverner l'empire selon les règles de l'équité, mais je crains de n'avoir pas assez de lumière & de force pour imiter la vertu de mes prédécesseurs, & je me suis d'autant plus obstiné à me taire que j'ai cru pouvoir acquérir la sagesse & la justice dans le repos & dans le silence : c'est dans cet esprit-là que j'ai supplié le souverain empereur du Ciel de m'inspirer tous les sentiments nécessaires au gouvernement de l'État, & j'ai eu en dormant une révélation qui m'a persuadé qu'il avait écouté favorablement ma prière. Un homme s'est p.180 présenté à moi, & s'est arrêté assez longtemps pour me faire remarquer si distinctement tous les traits de son visage que je le reconnaîtrais facilement, si je le voyais passer devant moi : le Ciel m'a donné ordre de le faire mon premier ministre, & de garder le silence jusqu'à ce que je l'aie trouvé ; en voici le portrait très fidèlement peint sur l'idée qu'il m'a laissée de son visage ; dépêchez incessamment des gens capables d'en faire une exacte perquisition dans tout le royaume.

Les ordres de l'empereur furent si promptement exécutés qu'on découvrit cet homme dans un village appelé *Fu*, sur le rapport de son visage avec le portrait que Vuting leur en avait donné. Il s'appelait Yeu, & n'était qu'un simple maçon : sitôt qu'on l'eut amené devant l'empereur, on lui fit plusieurs questions pour connaître par ses réponses la force & l'étendue de son esprit. Elles furent très justes & d'un homme infiniment au dessus de sa condition : on l'interrogea sur

la manière de bien policer un État ; sur les différentes charges de $_{\rm p.181}$ l'Empire, sur les moyens de régler les affaires particulières, & sur les devoirs mutuels des souverains & de leurs sujets ; il s'expliqua sur toutes ces différentes matières de politique avec tant de netteté & d'éloquence, que l'empereur charmé de ses discours rompit enfin le silence& lui parla en ces termes :

— Je te fais mon premier ministre, & le Ciel bénira mon règne pour t'avoir mis à la tête de tous les magistrats du royaume. Reçois, Yeu, cette dignité comme une grâce ou plutôt comme une justice que la providence accorde à ton mérite. Je te regarde comme un maître inséparablement attaché à ma personne, assiste-moi sans cesse de tes avis & de tes conseils, le soir, le matin, à toutes heures, tu me trouveras toujours très disposé à profiter de tes leçons ; puisque je ne n'ai pas d'autre envie que celle d'acquérir le mérite de mes prédécesseurs. Imagine-toi que je suis comme une glace de miroir mal polie qu'on t'a mise entre les mains pour façonner. Regarde-moi comme un homme chancelant, & prêt à n 182 tomber dans une profonde rivière, auguel tu sers de barque, & de pilote dans un si périlleux danger. Je suis comme un champ avide & desséché qui attend les eaux salutaires de tes instructions; donne-moi les remèdes les plus amers toutes fois & quantes que tu les jugeras nécessaires à ma guérison. Ceux qui flattent le goût du malade se tournent ordinairement en poison, ne m'épargne sur aucun de mes défauts, & fais en sorte avec le secours de mes autres ministres, que je puisse ressembler à mon aïeul Tangu & faire revivre sous mon règne la douceur & l'abondance du sien.

Yeu s'étant prosterné devant l'empereur selon la coutume chinoise lui dit :

— Il est beaucoup moins difficile de connaître la justice que de la bien pratiquer, & comme un jeune arbre s'élève le long de l'espalier auquel il est attaché, un jeune prince qui se

laisse conduire par de fidèles ministres se rend en peu de temps recommandable par l'amitié qu'ont ses sujets pour sa personne, & par leur prompte obéissance.

Cet abrégé ne $_{\rm p.183}$ permet pas de rapporter ici l'éloge entier de ce grand personnage dont le rare mérite avait été longtemps caché sous les apparences d'un misérable artisan. Il contribua beaucoup à maintenir la paix dont l'État jouit plusieurs années, dans l'une desquelles il arriva une petite aventure que les historiens du pays n'ont pas crû devoir passer sous silence. L'empereur sacrifiant un jour dans l'ancien palais de ses pères, une poule sauvage vint s'asseoir sur l'anse d'un vaisseau dans leguel on brûlait les parfums, & se mit à chanter comme si elle eût été privée. Vuting prit cette action pour un mauvais augure, & s'examinant avec grand soin fit dessein de détourner cette menace de dessus son peuple, & de se dévouer pour son salut s'il trouvait quelque chose à se reprocher dans sa conduite. C'est ainsi que ce prince s'attira l'admiration des peuples les plus éloignés, & les souverains qui sont à l'occident de la Chine, les cheveux noués à la chinoise, accompagnés d'interprètes & chargés de présents magnifiques, se vinrent _{p.184} volontairement soumettre à son obéissance ; il les reçut avec tendresse ; les conjura de suivre les lois de son empire, les assurant que cette complaisance lui serait beaucoup plus agréable que le don en propre de leurs États. Le bonheur de ce règne qui ne devait pas durer toujours fut interrompu par la révolte d'un petit prince appelé Tyeus, déjà connu par la cruauté avec laquelle il traitait ses sujets : l'empereur touché de leurs misères avertit premièrement ce tyran de rentrer en son devoir; mais voyant ses remontrances inutiles, il donna ordre à un de ses généraux de lui déclarer la guerre. Ce rebelle se défendit trois ans durant avec une fortune assez égale, mais enfin la victoire se déclara pour le bon parti. Le vaincu reçut ordre de se rendre à la cour où les bons exemples & les instructions de Vuting, l'ayant rendu plus doux & plus capable de gouverner sa province, il la lui rendit par un sentiment de générosité beaucoup plus glorieux pour le vainqueur que cette conquête.

ZUKING

vingt-unième empereur régna 7 ans 1



 $_{\rm p.185}$ Il trouva l'État fort tranquille à son avènement à l'empire dès le vivant de son père, qui s'en démit entre ses mains, & quoiqu'il n'eût ni sa vertu ni sa bonne fortune, il ne changea rien dans le gouvernement ; c'est tout ce qu'on trouve du règne de ce prince dans les annales du pays.

¹ 1265 ans avant J. C., l'an 53 du 24^e cycle.

ZUKIA

vingt-deuxième empereur régna 33 ans ¹



p.186 Il était frère de Zuking ; mais bien éloigné de sa conduite & encore plus de celle de son père. Il traitait tout le monde avec un orgueil & un mépris insupportable, & sa passion à toutes sortes de débauches lui a fait donner le surnom de vicieux insigne. Son libertinage commença d'ébranler la couronne dans sa famille, & son fils encore plus déréglé que lui, en acheva la ruine.

¹ 1258 ans avant J. C., l'an 60 du 24^e cycle.

LINSIN

vingt-troisième empereur régna 6 ans 1



 $_{\rm p.187}$ Il se déchargea sur ses ministres de tout le soin de l'État avec défense de lui en rendre compte de crainte d'être interrompu dans la jouissance de ses infâmes plaisirs ; il s'était tellement adonné aux femmes qu'il en mourut à la fleur de son âge sans laisser d'autres héritiers, qu'un frère appelé Kengti, qui régna vingt & un ans, dont l'histoire ne dit autre chose sinon qu'il laissa un fils appelé Vui qui lui succéda.

¹ 1225 ans avant J. C., l'an 33 du 25^e cycle.

VUI

vingt-cinquième empereur régna 4 ans 1



_{n.188} Ce fut un très méchant homme, & qui par une sacrilège audace voulut établir l'idolâtrie, & faire adorer les hommes comme s'ils eussent été des Dieux ; il rencontra par hasard un certain fanatique homme obscur & présomptueux qui l'ayant ébloui par quelques tours de souplesse, s'acquit tant de croyance auprès, de lui qu'il voulut le faire reconnaître par ses sujets pour une divinité, ou du moins pour un génie tutélaire, & employa divers artifices pour lui augmenter cette fausse réputation. Afin d'y mieux réussir parmi le peuple, il ordonna à quelques personnes affidées de demeurer avec cet imposteur pour disputer contre lui sur la magie, croyant qu'après les avoir convaincus par des effets plus surprenants que les leurs, & par des raisons n 189 plus plausibles, ils le considéreraient comme un homme divin, & le feraient reconnaître comme tel par tout l'empire; mais ce misérable ne s'attira que de l'indignation & du mépris, car bien loin de faire paraître quelque chose de divin, il ne passa que pour un esprit très médiocre : l'empereur désabusé de cet homme par des marques sensibles de son ignorance dans les réponses qu'il faisait, eut si grand honte d'en avoir voulu faire un Dieu, que passant d'une extrémité à l'autre, il le traita avec toutes sortes de mépris, lui reprocha sa fourberie & le tua enfin de sa main. Non content de cette vengeance, sa colère s'en prit au Ciel, en ressentiment du mépris que le souverain empereur avait eu pour l'idole qu'il venait lui-même de briser, & pour faire croire au public qu'il s'en était pleinement vengé, il décocha ses flèches contre trois sacs remplis d'une liqueur rouge qu'il avait fait suspendre dans un lieu fort élevé afin que cette liqueur venant à tomber fit croire que c'était le sang de quelque divinité _{p.190} qu'il avait immolée à sa vengeance; mais ce

¹ 1198 ans avant J. C., l'an 60 du 25^e cycle.

prince sacrilège & furieux fut puni de son impiété par un coup de foudre dont il fut tué à la chasse ; ce genre de mort l'a fait regarder par les Chinois comme un homme sans foi & sans religion, persuadés que le tonnerre qui tue les coupables, épargne aussi les innocents : on attribue les effets de cette brutalité, à quelques disgrâces qui lui arrivèrent pendant son règne qui, loin de le faire rentrer en lui-même, augmentèrent tellement sa rage & son orgueil qu'il ne se croyait pas moins souverain dans le Ciel que sur la Terre.

Quelques îles vers l'Orient commencèrent à se peupler vers ce temps-là par l'établissement de plusieurs colonies chinoises.



TAITENG

vingt-sixième empereur régna 3 ans 1



 $_{\rm p.191}$ Il était fils d'Vui, & mourut avant que d'avoir terminé la guerre qu'il fit avec le roi d'Yen. Pekin qui est aujourd'hui la capitale de l'empire était une des villes de cet État.

¹ 1194 ans avant J. C., l'an 4 du 26^e cycle.

TYEU

vingt-septième empereur régna 37 ans 1

a

Il succéda à son père Taiteng, & renouvela la guerre contre le roi d'Yen, dont l'événement ne lui fut pas moins glorieux que funeste à son ennemi. Un brave capitaine appelé Kiliu, qu'il avait mis à la tête p.192 de ses troupes, défit celles d'Yen qui composaient trois armées commandées par autant de vaillants chefs, s'empara de cette province, & réduisit le prince après l'en avoir dépouillé à vivre comme un particulier. L'empereur enflé par ses victoires donna cette conquête à Kiliu aux mêmes conditions que la tenait celui qui venait d'en être chassé : les premiers mouvements de sa joie l'empêchant de prévoir le malheur qu'il attirait sur sa famille par l'élévation de ce ministre. Kiliu gouverna sept années ce petit royaume, & le laissa à Changu son fils qui avait gagné par sa valeur l'estime & la confiance de son maître & le rendit héréditaire à sa postérité. Il eut un fils appelé Phau dès la première année de son règne, & la vingt-troisième de celui de Tyeu dont on va parler sous le dernier empereur de cette seconde race.

Tyeu avait trois fils, deux d'une maîtresse & l'autre de l'impératrice sa femme légitime. Il semblait que celui-ci dut succéder à son père par un droit que le mariage rendait le plus p.193 légitime, mais cet avantage ne lui servit de rien. Car l'empereur se voyant proche de sa fin, fit consentir cette princesse à nommer l'aîné de ces deux bâtards pour son successeur au préjudice de son véritable héritier, sans aucun sentiment de haine pour celui-ci, ni de tendresse pour l'autre, mais pour la seule crainte de laisser l'administration de l'État entre les mains d'un enfant incapable de le gouverner. Tous ses ministres lui remontrèrent l'injustice de cette préférence, & lui déclarèrent qu'ils ne reconnaîtraient pour souverain que celui dont le droit était appuyé par les lois de

¹ 1191 ans avant J. C., l'an 7 du 26^e cycle.

l'empire ; mais ils ignoraient les maux qu'ils attiraient sur eux & sur l'État ; car l'héritier dont ils soutenaient la cause, devint un monstre abominable, & le bâtard qui se nommait Viciu avait toutes les vertus nécessaires à un veritable souverain comme on va voir dans la suite.



CHEU

vingt-huitième empereur régna 33 ans 1

a

 $_{\rm p.194}$ Ce prince placé sur le trône malgré son père & sa mère était violent, lâche & présomptueux. Ses discours beaucoup plus remplis de finesse que de bon sens, ne tendaient qu'à colorer ses crimes, & à se mettre à couvert des reproches du public. C'était l'homme le plus fort & le plus robuste de l'empire. Il avait les yeux & les oreilles d'une subtilité prodigieuse. Il se faisait un plaisir singulier d'arrêter sans armes & de ses propres mains, des bêtes farouches, & toutes ses qualités corporelles lui avaient inspiré tant d'orqueil qu'il regardait tous ceux qui l'approchaient avec un mépris insupportable. Le palais impérial s'était jusqu'alors garanti du dangereux excès du luxe, & s'était attiré p. 195 le respect des peuples par sa frugalité. Ce prince, pour se donner plus d'éclat & de majesté se fit servir dans des plats d'ivoire, & mit en usage de certains bâtons de la même matière dont les Chinois se servent encore aujourd'hui quand ils se mettent à table. Un de ses oncles appelé Kicius, surpris de cette nouveauté, ne pût s'empêcher de dire « qu'un souverain qui méprisait des vaisseaux de terre, pour manger dans l'ivoire, en souhaiterait encore de plus précieux, & que cette magnificence lui donnerait un grand dégoût pour les légumes, qu'il ne se voudrait plus habiller de lin ni loger dans une cabane couverte de nattes, & que si l'on ne remédiait de bonne heure à cette délicatesse, toutes les richesses de la Terre ne lui pourraient pas suffire. »

Cheu épousa une femme appelée Takia, la plus belle & la plus méchante de tout l'empire, & qui fut la cause ou l'exécutrice de tous les maux qui le désolèrent. Sous ce règne ce prince qui n'agissait que par ses ordres dépossédait ses ministres, ou $_{\rm p.196}$ les condamnait à mort selon le caprice de cette mégère ; & les historiens rapportent qu'après

¹ 1154 ans avant J. C., l'an 44 du 26^e cycle.

de cruelles exécutions qui avaient épuisé l'empire, tous ses trésors amassés n'assouvirent pas encore son avarice ni sa profusion. Elle fit entr'autres bâtir une tour d'un marbre rouge appelé kiung, dont les portes étaient d'un jaspe qu'ils nomment yu, semblable aux agathes d'Europe, & fort estimé en ce pays-là : ce superbe édifice qui s'appela la tour des Cerfs avait mille coudées de hauteur, & un mille italique de large, & ne fut achevée qu'après sept ans de travail; l'empereur y donnait fort souvent des repas à ses courtisans qui duraient quatre mois de suite : comme s'il eût voulu surpasser d'avance par cette continuation de plaisirs, le festin d'Assuerus qui l'emportait peut-être sur les siens par l'abondance & par la propreté. Ces divertissements n'étaient pas interrompus pendant la nuit, d'où vient qu'ils furent appelés changie qui veut dire, nuit étendue ; le palais qui avait toujours été regardé _{n 197} par les Chinois comme un lieu saint, & dont l'entrée leur était sévèrement défendue, fut ouvert à tout le monde, & l'on y venait débiter des marchandises aussi librement que dans les places publiques. Cette profanation qui augmenta toujours fut suivie de crimes tellement abominables que quelques villes de l'empire, & quelques princes tributaires choqués par de tels scandales se révoltèrent ouvertement. Comme les mauvais princes ne se croient jamais les auteurs des guerres civiles, & qu'ils ne s'en prennent qu'aux malheurs du temps, Cheu qui n'avait pas remédié d'abord à ces désordres, s'irrita jusqu'à la fureur. Takia jalouse de son autorité, lui remontrait avec aigreur qu'il ne pouvait réprimer les rebelles que par la crainte des supplices, & lui donnait elle-même des moyens d'en inventer de nouveaux dont le seul appareil faisait horreur.

Ils firent préparer un grand vaisseau d'airain au milieu duquel était planté une colonne de même métal enduite de graisse; on la faisait p.198 rougir dans un grand feu quand on voulait exécuter quelqu'un, & on le forçait à élever cette colonne qu'il tenait embrassée jusqu'à ce que sa chair fût consumée jusqu'aux os, & l'empereur & l'impératrice prenaient plaisir aux cris effroyables qu'une si cuisante douleur arrachait à ce malheureux.

Cheu choisit la onzième année de son règne trois de ses ministres les plus accrédités ; persuadé qu'ils exécuteraient aveuglément tous ses ordres : Changu qui avait hérité du petit État de son père était l'un de ces confidents, Kieu & Cohu étaient les deux autres. Kieu était un homme ambitieux qui cherchait toutes sortes de moyens pour s'acquérir le plus de faveur, & qui connaissant parfaitement l'esprit du prince tâchait de s'en rendre le maître à quelque prix que ce fût. Il avait une fille très jeune & très belle qu'il lui donna pour en abuser, mais cette fille qui n'avait pas moins de vertu que d'agrément (qualité par où les femmes chinoises se rendaient alors le plus recommandables) eut horreur _{p.199} de l'infâme complaisance de son père, & résista généreusement aux recherches criminelles de l'empereur. Ce prince irrité de son refus changea l'amour qu'il avait déjà conçu pour elle en une si cruelle aversion qu'après l'avoir massacrée lui-même, il coupa son corps en petits morceaux & les fit servir à table devant son père. Cohu, l'un des trois ministres, indigné de cette barbarie, eut assez de fermeté pour la reprocher à l'empereur; mais il en fut puni sur-lechamp par la perte de sa vie. Changu bien loin d'être effrayé par son supplice, s'emporta avec le même courage contre cette horrible inhumanité; mais Cheu se contenta de le faire mettre en prison, & Kieu qui avait voulu augmenter sa faveur aux dépens de son honneur perdit sa fille & son crédit : exemple qui doit faire trembler les lâches courtisans, lesquels flattant les mauvaises inclinations des princes pour surprendre leur confiance, ruinent leur fortune par les voies qu'ils croient les plus sûres à l'affermir.

Les sujets de Changu qui l'aimaient $_{\rm p.200}$ avec tendresse, ayant appris qu'il était arrêté, tentèrent toutes sortes de moyens pour le tirer de prison. Ils envoyèrent pour sa rançon une parfaitement belle fille, un cheval d'un poil & d'une force extraordinaire, neuf chariots magnifiques avec tous leurs équipages & plusieurs autres présents qu'ils savaient devoir être agréables à l'empereur : il jeta d'abord les yeux sur cette fille, & dit en la montrant du doigt :

— Ce seul présent mérite que Changu soit remis en liberté, & les autres dont il est accompagné valent aussi bien la peine qu'il sorte incessamment de prison.

Il en fut tiré au même instant & renvoyé dans son État avec des marques d'honneur, & des privilèges qui augmentèrent beaucoup l'éclat de sa dignité. Il lui permit de se faire suivre en chemin par une garde armée de flèches, de haches & de longues épées. Il s'en retourna avec ce nouvel éclat, & gouverna sa province avec sa justice ordinaire, très content de se revoir en liberté, mais encore plus de quitter une cour si déréglée & si corrompue.

p.201 Cheu depuis ce temps-là ne garda aucune mesure dans sa conduite, & suivit tous les mouvements de sa brutalité. Son frère Viciu lui représenta à quelles conditions il avait accepté l'empire & le conjura d'épargner au moins le sang de ses sujets ; mais ses avis ne lui ayant attiré que des reproches & des injures, il se retira dans son gouvernement. Kiciu leur oncle courut risque de la vie pour avoir pris la même liberté. Ce cruel neveu que l'habitude au crime rendait trop impatient aux remontrances ayant résolu de le faire périr, il en fut averti par quelques uns de ses amis, auxquels il fit cette réponse en les remerciant de leur avis :

— Vous me donnez un conseil très prudent ; car c'est sans doute une grande folie de s'exposer à une mort certaine sans aucune espérance de faire réussir son dessein. Quoi que je sois déjà coupable & condamné dans l'esprit de l'empereur, je ne crois pas devoir sitôt prendre la fuite, il faut avoir encore un peu de patience, & ménager sa colère : on croirait que je voudrais surprendre par cette $_{\rm p.202}$ précaution, l'amitié des peuples, & le leur rendre odieux en instruisant le public du sujet de mon éloignement.

Mais ce sage prince se voyant prêt à périr contrefit l'insensé : l'empereur qui se défiait du stratagème le fit mettre en prison pour en

éclaircir la vérité, & Kiciu soutint si naturellement ce personnage, qu'il échappa au péril dont il était menacé.

Un autre oncle de l'empereur appelé Pecani, ayant appris que Viciu s'était retiré, & que Kiciu avait été arrêté, fut trouver celui-ci en prison, & lui parla en ces termes :

— Je me donnerai bien garde de répondre du courage, & de la fidélité d'un sujet auquel la crainte de la mort ferme la bouche, quand il s'agit de donner des avis nécessaires à son souverain, rappelle cette vertu héroïque dont tu faisais profession, & sois persuadé qu'il n'y a rien de plus glorieux que de mourir, en tâchant de remettre un prince égaré dans le chemin qu'il doit tenir.

Il n'eut pas si tôt achevé ces paroles qu'il s'en alla avec une intrépidité merveilleuse au palais de l'empereur préparé à tout ce qui lui $_{\rm p.203}$ pourrait arriver de plus funeste, & chercha pendant trois jours un moment favorable pour lui parler. Cheu fit ce qu'il put pour l'éviter, mais le voyant obstiné à lui demander audience, il passa de la colère à la fureur, & lui dit :

— On croit que les hommes les plus sages, ont sept canaux dans le cœur, il en faut faire tout à l'heure l'expérience, & voir si la composition du tien répond à cette haute sagesse dont tu veux mal à propos te faire honneur.

Pecani fut étranglé par son ordre, en même temps on lui arracha le cœur, & l'empereur l'examina en riant avec bien moins de curiosité que de barbarie. C'est une ancienne expression proverbiale parmi les Chinois que *les sept canaux du cœur*, dont on se sert en parlant d'un esprit d'une prodigieuse étendue.

La mort cruelle de Pecani n'assouvit pas la rage de ce tyran. Une femme prête d'accoucher s'était condamnée au même supplice quand elle était assez malheureuse pour se présenter devant ce prince ; & l'impératrice & lui, avaient fait ouvrir p.204 le ventre à plusieurs pour découvrir de plus près les secrets de la nature dans la formation des

enfants. Étant un jour ensemble sur une terrasse du palais, ils aperçurent plusieurs personnes à pied qui passaient un qué entre lesquelles ils remarquèrent un jeune garçon, & un vieillard qui attirèrent toute leur attention : l'eau était fort froide, & cependant le vieillard la traversa beaucoup plus vite & plus légèrement que ce jeune garcon. L'empereur qui s'attendait à un effet tout contraire fut surpris de leurs démarches, mais l'impératrice qui cherchait tous les jours des prétextes à commettre de nouveaux crimes, lui dit qu'il ne fallait pas s'étonner si le vieillard qui n'avait plus guère d'esprit ni de sang dans les veines, était désormais insensible aux riqueurs du froid, & si le jeune homme au contraire rempli de force & de chaleur l'avait supporté avec plus de peine & de sensibilité; elle ajouta qu'il était aisé d'appuyer son raisonnement par une expérience : l'empereur qui avait autant de complaisance pour elle que de _{n 205} penchant à la cruauté lui accorda sans peine cette satisfaction. On fit prendre ces deux misérables qui furent massacrés à leurs yeux, & ils cherchèrent l'un & l'autre jusques dans leurs os, l'éclaircissement de cette contestation. L'empereur devenu exécrable à ses peuples par tant d'inhumaines actions, se vantait encore d'avoir été choisi du Ciel, d'être sous sa protection, & que c'était avec justice qu'on l'avait préféré à ses frères pour porter la couronne.

Takia établit parmi les femmes le principal point de la beauté dans la petitesse des pieds, parce qu'étant la plus belle femme de son temps, & les ayant fort petits, elle les serrait encore avec des bandelettes sous prétexte de se donner plus d'agrément : toutes les femmes à son exemple se piquèrent aussi de cette beauté, & cette ridicule opinion s'est tellement perpétuée parmi elles, que la plus charmante femme de la terre passerait pour un monstre en ce pays-là si elle avait les pieds d'une grandeur naturelle. C'est ainsi que les coutumes p.206 opposées aux intentions de la nature s'introduisent parmi les hommes, quand les princes sur lesquels ils se conforment, les autorisent par leurs exemples. On dit aussi que cette princesse était un démon revêtu de la figure d'une femme, & qu'elle avait effectivement les pieds faits comme une chèvre dont elle cachait la difformité avec plusieurs bandelettes

sans les avoir jamais fait voir à nu, d'où vient que le Chinoises d'aujourd'hui les tiennent toujours cachés sous peine d'infamie, & que leurs souliers ne sont pas plus grands que de véritables pieds de chèvre. Mais pour revenir à Changu, qui au sortir de prison s'en retourna gouverner son État appelé Cheva dans la province de Xensi : il s'en acquitta selon les bonnes instructions que lui avait données Kiliu son père, gouvernant le petit nombre de ses sujets avec beaucoup de douceur, prince aimant & faisant pratiquer la justice & portant beaucoup de respect à ceux de son rang qui étaient plus âgés que lui.

Comme on trouve souvent occasion _{p.207} de parler de la justice, & de la piété des Chinois, on a jugé à propos de donner ici une légère idée de la manière qu'ils conçoivent ces deux vertus. Ils ne renferment pas la justice dans la constante & perpétuelle volonté de rendre à un chacun ce qui lui appartient, mais ils l'étendent jusques à toutes les actions qui sont conformes à la droite raison, en sorte que tout ce qui leur paraît raisonnable, leur paraît aussi rempli de justice. La piété selon eux n'est pas aussi renfermée dans l'amour que l'on a pour Dieu, pour ses parents & pour soi-même : mais dans des sentiments de tendresse & de charité envers tous les hommes, en sorte que comme ils définissent la justice, une loi pour bien vivre, ils définissent aussi la piété une règle de bien aimer.

Entre les grandes qualités de Changu, les historiens remarquent la tendresse avec laquelle il faisait élever la jeunesse suivant de très belles maximes de morale qu'il avait lui-même dressées. Il honorait les philosophes, les préférait dans la distribution des grâces & des dignités, p.208 & perdait quelquefois le boire & le manger pour les entendre discourir. Plusieurs philosophes de l'école de Senkia très célèbre en ce temps-là, attirés par ces marques d'estime, vinrent à sa cour entre lesquels étaient deux frères, l'un appelé Pyu, & l'autre Xosi. Les autres princes tributaires lui témoignèrent aussi une très particulière considération en le faisant l'arbitre de tous leurs différends, en lui portant beaucoup plus de respect qu'à l'empereur, qu'ils commençaient de traiter avec mépris, & ce fut le premier degré de son élévation à l'empire.

Deux roitelets étrangers dont les États étaient voisins des frontières qui séparent la province de Suchen, de celle de Xensi, se faisaient depuis longtemps la guerre pour l'étendue de leurs limites. Ils résolurent de s'en rapporter au jugement de Changu, & le furent trouver ensemble pour le supplier de régler leurs démêlés : il ne furent pas si tôt entrés dans ses États qu'ils remarquèrent des manières d'agir bien différentes de celles de leur pays. Ils voyaient des gens qui p.209 permettaient avec joie à leurs amis d'ensemencer leurs terres, & d'en faire la récolte entière, & d'autres qui se donnaient à l'envi des témoignages d'amitié & de reconnaissance, & qui se faisaient des offres très sincères de service ; ils voyaient le long des chemins quantité de choses tombées que personne ne ramassait, parce qu'elles ne leur appartenaient pas. Quand ils furent à la cour, ils virent les ministres & les grands seigneurs dans une parfaite intelligence faisant chacun leurs charges sans contestation & sans envie; ils rougirent de honte à la vue d'un État si sage & si paisible, & l'un des d'eux prenant la parole dit à l'autre :

— Que sommes-nous venus faire ici (pouvons-nous sans confusion entretenir Changu des motifs qui nous y amènent)? Épargnons-nous cette honte, réglons nous-mêmes nos différends.

Ils s'accommodèrent en même temps sans la participation de ce prince, chacun d'eux se voulant beaucoup plus céder de terres qu'ils ne s'en disputaient auparavant ; l'exemple d'une cour si réglée produisit cette surprenante $_{\rm p,210}$ réunion.

Mais voici un trait de modération, dont toute l'antiquité païenne ne saurait fournir d'exemple : Pyu & Xosi, dont on vient de parler ci-dessus, étaient fils d'un petit prince nommé Kinhoc, lequel en mourant choisit Xosi le cadet pour succéder à sa couronne. Les deux frères eurent làdessus une contestation bien surprenante. Le plus jeune voulut rendre l'État à son aîné, mais celui-ci s'en défendit par respect pour la dernière volonté de son père, à laquelle il se croyait obligé d'avoir plus d'égard qu'à son droit légitime. Son frère le pressant toujours d'accepter sa démission, il s'ensuit dans un désert pour ne s'appliquer qu'à l'étude de

la philosophie, & refusa opiniâtrement ce que la plupart des hommes recherchent avec avidité au travers du fer & des flammes. Pyu qui avait les mêmes inclinations que son frère força ses sujets d'élire leur troisième frère en sa place, & se retira aussi dans une solitude : ces deux philosophes ayant entendu parler du bon accueil que Changu faisait aux gens de lettres vinrent l'un & p.211 l'autre à sa cour, & s'attachèrent au prince Phau son fils qu'ils servirent avec beaucoup de fidélité, jusqu'à ce qu'il se fût injustement emparé de l'empire, & ne crurent pas désormais devoir rendre leurs obéissances à un maître qui manquait par le plus grand de tous les crimes à celle qu'il devait à son souverain. Ils se jetèrent un jour publiquement à la bride du cheval sur lequel était monté Changu pour lui représenter l'énormité de cette injustice ; mais voyant toutes leurs remontrances inutiles, ils conçurent tant d'indignation contre le père & le fils qu'ils se retirèrent dans les montagnes de Kiang où ils se laissèrent mourir de faim. Ils ne prétendaient pas excuser la conduite de Cheu, mais ils trouvaient fort injuste que pour le punir de ses crimes on arrachât la couronne à ses enfants.

Changu ayant rencontré par hasard à la chasse, les os d'un cadavre épars sur la terre, en fut si sensiblement touché qu'il les fit enterrer en sa présence. Cette charitable action qui se pratiquait rarement chez p.212 les Chinois, le fit passer pour un prince si religieux que tous les peuples demandaient publiquement de le voir leur souverain. Ayant un jour consulté un certain oracle pour savoir quelle bête il courrait à la chasse, on lui répondit que ce ne serait ni cerf, ni renard, ni tigre, ni ours, ni dragon, mais qu'il prendrait un homme avec l'aide duquel il se rendrait maître de l'empire. Il s'en alla ensuite sur les bords du fleuve Guyei, où il rencontra un philosophe appelé Liuxang, personnage d'une rare vertu, dont il connut l'esprit & le savoir dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. Changu charmé de cette aventure lui dit :

— Je crois avec joie l'accomplissement de l'augure. Mon père m'a dit autrefois qu'il viendrait un jour dans mes États un homme recommandable par sa sainteté. Tes yeux, ta physionomie, & tes discours me persuadent que c'est toi dont

il m'a parlé. Je t'attends depuis longtemps avec beaucoup d'impatience, & je te convie d'accepter l'établissement où ta vertu t'appelle aujourd'hui.

Il le fit $_{\rm p.213}$ entrer dans sa barque & l'ayant mené dans son palais, il le déclara son premier ministre.

Quarante princes tributaires élurent en ce temps-là Changu pour être leur souverain, mais il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle autorité, ni des grandes richesses qu'il avait acquises ; car il mourut sur ces entrefaites, laissant sa couronne à Phau son second fils. Il avait déshérité l'aîné appelé Tapeiu parce qu'il n'avait pas voulu se joindre à lui pour chasser Cheu de l'empire, persuadé que des sujets ne peuvent sans crime entreprendre un pareil dessein. Il étouffa son déplaisir, & ne se plaignit jamais de l'injustice que lui avait faite son père, de crainte de déshonorer sa mémoire ; & des sentiments si généreux ont trouvé leur récompense dans les ouvrages des auteurs chinois, & entr'autres dans ceux du philosophe Confucius qui parle en termes magnifiques de la grandeur d'âme de ce prince : & en effet la postérité ne se lassera jamais d'admirer l'héritier présomptif d'une couronne qui sacrifie un droit _{p.214} légitimement acquis à l'obéissance qu'il doit à son souverain, & au respect qu'il a pour son père. Se voyant dans la nécessité de manguer à l'un ou à l'autre de ses devoirs, il passa au-delà du fleuve appelé le fils de la Mer, & s'habitua, vers les provinces d'Anju & de Suchen, où il établit les royaumes d'Yue, & de Hu, dont on parlera dans la suite.

Phau succéda à son père la vingt-unième année du règne de Cheu, & trouva de grands préparatifs de guerre, avec des ordres secrets pour lever des troupes. Cette disposition jointe au bon état où Changu avait mis ses affaires lui firent concevoir de grands desseins sur l'empire, la haine des peuples pour leur souverain étant une occasion favorable pour le chasser du trône & s'en emparer ensuite. Ce n'est pas un crime chez ces peuples de déposséder un empereur déshonoré par ses crimes. Ils se sont plusieurs fois servi de ce prétexte pour leur ôter la couronne; mais ces exemples sont d'autant plus pernicieux, que les

souverain dépendraient du caprice _{p.215} de leurs sujets, s'ils se donnaient l'autorité d'examiner leur conduite. Tous les autres princes tributaires exhortèrent Phau à cette entreprise & lui promirent leur secours : il s'en défendit d'abord sous prétexte qu'il ignorait là-dessus la volonté du Ciel, & continuait cependant les préparatifs commencés par son père. Sitôt qu'il se vit en état de se déclarer, il s'offrit aussi à ces princes, & sans s'excuser d'avantage sur l'incertitude des ordres du Ciel, il les assura qu'il s'était expliqué pour eux, & qu'il ne fallait pas manquer une occasion si favorable à se défaire de ce tyran. Quelques prodiges semblèrent fortifier encore les desseins de la providence.

Phau partant une rivière, un poisson d'une blancheur surprenante sauta dans sa barque ; il le sacrifia en même temps en reconnaissance du bon augure qu'il croyait en devoir tirer. Il ne fut pas sitôt descendu sur le rivage qu'il en sortit un feu de la terre qui marchant devant lui l'éclaira jusques dans son palais, & devenant alors d'une couleur fort _{p.216} obscure il en sortit une voix qui semblait lui promettre la tranquille jouissance de l'empire. Phau animé par ces présages, & par plusieurs autres, & entr'autres par l'inspection des entrailles d'une tortue, se mit avec confiance à la tête de ses troupes. Cette manière de divination, quoique fort ancienne, se pratique encore aujourd'hui parmi ces peuples: ils observent avec grand soin les couleurs, & les divers mouvements des membres de ces animaux, & cherchent l'éclaircissement de l'avenir jusques dans la moelle de leurs os.

L'empereur marcha à sa rencontre avec soixante & dix mille hommes. Phau sans s'effrayer à la vue d'une si grosse armée mit la sienne en bataille & parla en ces termes à ses soldats :

— Cheu est bien plus fort que vous, je l'avoue ; mais il y a souvent beaucoup de division parmi des troupes si nombreuses, & tout le monde y est rarement d'un même avis. L'union qui règne parmi nous me répond de l'événement de cette journée. Vous ne devez pas craindre, p.217 quoique fort inférieur en nombre, une armée sans discipline & qui s'embarrassera d'elle-même. Vous savez qu'une maison est

bien proche de sa ruine quand la poule y fait insolemment le personnage du coq, vous connaissez Takia, cette femme plus abominable encore que le tyran son mari qu'elle a dépouillé de l'autorité souveraine, & dont elle abuse avec un orgueil insupportable. L'empereur lui-même ne connaît d'autres lois que les siennes si l'on peut donner ce nom à l'exécution des crimes les plus abominables. Attaquons tous ensemble un ennemi si méprisable, la victoire ne sera pas difficile à remporter sur des gens qui ne combattent que sous les ordres d'une femme.

À peine eut-il achevé ces paroles que les deux armées se choquèrent, mais les premiers coups n'étaient pas donnés que la plupart des soldats de Cheu mirent les armes bas & se rangèrent de l'autre parti ; plusieurs de leurs compagnons animés du même esprit, se jetèrent sur leurs camarades que Phau pressait d'un autre côte & p.218 firent un si cruel carnage que les ruisseaux de sang entraînèrent des morceaux de bois à six stades du champ de bataille. Cet avantage qui n'avait presque rien coûté à Phau, fit prendre une terrible résolution à l'empereur, il s'enfuit dans la ville capitale désespéré d'avoir été vaincu par ses propres soldats qui avaient secrètement conspiré avec son ennemi, & ne fut pas sitôt arrivé au palais qu'il se para des ornements impériaux & mit lui même le feu à son appartement, aimant mieux se brûler tout vif que de tomber entre les mains du vainqueur, supplice digne de lui & auguel il se condamna lui-même par la seule action de justice qu'il eût fait en toute sa vie. Le feu avait déjà consommé la moitié du palais, & le reste allait être aussi réduit en cendres si l'on n'y eût promptement remédié. Phau, ayant su que l'empereur avait pris la fuite le suivit en diligence. La première personne qui se présenta devant lui en arrivant au palais, fut l'impératrice Takia qu'il tua d'un coup d'épée : les princes tributaires l'élurent ensuite tout d'une p.219 voix, & ce nouvel empereur donna commencement à une troisième famille impériale qui s'appela Cheva, nom semblable à celui de sa maison ; elle régna huit cent soixante & quinze ans sous trente & sept empereurs qui se succédèrent sans

discontinuation, chose dont on ne saurait trouver d'exemple dans toutes les histoires du monde. Quoique cette race ait le même surnom que la précédente, elle n'est pourtant pas la même, elle le tirait de la principauté de Phau appelée Cheva qui faisait partie de la province de Xensi; cette conformité se rencontre dans la prodigieuse quantité de caractères qui sont en bien plus grand nombre que les mots qui composent la langue chinoise, en sorte que deux noms différemment écrits, n'ont souvent que la même prononciation. On a cru cet éclaircissement nécessaire à l'intelligence de l'histoire de la Chine.



ARGUMENT du quatrième livre

@

p.220 Changement de nom des empereurs à leur avènement à la couronne, établi par l'empereur Fau, qui se fait appeler Vü. Belle action d'un colao pour obtenir du Ciel la guérison de l'empereur. Chinqu enfermé dans une maison joignant le sépulcre de son père pour y être instruit à bien régner. Le premier ministre le châtie dans la personne de son précepteur. Cassette d'or pour conserver les livres de devination, auxquels on a recours dans les besoins pressants de l'État. Le roi de Cochinchine envoie des présents à l'empereur. Passion démesurée de l'empereur Chaü pour la chasse. p.221 Il ruine la campagne avec ses chevaux, & ses chiens. Les paysans désespérés par ces dégâts conspirent contre lui, & le font périr dans une barque construite d'une manière fort ingénieuse. Présages qui annoncent la mort de ce prince. Moü son fis lui succède, & déclare la guerre aux Tartares. Congu empereur extermine tous les habitants d'une province, en indignation de ce qu'on lui avait enlevé trois jeunes filles, dont il était devenu amoureux. Il se repent de cette cruauté & devient un des plus vertueux princes de l'empire. La poésie très ancienne parmi les Chinois. L'empereur Hiaü aime les chevaux à un tel point, qu'il donne une principauté à un palefrenier nommé Ficiu, dont la postérité parvint à l'empire. L'empereur Liu épuise ses sujets. Il leur défend de se parler n 222 dans les rues, sous peine de la vie. Fidélité sans exemple d'un premier ministre qui livre son fils unique pour sauver la vie à celui de l'empereur. Adresse de l'impératrice pour obliger Siveni son mari à reprendre le soin de ses affaires. Rare exemple d'amitié. Le dragon en particulière vénération chez les Chinois. Fable de la grossesse d'une fille. Guerre cruelle entre deux frères. Superstition cause de la perte d'une grande bataille ; trop de bonne foi en fait perdre une autre. Un parricide effrayé à la vue du prince rendant la justice. Lao-tan philosophe épicurien longtemps devant Épicure. Trois différentes sectes de philosophes chinois. Fables sur la naissance de Laotan. Dispute de deux frères à qui ne sera pas roi. Naissance du philosophe Confucius. Établissement de ses Écoles. _{n.223} Nombre de ses disciples. Préférence du devoir à l'amitié. Progrès de la doctrine de Confucius. Cette doctrine peu de temps après méprisée. Un philosophe fait le fou pour quitter la cour. Réprimande d'un paysan à deux philosophes. Quelques maximes de la philosophie de Confucius. Explication

d'un des passages des ouvrages de ce philosophe en faveur de l'Incarnation. Honneurs qui lui sont rendus pendant sa vie & après sa mort. L'empereur Yveni proscrit un prince tributaire pour crime de rébellion. Chinting empereur fait vœu de chasteté après la mort de l'impératrice sa femme ; tendresse de l'empereur Kaü pour son peuple & pour son premier ministre. Réponse ingénieuse d'un fils à son père.



LIVRE QUATRIÈME

@

Faü surnommé Vu premier empereur de la troisième famille impériale appelée Cheva, régna sept ans ¹

n 224 Il prit le surnom de Vu qui signifie belliqueux, en prenant possession de l'empire, & c'est vraisemblablement à son exemple, que ses successeurs ont depuis changé de nom à leur avènement à la p.225 couronne. Il commença par faire revivre les lois, & les coutumes que Cheu avait méprisées, & rendit à Vukeng son fils, l'État dont jouissait depuis longtemps la famille de Xangas, & donna à ce prince un ministre d'un rare mérite appelé Quonxo, pour l'aider à gouverner. Il transféra ensuite le siège de l'empire dans la ville capitale de Xensi aujourd'hui appelée Sigan. Ce changement contribua beaucoup au rétablissement de l'ordre & de la discipline dans toutes les provinces de l'empire. Il donna la liberté à tous ceux que Cheu avait mis dans les fers, qui lui en marquèrent leur reconnaissance par de grands cris d'allégresse ; de ce nombre était Kixu, qui avait fait semblant d'avoir perdu l'esprit pour sauver sa vie ; il employa l'argent qu'il tira du débris des théâtres, des palais & des autres ouvrages publics, beaucoup plus somptueux que nécessaires, au soulagement des pauvres & à la restitution des biens que Cheu avait impunément volés : il fit venir Kixu auprès de lui pour avoir le plaisir de _{p.226} l'entretenir de l'astronomie, de la philosophie naturelle, & de la politique concernant le bon régime d'un État. Kixu lui donna de belles instructions sur ces matières, dont il fut récompensé de la péninsule de Coré qu'il tint en souveraineté presqu'indépendante de l'empire, & dont sa postérité jouit encore à présent ; ces princes ne sont obligés que d'envoyer un ambassadeur à chaque changement de règne pour demander seulement l'amitié & l'agrément de l'empereur, sans lui payer de tribut, ni lui rendre aucun hommage.

Il donna d'autres provinces aux chefs des plus anciennes maisons de

¹ 1122 ans avant J. C., l'an 16 du 27^e cycle.

la Chine, à condition de les relever de sa couronne. La première de ces familles appelée Xinnung, & qui subsiste encore aujourd'hui s'établit dans la ville de Hungung de la province de Xensi. La seconde nommée Hoangti obtint la province d'Huquam appelée depuis le royaume de Zu. La troisième qui descendait de l'empereur Yau eut le pays des environs de Peking, jadis appelé Su. La quatrième nommé Xuni fut p.227 établie dans la ville de Chin de la province de Honan, cette ville en est aujourd'hui la capitale sous le nom de Kaifung; cette dernière principauté fut donnée depuis à pareilles conditions à un prince descendu de l'empereur Yvu.

Il récompensa ses ministres d'établissements qui n'étaient guère moins considérables. Linxang qu'il avait par hasard rencontré à la chasse, & qui fut depuis dans sa confidence, fut gratifié de la province de Ci, & Chucong son allié de la principauté de Lu. Il donna celle d'Yen qui fait partie de la province de Peking à Xauxi & en éleva plusieurs autres aux premières dignités de l'empire, dont il est inutile de rapporter ici les noms ; on s'est contenté de ceux qui peuvent servir à l'intelligence de cette histoire. Ce prince érigea encore quinze autres principautés en faveur de quinze de ses parents pour se mieux affermir sur le trône.

La renommée ayant répandu le bruit de ces grandes libéralités dans les pays étrangers, les souverains qui avaient refusé leurs hommages à Cheu, les _{p.228} vinrent rendre à Phau, lui payèrent les anciens tributs, & s'obligèrent à faire pratiquer les lois de l'empire dans leurs États, & de gouverner leurs sujets selon ses coutumes.

Ce prince étant tombé dangereusement malade dès la seconde année de son règne, Cheucong son premier ministre en fut si sensiblement touché, qu'il fit offrir pour sa guérison des sacrifices au palais, dans la solennité desquels il fit tout haut cette prière :

> O vous puissances célestes qui êtes favorablement écoutées du souverain empereur du Ciel & de la Terre, adressez-lui vos vœux pour la conservation de notre prince, &

lui offrez ma vie pour racheter la sienne, & faites en sorte qu'il règne plusieurs années, pour réparer les dommages de l'empire, & pour rétablir l'ordre nécessaire au bien & au repos de ses sujets.

Cette prière fut promptement exaucée, & Fau dès le lendemain considérablement soulagé. Il s'appliqua depuis jusqu'à la mort, à la conduite de ses affaires avec une tendresse de père pour son peuple, qu'il maintint dans une profonde p.229 paix; il fut néanmoins obligé d'envoyer quelques troupes contre des rebelles qu'il força de rentrer dans leur devoir; il écrivit lui-même sur les livres secrets qui se gardaient au palais enfermés dans des coffres d'or la généreuse action de son premier ministre au sujet du recouvrement de sa santé & ce souvenir si précieusement conservé fut très avantageux à Cheucong comme on le verra dans la suite.



CHINGU

deuxième empereur régna 37 ans 1



Ce prince laissé trop jeune héritier d'un grand empire, trouva dans la personne de Cheucong, un excellent ministre qui gouverna l'État pendant son enfance avec la même fidélité qu'il avait gardée Fau son père ; il fit d'abord enfermer Chingu avec un précepteur dans un appartement joignant le tombeau du p.230 défunt empereur, afin de le former dès son bas âge à la vertu, & se chargea de l'administration de tout l'empire ; il en usa avec tant de sagesse & de modération que tous les princes tributaires vinrent d'eux-mêmes rendre leurs hommages, entre ses mains, sans craindre de tenter sa bonne foi ni le soupçonner d'aucun mauvais dessein sur la couronne. Quand le jeune prince avait manqué à son devoir, il faisait fouetter son précepteur en sa présence pour lui faire comprendre qu'il méritait lui-même ce châtiment, & pour l'empêcher d'exposer à l'avenir une personne qui lui était si chère à un traitement si honteux. Les Chinois ont cela de particulier entre toutes les autres nations du monde, qu'ils portent un très grand respect à ceux qui sont chargés de leur instruction. Jamais un écolier n'est assis vis-à-vis de son maître, & se tient toujours au-dessous de lui dans une posture humiliée. Ils gardent ces sentiments-là pendant toute leur vie ; ils les appellent toujours leurs maîtres, titres parmi eux très honorables, & p.231 ne prennent à leur égard que le nom d'écolier en quelque dignité qu'ils soient élevés. Dans les civilités ordinaires soit de bouche ou par écrit, ils en usent avec la même modestie; mais le précepteur passerait pour un glorieux s'il prenait lui-même le nom de maître. Il se contente seulement de celui d'ami : & en effet les maîtres & les écoliers conservent ensemble une si parfaite amitié, & s'en donnent si souvent des témoignages, que leur tendresse mutuelle ne le

¹ 1115 ans avant J. C., l'an 23 du 27^e cycle.

cède qu'à celle des pères & des enfants. Cheucong se servit de la correction envers le précepteur du jeune prince, parce qu'il n'est non plus permis de toucher à la personne de l'empereur qu'aux choses les plus sacrées. Quoique ce ministre fut tel que l'on vient de le représenter, sa vertu ne le put garantir de la malignité de l'envie, le crédit & l'autorité qu'il opposait aux entreprises des méchants donnèrent lieu à quelques discours calomnieux qui vinrent inquiéter Chingu, dans sa retraite : il craignit que ce ministre qui le tenait enfermé sous prétexte de le faire p.232 instruire n'abusât de sa régence, & ne se rendit maître de l'État. Cheucong averti des mauvais offices qu'on lui rendait se retira de la cour au grand déplaisir de ceux qui connaissaient son innocence. L'empereur rassuré par l'absence de ce ministre, & fort aise d'être débarrassé du devoir gênant de pleurer si longtemps son père, prit lui-même le soin de ses affaires; mais avec un succès si malheureux qu'il eut recours aux livres sacrés dont on a parlé ci dessus & qu'on lisait soigneusement pour chercher quelques remèdes aux plus pressants besoins de l'État. Chingu eut à peine ouvert un de ces livres qu'il tomba sur l'endroit où l'empereur son père avait eu soin d'écrire lui-même le dévouement de Cheucong pour sa santé; il fut si pénétré de reconnaissance & d'admiration qu'il eut honte de sa défiance, & s'en allant les larmes aux yeux chercher ce fidèle ministre, lui demanda pardon, & le rétablit dans sa dignité : on dit qu'il survint un si grand orage, lorsqu'il revint à la cour, que les moissons, & les _{p,233} arbres furent renversés par la violence des vents & de la pluie ; mais qu'il ne fut pas sitôt entré dans le palais qu'il s'éleva un vent favorable qui releva les arbres & les maisons, & rendit aux campagnes leur première beauté, comme si la nature eût voulu marquer sa joie du retour de ce ministre qui fut comme le présage assuré d'une année fort abondante.

Vukeng ne pouvant plus souffrir un autre empereur dans la place de son père, se révolta assisté de Quonxo, & de plusieurs autres petits souverains, pour disputer son droit avec les armes. Cheucong les avertit d'abord de rentrer dans l'obéissance; mais voyant ses

remontrances inutiles, il marcha contre eux, & dissipa ces mutins après leur avoir fait la guerre pendant deux ans. Vukeng & Quonxo, qu'il fit prisonniers, furent exécutés à mort, comme auteurs de la révolte, & les autres princes chassés de leurs États. Cheucong donna la conduite de l'armée impériale à Vicieu, oncle de Vukeng, sans se défier des sentiments que pouvait p.234 réveiller une parenté si proche : Vicieu répondit fidèlement à cette confiance, & fut récompensé de la victoire qu'il avait remportée sur son neveu, de la principauté de Sung dans la province de Honnan où est aujourd'hui la ville de Queti : il ne se démentit point dans la suite ; car pouvant se servir de l'autorité que lui donna l'empereur dans l'administration de ses plus importantes affaires, il n'écouta que son devoir & le préféra à tous les droits qu'il avait à la couronne.

Le roi de Cochinchine dont le pays est appelé Kiaochi par les Chinois, envoya dès ce temps-là des ambassadeurs à l'empereur, avec plusieurs présents, entre lesquels était une poule blanche sauvage, de la figure & de la grosseur d'un faisan. Chingu leur ayant demandé le sujet de leur voyage, un d'entr'eux, lui en rendit ainsi raison :

— Notre État jouit avec abondance depuis trois ans de tous les fruits que la terre y peut produire; ce bonheur est accompagné d'une tranquillité générale : l'air, la terre & la mer y sont dans un $_{\rm p.235}$ repos parfait, nous ne craignons rien pour nos moissons, nos vaisseaux sont en sûreté dans nos mers & dans nos ports, & notre prince est persuadé que nous sommes redevables de cet heureux état à la vertu d'un homme extraordinaire qui vit sous ton obéissance.

L'empereur les reçut avec beaucoup d'amitié, Cheu-cong leur donna des marques de son estime, & lorsqu'ils prirent congé de lui, il leur fit présent d'une machine très ingénieusement composée, qui par un mouvement continuel se trouvait toujours vers le midi : elle s'appelait chinan, nom qu'ils donnent encore à présent à la boussole & qui semble être un témoignage assez certain que ces peuples en sont les

inventeurs. Les Cochinchinois avec le secours de cette machine n'employèrent qu'un an à s'en retourner chez eux.

L'empereur étant dans la cinquième année de son règne, & se souvenant encore des divertissements de son enfance, voulut encore une fois s'amuser à ces petits jeux avec son cadet appelé Yu, & lui donna en p.236 badinant une souveraineté dans un billet signe de sa main : son gouverneur lui dit d'un ton fort sérieux, que « son frère était désormais en possession du présent qu'il lui venait de faire, qu'un souverain ne se pouvait jamais dédire de sa parole, quoiqu'il ne l'eût donnée qu'en riant, & que s'il était obligé à ne rien lui dire, & à ne rien faire qu'avec beaucoup de précaution, il l'était encore bien davantage à tenir exactement ce qu'il promettait. La chose fut ainsi exécutée, & son frère fut reconnu prince de Tangu », province dans laquelle est la ville de Taiquen.

Cheucong mourut la onzième année de ce règne comblé d'honneur & de gloire ; il laissa plusieurs ouvrages qui se trouvent dans ceux des auteurs modernes du pays, & qui ne sont pas moins recommandables que ce qu'il fit pendant son ministère : Chingu le fit enterrer auprès du tombeau de Fau avec la même magnificence que s'il eut été l'empereur, croyant devoir cette marque de distinction aux services qu'il lui avait rendus. Il fit assembler les États généraux de l'empire, & fit p.237 un discours fort long & fort éloquent sur la nature du vin, & sur son usage en adressant la parole aux princes, aux ministres & aux gouverneurs. Il leur représenta « que le Ciel avait accordé ce breuvage aux hommes à condition seulement de s'en servir dans les sacrifices, que l'ivrognerie était la principale cause de tous les maux qui se commettaient sur la terre, & que l'entière destruction des familles était le malheureux effet de ce vice » ; on consulta les devins sous ce règne sur la sûreté de l'empire, qui répondirent qu'il subsisterait encore pendant huit siècles dans la même famille sans mélange d'aucun prince étranger.



KANGU

troisième empereur régna 26 ans ¹

a

_{n,238} Son père Chingu se démit de l'empire en sa faveur, il le gouverna si tranquillement qu'il vécut toujours en paix avec ses voisins, & que pendant les vingt-deux premières années de son règne, il n'y eut aucun démêlé dans l'État, ni de guerre au dehors. Sa douceur, son affabilité, son humeur gaie & toujours égale, le faisaient adorer de ses sujets : l'amour qu'il avait pour la paix lui fit prendre le surnom de Tangu, qui signifie pacifique; quoiqu'il eût la même inclination pour la musique, il disait souvent que « les rois ne devaient pas s'adonner aux plaisirs pendant que leurs peuples gémissaient, & que leur joie dépendait de celle qu'ils entretenaient dans leurs États. » Il s'appliqua particulièrement à rétablir p.239 l'agriculture, & donna le soin à un de ses ministres appelé Chacong, de faire arpenter les terres, de planter des bornes pour régler les différentes possessions, de marquer des routes pour la facilité du labourage, & d'en faire ensuite la distribution ; il allait lui-même visiter ses provinces pour donner des instructions touchant l'agriculture. Chacong jugeait tous les différends qui survenaient entre les laboureurs, & leur donnait audience sous un vieux saule qu'on n'osa depuis couper, & dont les poètes chinois ont très religieusement conservé le souvenir dans leurs ouvrages, à cause de l'usage auguel il avait servi. La manufacture des soies fut aussi beaucoup augmentée sous ce règne, on rendit la liberté à tous les prisonniers à condition qu'ils s'occuperaient à cultiver la terre ; & ce prince économe trouva le secret de rendre l'empire florissant, & ses sujets heureux en leur apprenant à faire un bon usage du repos qu'il leur avait procuré.

¹ 1078 ans avant J. C., l'an 60 du 27^e cycle.

CHAUS

quatrième empereur régna 51 ans 1

a

 $_{\rm p.240}$ Il négligea le soin de ses affaires à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, & n'employa le loisir que lui donnait la paix qu'à l'exercice de la chasse ; il l'aimait si extrêmement qu'il ruina tous les projets de Kangu son père : les peuples & particulièrement ceux de la campagne, désespérés des horribles dégâts que leur faisaient les bêtes sauvages, & la multitude des chiens & des chevaux de l'empereur, sans que le ministre, auquel ils adressaient leur plaintes, daignât seulement les écouter, conçurent tant de haine pour le prince, qu'ils résolurent sa mort. Ils s'avisèrent d'un moyen pour en venir à bout, dont on n'aurait pas cru capables des gens si lourds & si grossiers. p.241 Chaus, en revenant de la chasse, passait ordinairement la rivière de Hon qui arrose la province de Xensi, proche la ville de Hanchung; les paysans qui avaient ordre de lui tenir des barques prêtes, irrités du ravage continuel de leurs moissons, lui en préparèrent une construite d'une manière qui pouvait se briser quand elle serait parvenue au milieu de ce fleuve ; & en effet cette barque ne fut pas sitôt à moitié chemin du passage qu'elle s'abîma sous l'eau, & l'empereur & quelques grands seigneurs de sa suite furent noyés dans ce naufrage prémédité. Sa mort avait été annoncée par deux malheureux présages. La lune parut quelques jours auparavant beaucoup plus brillante qu'à son ordinaire, & jetant des rayons en forme de comètes jusques dans le signe du Lion ; & l'eau d'un puits du palais s'éleva, & se répandit par dessus les bords d'une manière qui surprit tous ceux qui furent témoins de ce prodige.

Fivu, frère du prince Yu, déclara la guerre au prince d'Yen la quatorzième année de ce règne, & l'ayant _{p.242} vaincu dans une bataille, le fit cruellement mettre à mort : cet usurpateur n'eut d'autre motif

¹ 1052 ans avant J. C., l'an 26 du 28^e cycle.

pour entreprendre cette guerre injuste que celui de joindre l'État d'Yen à sa principauté; il était aisé à l'empereur de prévenir ce désordre en mettant une armée sur pied; mais il se contenta de promettre à Fivu, d'oublier & de lui pardonner son attentat s'il voulait mettre les armes bas. Le philosophe Xanca naquit la vingt-septième année de ce règne, l'an mil vingt sixième avant Jésus-Christ; il est l'auteur de l'idolâtrie en la Chine; mais on parlera de lui plus amplement dans l'an soixante cinquième de l'Incarnation au dixième mois, auquel on prétend qu'a commencé dans ce pays-là le culte abominable des idoles.



MOUS

cinquième empereur régna 55 ans 1



p.243 Ce prince avait beaucoup de vertu & gouverna l'empire après la mort de Chaus son père avec une grande équité, il aima cependant les chevaux avec trop de passion, & n'avait point de plaisir plus sensible que d'être à cheval ou traîné dans un chariot ; il avait un nombre prodigieux de chevaux qui le suivaient dans les voyages qu'il entreprenait sous prétexte d'aller lui-même régler les affaires qui survenaient dans ses provinces ; mais ce n'était dans le fond que pour étaler aux yeux des peuples, la pompe & la magnificence de son équipage.

Il prit les armes contre les Tartares du pays de Tay la trente-cinquième année de son règne. Ces $_{\rm p.244}$ peuples habitent au pied de la montagne d'Imaï autrement le Mont Amiséen, & vers la source du fleuve Jaune qui roule ses eaux du couchant au levant. Cicung dont ce prince avait épousé la fille n'approuvant pas cette expédition, lui tint ce discours pour l'en détourner.

— Un prince sage & vertueux a beaucoup plus d'inclination pour la paix que pour la guerre, & ne prend jamais les armes à moins qu'il n'y soit forcé ; la guerre est toujours funeste à un État, elle en épuise les finances, elle ruine & désole les peuples, & les vainqueurs dans la suite, n'y perdent pas moins que les vaincus : quelle gloire peut attendre un conquérant de la ruine & de la désolation de ses sujets, & par quel aveuglement peut-on contraindre des hommes à donner la mort à d'autres hommes, qui ne les ont point offensés ?

Des sentiments si remplis d'humanité devraient d'autant plus faire de honte aux chrétiens qui s'acharnent souvent sans raison les uns contre

¹ 1001 ans avant J. C., l'an 17 du 29^e cycle.

les autres, qu'ils sont naturels à des peuples qui n'ont point été instruits des _{n 245} maximes de l'Évangile ; mais il est beaucoup plus aisé de faire de semblables réflexions que d'en suivre exactement la pratique. Cicung fit en vain cette remontrance à l'empereur, qui s'avança luimême à la tête d'une grosse armée abondamment fournie de vivres & d'autres munitions, jusques sur les frontières des Tartares avec une entière confiance dans la victoire. Ces peuples avertis de sa marche, se retirèrent en diligence au dedans de leur pays avec leur bétail, & leurs maisons portatives, soit qu'ils se défiassent de leur courage ou de l'inégalité de leurs forces. L'empereur revint honteusement sur ses pas sans avoir vu l'ennemi, & perdit beaucoup de monde par les fatiques & les autres incommodités d'une marche si pénible ; cette malheureuse entreprise le déshonora & lui fit perdre l'amitié de ses sujets. La chasse fut ensuite sa plus ordinaire occupation, il y menait toute son armée, & dépeuplait les provinces de toutes sortes de bêtes sauvages ; mais cette proie ne le dédommagea pas de celle qui lui était échappée chez _{n.246} les Tartares ; il regagna cependant le cœur de son peuple par ses grandes qualités, dont la principale était son application à bien rendre la justice ; il témoigna un repentir très sincère à Cicung, d'avoir négligé ses conseils, lui en demanda pardon, & lui promit de ne faire aucun projet d'entreprise sans sa participation. Ce prince dont on a conservé plusieurs belles maximes politiques disait entre autres : « gu'un prince aurait de la probité quand ses courtisans en feraient profession ; mais lorsqu'il ne serait obsédé que par des flatteurs, il se croirait homme de bien sans en avoir le mérite : il disait encore que la réputation d'un prince dépendait de la vertu de ceux qui l'approchaient, & qu'il devait être toujours en garde contre la surprise de ses yeux & de ses oreilles. »



CONGU

sixième empereur régna 12 ans 1



p.247 Ce prince fils aîné de Mous déshonora le commencement de son règne par une insigne cruauté : il se promenait souvent sur les bords d'un lac dans la province de Mié, où l'on avait soin de faire trouver les filles du pays les plus belles & les mieux faites. Il y en avait trois entr'autres d'une beauté si surprenante qu'il en devint éperdument amoureux ; ces filles craignant le péril où les exposait une passion si violente s'en garantirent par la fuite, & l'on dit que le gouverneur de la province qui les aimait peut-être aussi, favorisa leur évasion par jalousie. Congu ne les voyant plus à la promenade, entra dans une telle fureur qu'il fit massacrer tous les habitants de Mié. Le remords de p.248 cette cruelle action le fit rentrer dans lui-même par un retour assez rare aux souverains qui ont une fois abusé de leur autorité ; il se conduisit depuis avec tant de justice & de douceur, que les historiens parlent de lui comme d'un de leurs meilleurs princes.

¹ 946 ans avant J. C., l'an 12 du 30^e cycle.

IS

septième empereur régna 25 ans 1

a

Ce prince fit plusieurs actions indignes d'un souverain, dont la mémoire ne se serait peut-être pas conservée, s'il ne s'était pas attiré la haine des poètes de ce temps-là; ils écrivaient avec beaucoup de liberté contre les vices des princes & leur faisaient de sévères lecons dans leurs ouvrages, dont plusieurs se sont conservés jusques à présent. La poésie est fort ancienne parmi les Chinois, ils font des vers de plusieurs mesures avec une construction fort p.249 exacte, & traitent ordinairement cinq différentes sortes de matières. Leur premier genre de poésie sert d'étude à ceux qui aspirent aux premières dignités de l'État, ils y apprennent de quelle manière se sont conduits leurs bons & leurs mauvais princes, & font beaucoup valoir la récompense des uns & le châtiment des autres pour inspirer de la crainte aux méchants, & pour donner de l'espérance aux gens de bien ; ils traînent de la nature & de la beauté des plantes, des fleurs & de plusieurs autres choses sans se servir comme nos poètes de fables ni de fictions, & s'appliquent uniquement à faire servir la connaissance des choses naturelles à la discipline, & à la correction des mœurs. Leurs vers amoureux sont beaucoup plus retenus que les nôtres, & ceux qui s'adonnent à ce genre d'écrire, n'ont en vue que d'inspirer des sentiments de pureté & de modestie.

¹ 934 ans avant J. C., l'an 24 du 30^e cycle.

HIAÜ

huitième empereur régna 15 ans 1

a

l'exclusion de ses neveux, & la conserva avec beaucoup de capacité & d'adresse ; il aimait les chevaux avec tant de passion qu'il faisait chercher avec beaucoup de soin & de dépense, les plus beaux & les plus rares de tout l'empire. Il combla de biens & d'honneurs un homme de la lie du peuple appelé Ficiu, parce qu'il avait un talent merveilleux pour élever les chevaux & une force & une adresse extraordinaire à les réduire & à les dresser : il fut un jour si charmé des siens en les voyant travailler, qu'il donna à cet écuyer une principauté dans la partie occidentale de la province de Xensi voisine du royaume de Cin, sans prévoir p.251 en quels malheurs cette excessive récompense entraînerait sa postérité ; car on verra dans la suite que les descendants de Ficiu la dépouillèrent de l'empire.

Il tomba sous ce règne une grêle d'une si prodigieuse grosseur, qu'elle assomma dans la campagne les hommes & les animaux, & le froid fut en même temps si violent qu'il arrêta le cours des rivières les plus rapides.

¹ 909 ans avant J. C., l'an 49 du 30^e cycle.

IS

neuvième empereur régna 16 ans 1



Hiaü mourant après avoir possédé quinze ans l'empire dont il s'était injustement emparé le laissa à son fils aîné appelé Is comme son oncle, dont les enfants auraient dû régner en sa place. Ce prince qui ne se signala que par une conduite déréglée était si peu né pour p.252 gouverner ce grand État, qu'il n'était pas même capable de répondre à ses ministres, quand ils venaient lui demander ses ordres, ou lui rendre compte de leur administration; cette inhabilité l'avait rendu si paresseux & si timide qu'il n'osa jamais recevoir en public les hommages des princes tributaires ni donner d'audience aux ambassadeurs; & cette faiblesse qui le rendit méprisable à tout le monde fit aisément connaître, qu'un souverain s'attire peu de respect, d'estime, & de considération par le seul éclat de sa couronne.

¹ 894 ans avant J. C., I'an 4 du 31^e cycle.

LIU

dixième empereur régna 38 ans 1

a

Il succéda à son père, & régna avec tant de cruauté qu'il fut surnommé au nommé *Li*, c'est-à-dire, *le cruel* : il était de plus si vain & si prodigue, _{p.253} & tellement appliqué à suivre ses mauvaises inclinations qu'il épuisa ses peuples, ruina l'empire & se perdit enfin lui-même.

Il fut attaqué dès le commencement de son règne par les habitants du pays de Hoaigan, situé au midi de la Chine vers l'embouchure du fleuve Jaune: ils faisaient souvent des courses sur ses terres & enlevaient beaucoup de butin ; les généraux de l'empereur les repoussèrent sans les pouvoir subjuguer, & furent vigoureusement repoussés eux-mêmes toutes les fois qu'ils voulurent entrer dans le pays ennemi. Liu étant déjà sur le penchant de l'âge, & dans la trentetroisième année de son règne, redoubla sa cruauté, & traita ses sujets beaucoup plus mal qu'auparavant : tous leurs biens ne pouvaient assouvir son avarice ni fournir à sa profusion; le peuple dont la misère faisait pitié à plusieurs des principaux ministres, se plaignit publiquement de l'état malheureux auquel il se voyait réduit, & fit courir des manifestes remplis de reproches contre la dureté de l'empereur, & de $_{\rm p.254}$ menaces contre sa personne. Mais Liu devenu plus furieux au bruit de ces clameurs se moqua de leurs menaces, & fit informer contre ceux qui parlaient insolemment de lui; il fit faire une exacte recherche des chefs de tous ces mécontents, résolu de les punir sans quartier, & défendit sous peine de la vie à tous ses sujets de s'entretenir ensemble en quelque temps, en quelque lieu, ni pour quelque sujet que ce fût, & même de se parler à l'oreille : il était prévenu qu'ils ne parlaient de lui qu'avec exécration & cette pensée qu'engendre le remords est un supplice ordinaire aux tyrans qui

¹ 878 ans avant J. C., l'an 20 du 31^e cycle.

craignent avec raison les châtiments qu'ils ont mérité : celui-ci, non content d'avoir déjà fait exécuter un fort grand nombre de ces malheureux, donna cependant quelque relâche à sa cruauté, quand il vit que tous les habitants de la ville capitale devenus muets, marchaient dans les rues les yeux baissés sans oser seulement ouvrir la bouche. Mais comme les princes les plus cruels ne trouvent que trop de gens disposés à l'exécution de leurs ordres, quelques p.255 magistrats encore plus méchants que Liu applaudirent à sa fureur, & lui conseillèrent de pousser encore plus loin les massacres ; mais un de ses ministre appelé Chacong, personnage qui n'avait pas moins de mérite que de crédit, & qui lui avait déjà fait plusieurs remontrances inutiles, s'avisa de lui tenir encore ce discours.

— Il est plus difficile de retenir la langue que d'arrêter le cours d'un fleuve rapide, quelque puissante digue qu'on oppose à son impétuosité; ces obstacles ne font qu'irriter sa violence, & ses eaux qui regorgent, & qui se répandent dans les campagnes, portent fort loin la terreur & la désolation; crains quelque chose encore de plus terrible du silence affreux que tu veux imposer à tes sujets.

Cette sévère ordonnance fut néanmoins observée pendant trois ans ; mais ce peuple au désespoir perdit enfin patience, & se déborda comme un torrent sur le palais de l'empereur dans le dessein de lui arracher la vie : ce prince se sauva au premier bruit du tumulte dans la ville de Tingyang, & toute sa famille fut p.256 massacrée par cette furieuse populace à la réserve du plus jeune de ses enfants que le fidèle Chacong fit secrètement emporter dans sa maison. Le peuple bientôt averti que cet enfant lui était échappé, & que Chacong le faisait garder chez lui, fut assiéger la maison de ce ministre, demandant insolemment ce jeune prince : Chacong n'était pas en état de calmer les esprits de ces mutins & son crédit empêcha seulement que sa maison ne fut forcée ; ils s'opiniâtraient cependant toujours à la mort de cet innocent prince, & Chacong dans cette fâcheuse extrémité, ne sachant quel parti prendre, raisonnait ainsi en lui-même : « J'avais prédit ces malheurs à

l'empereur, il a méprisé mes conseils, & ne s'est attiré que ce qu'il mérite ; si je livre son fils à ces furieux, le seul fils qui lui reste, & qui n'a trouvé d'asile que dans ma maison, je passerai pour un lâche & pour un traître ; qu'un sujet fidèle est malheureux quand il a trop d'attachement pour un prince injuste & violent : quoiqu'il aime sa personne, il a de l'horreur pour ses vices & p 257 tâche de lui en représenter l'énormité ; je pourrais sortir de ce fâcheux embarras en sacrifiant mon fils, & le faisant passer pour celui de l'empereur par la parfaite ressemblance qu'il y a entre ces deux enfants, & je pourrais aussi me servir de cette heureuse tromperie pour mettre la couronne en ma famille. » Ce ministre, ainsi combattu entre son devoir & sa tendresse, prit enfin le plus généreux parti & livra lui-même son fils à ce peuple enragé pour sauver celui de son maître ; cet innocent fut à l'instant mis en pièces aux yeux de son père, sans qu'un si cruel spectacle semblât lui donner d'émotion. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire de la Chine d'un pareil témoignage de fidélité envers un empereur si peu digne d'être si bien servi. Liu échappé à la fureur de ces désespérés, passa le reste de sa vie dépouillé de l'empire, errant & vagabond, dans une honteuse obscurité, peine légitimement due à un souverain qui aime mieux le bien & le sang de ses sujets que leur obéissance & leur tendresse. L'empire demeura vacant quelques n 258 années depuis la fuite de Liu.



SIVEN

onzième empereur régna 46 ans 1

a

Chacong employa ce qu'il avait d'adresse & de crédit à remettre les rebelles à la raison, & fit tous ses efforts pour replacer Liu sur le trône; mais voyant son rétablissement impossible, il crut ne se devoir plus appliquer qu'à conserver la couronne à son fils, quoiqu'il ne fût pas encore en âge de prendre soin du gouvernement : c'était un prince d'une fort grande espérance, & naturellement porté à suivre les bons exemples de ses aïeuls. Chacong fit entendre au peuple que quoique son zèle & ses soins eussent contribué au salut de l'héritier de l'empire, il en était particulièrement redevable à la protection du Ciel, lequel s'étant _{n.259} déclaré pour lui leur répondait du bonheur dont on jouirait sous son règne ; il ramena peu à peu les révoltés à leur devoir, & fit reconnaître Siven empereur, c'est ainsi que s'appelait ce prince; mais comme la faiblesse de son âge était fort préjudiciable à l'État, ce ministre fut choisi avec un autre ministre appelé Chucong homme fidèle & accrédité, pour lui servir de tuteurs. Ils s'acquittèrent conjointement de cet emploi pendant les quinze premières années de son règne, & Siven instruit par de si sages gouverneurs, n'eût pas sitôt prit connaissance de ses affaires, qu'il se régla sur la conduite de ses plus sages prédécesseurs & rehaussa l'éclat de sa couronne par sa débonnaireté, & par sa justice, vertus entièrement opposées aux mauvaises qualités de son père, & devint un si grand prince que les Chinois ne faisaient plus de vœux comme auparavant pour voir revivre les heureux règnes d'Yuo & de Tangu. Il attira auprès de lui les philosophes de ce temps-là les plus sages & les plus savants, à force de n 260 caresses & de bienfaits. La plupart de ceux que la cruauté des empereurs précédents avaient contraint de se tenir enfermés chez eux,

¹ 827 ans avant J. C., l'an 11 du 32^e cycle.

ou cachés dans les bois ou dans les montagnes, pour s'appliquer avec plus de sûreté à l'étude, quittèrent leurs solitudes pour se rendre à sa cour. Ces grands personnages qui tenaient pour une de leurs principales maximes qu'il était indigne du nom de leur profession de demeurer auprès d'un mauvais prince, à l'amendement duquel ils ne voyaient aucune apparence, s'enfuyaient déguisés pour n'être pas témoins des crimes dont ils ne pouvaient arrêter le cours, & se retiraient dans des déserts éloignés; mais on parlera plus amplement de ces solitaires au sujet du philosophe Confucius.

L'empereur établit une si profonde paix dans ses États que tous ceux que la tyrannie de son père avait fait sortir de l'obéissance y rentrèrent volontairement ; les princes tributaires qui avaient aussi refusé leurs hommages à Mous les lui vinrent rendre avec plaisir & fa p.261 vertu étendit beaucoup plus loin les frontières de l'empire que n'aurait fait la terreur de ses armes. Il fut cependant nécessaire de les employer contre les peuples de Hoaigan & de Huquang, provinces presque toutes séparées de la Chine par le fleuve appelé *le fils de la Mer*, & dans lesquelles les Chinois ne s'étaient point encore ouvert de passage. Ces nations enorgueillies de leur indépendance furent conquises par les généraux de Siven, & réduites à suivre les lois & les coutumes de l'empire.

Le repos dont il jouissait depuis si longtemps ralentit l'application de Siven, & lui fit oublier même le soin du gouvernement ; on s'en aperçut l'an trente-troisième de son règne. Cette léthargie s'était tellement augmentée qu'il ne sortait plus de son lit qu'en se faisant beaucoup de violence ; il n'écoutait ses ministres qu'avec chagrin, & regrettait tous les moments que ses affaires dérobaient à ses plaisirs. L'impératrice affligée au dernier point d'un changement si honteux s'avisa p.262 de cette invention pour rappeler ce prince à son devoir : cette sage princesse se retira secrètement chez ses parents, & envoya dire à Siven par une de ses femmes qu'elle l'avait quitté de crainte qu'il ne se vengea sur elle-même des reproches, & des plaintes que méritait sa fainéantise, & qu'elle ne se pouvait pardonner la part qu'elle y pouvait

avoir. Siven comprit aisément ce que lui voulait faire entendre l'impératrice, & répondit à cette femme qu'il était seul coupable, & que sa maîtresse n'avait rien à se reprocher là-dessus ; il profita de ce salutaire avis & devenant beaucoup plus modéré dans ses plaisirs, il reprit sa première application aux affaires de l'empire.

Deux de ses sujets dont l'un s'appelait Tapeü & l'autre Zogi, étroitement unis par la conformité de leurs inclinations, se signalèrent sous son règne par une action si généreuse que la mémoire d'une si belle amitié mérite un éternel souvenir. L'empereur avait condamné Tapeü à la mort sur l'accusation d'un certain crime dont p.263 il n'était pas entièrement convaincu, & sur lequel même on avait négligé de l'entendre. Zogi sensiblement touché du malheur de son ami, s'exposa au danger qu'il courait pour tâcher de lui sauver la vie, en reprochant neuf fois de suite à Siven l'injustice de son jugement : ce prince irrité de cette hardiesse lui dit en colère qu'il se déclarait complice du crime donc il prétendait justifier son ami par l'insolence avec laquelle il lui parlait en sa faveur. Zogi qui craignait bien moins de mourir que de passer pour un coupable lui répondit en ces termes :

— Tu te trompes si tu expliques ainsi ma conduite ; le zèle qui me fait défendre l'innocence de Tapeü, ce même zèle te devrait donner bonne opinion de la fidélité que je te garde, & je manquerais au devoir d'un bon sujet si j'abandonnais un malheureux que tu as condamné à la mort sans aucune des formalités qui se pratiquent sous les princes qui se piquent de bien rendre la justice : parce que je tâche à lui sauver la vie, tu m'accuse d'être complice d'un crime qu'il n'a point p.264 commis ; quelle apparence qu'avec tant de bonne foi, de tendresse, & de fidélité, je fusse capable d'une si méchante action ? en servant mon ami, je te sers encore davantage ; & puisqu'il est beaucoup plus glorieux & plus utile à tout un État de remettre un prince égaré dans son chemin que de sauver un innocent, jugez de ma fidélité par le soin que je prends de t'épargner une si cruelle injustice.

L'empereur encore plus irrité qu'auparavant lui repartit :

- Tais toi, ou te prépares à mourir avec lui.
- Un homme de bien, répliqua Zogi, ne se rebute pas dans une pareille rencontre pour en vivre quelques jours davantage, & je te répète encore que Tapeü n'a pas mérité la peine à laquelle il est condamné.

L'empereur frémissant à ce discours commanda qu'on les exécuta promptement l'un & l'autre, sans faire réflexion, que bien loin de se venger de Zogi, il le faisait mourir tout couvert de gloire, ayant mieux aimé périr en défendant l'innocence de son ami, que de lui survivre après l'avoir abandonné.



IEU

douzième empereur régna 11 ans ¹



_{n,265} La mort injuste de ces deux amis fut une tâche à la gloire de Siven, & fit beaucoup de tort à sa mémoire ; il laissa la couronne impériale à son fils qui n'eut aucune de ses bonnes qualités. Les historiens rapportent des choses surprenantes d'une de ses maîtresses, pour l'intelligence desquelles il est nécessaire de parler encore ici du dragon, dont on a déjà fait mention. Les Chinois regardent ce monstrueux animal comme la source de tous les biens qui leur arrivent, & comme un génie qui préside aux pluies, aux tonnerres & à toutes les tempêtes qui se forment dans les airs. Chose étrange que des peuples d'ailleurs si bien policés & si spirituels soient susceptibles d'une telle croyance; ils sont encore _{p.266} persuadés que ce dragon a le même pouvoir dans la terre, & particulièrement sous les montagnes. C'est ce qui les oblige lorsqu'ils creusent leurs tombeaux de chercher avec beaucoup de travail & de dépense les veines de cette bête énorme. Ils en font dépendre le bonheur & la prospérité de leurs familles de la bonté du terroir qu'ils ont choisi pour se faire enterrer, sur les assurances des astrologues qui leur débitent beaucoup d'impostures touchant l'avenir autorisées par le divers concours des astres ; Dieu permettant au démon par un secret impénétrable de sa conduite, de les entretenir dans une si grossière erreur, témoin la fable d'une fille élevée dans le palais impérial qui est un des plus singuliers événements de ce règne.

Le dragon qui s'était fait voir une fois pendant la vie d'un des empereurs de la race de Hiaa, avait disparu aussitôt en laissant tomber de son écume sur la terre ; on l'avait ramassée avec beaucoup de respect, & renfermée dans une cassette d'or comme une chose sacrée :

 $^{^{1}}$ 781 ans avant J. C., l'an 57 du 32^{e} cycle.

& ce dépôt _{p,267} s'était miraculeusement conservé jusques sous le règne de Siven. Ce prince ayant par curiosité fait ouvrir cette cassette, l'écume en sortit avec autant de promptitude que si elle eût été animée, sa vitesse s'étant augmentée à un point que rien ne pouvait résister à sa violence ; elle parcourut tout le palais, & s'arrêtant ensuite à l'appartement des femmes, elle pénétra jusque dans les entrailles d'une fille qui devint grosse, & qui accoucha d'un enfant qui fut cette belle personne dont l'empereur devint si éperdument amoureux. La crainte de s'attirer par cette infamie l'indignation de Siven, l'obligea d'exposer son fruit sitôt qu'elle en fut délivrée. Deux femmes de la campagne qui passaient par hasard ayant entendu les cris de cette petite créature, en eurent pitié, elles l'emportèrent dans leur village appelé Pao, l'élevèrent avec le même soin que si elle eut été leur fille, & la nommèrent Pazoa du nom du lieu où elle avait été nourrie. Celle de ces deux femmes qui l'avait allaitée ayant été accusée de quelque crime, fut mise p.268 en prison, elle offrit cette fille à l'empereur qui était déjà en âge d'être marié, pour racheter sa liberté, & Siven fut tellement charmé de sa beauté, qu'il renvoya cette femme chargée de présents, & retint sa fille auprès de lui. Cette passion devint si violente, qu'il répudia l'impératrice pour l'épouser, & qu'il déshérita Ikiu son fils aîné pour assurer la couronne à celui de Pazoa auguel il fit porter le nom de sa mère. Ikiu qui se sentit outragé d'un tel affront, abandonna la cour de son père, & se réfugia chez Xinu son oncle qui possédait une des principautés de l'empire au midi de la province de Xensi où est à présent bâtie la ville de Naniang. L'empereur dont Pazoa faisait les délices, n'était occupé que de sa tendresse; mais les plaisirs qu'il goûtait auprès d'elle, étaient troublés par l'air triste & sérieux de sa charmante épouse qu'il n'avait point encore vu rire ; il cherchait de tous côtés les moyens de la tirer de cette mélancolie & de lui donner de la gaieté ; il faisait alors la guerre aux Tartares occidentaux, & ses soldats avaient $_{\rm p.269}$ ordre de prendre les armes & de se rendre auprès de sa personne toutes les fois qu'ils verraient des feux allumés ; il leur faisait souvent donner signal sans aucune nécessité, mais pour obliger Pazoa à rire & à se moquer de l'empressement avec lequel ils se rendaient

auprès de lui d'un air guerrier & terrible, sitôt qu'ils étaient avertis de prendre les armes. Pazoa prit tant de plaisir à ces fréquentes surprises, que l'empereur eut enfin la joie de la voir rire avec eux; mais ce divertissement dont il se savait si bon gré, lui coûta bientôt l'empire & la vie. Cette femme prenait un plaisir singulier au bruit qui se fait quand on déchire des étoffes de soie, & son mari qui ne s'appliquait qu'à la divertir, en déchirait continuellement en sa présence.

Pendant qu'il s'amusait à ces bizarres divertissements, il envoya redemander son fils aîné à Xinu qui ne s'engagea de le lui rendre, qu'à condition qu'il le reconnaîtrait pour le légitime héritier de l'empire ; Ieu très irrité de ce refus, lui déclara la _{n.270} guerre. Xinu dont les forces étaient fort inférieures aux siennes, mais qui avait beaucoup plus d'intelligence que lui, se joignit aux Tartares, & vint la nuit le surprendre & l'attaquer dans son camp; on fit en même temps allumer les feux mais les soldats qui s'étaient rebutés d'avoir si souvent été trompés par de fausses alarmes, et croyant que celle-ci n'était encore gu'un divertissement gu'on voulait donner à l'impératrice, se moquèrent du signal; en sorte que la plupart s'étant rendormis, & le reste hors d'état de se défendre, Xinu les força dans leur camp & s'en rendit bientôt le maître. L'empereur qui s'était si souvent moqué d'eux vaincu par son frère & par son fils, demeura mort sur la place. Les Tartares qui voulaient profiter de cette victoire, entrèrent sur les terres occidentales de l'empire qu'ils regardaient déjà comme leur conquête, ils en pillèrent toutes les provinces de ce côté-là, sous prétexte de venir à leur secours ; en sorte que Xinu & son neveu se voyant hors d'état de leur résister & craignant quelque $_{\rm p.271}$ chose de plus fâcheux encore, se retirèrent vers le Levant & s'établirent dans la ville de Sigan. Les princes tributaires des environs, alarmés du ravage des Tartares, vinrent trouver Xinu, élurent Ikiu pour leur souverain, & se préparèrent à résister à des ennemis si redoutables. Mais n'étant pas assez forts pour les chasser du Couchant, ils n'employèrent leurs troupes qu'à la défense des provinces orientales où ils établirent le siège de l'empire déjà beaucoup retranché, mais dans lequel la famille de Cheva maintint

toujours son autorité.

Les princes d'Occident n'espérant plus de secours, se disposèrent avec leurs seules forces à recouvrer ce qu'ils avaient perdu, & firent de leur chef la guerre aux Tartares. Siangong roi de Cin & Vucong roi de Guei se distinguèrent par leur valeur des autres princes confédérés ; mais la division de l'empire fut cause d'une cruelle guerre civile : car les Tartares ayant été vaincus & chassés des provinces dont ils s'étaient rendus maîtres, ces deux rois se voulurent _{p,272} approprier de ce qu'ils avaient conquis, indignés de la retraite de l'empereur & du refus qu'il avait fait de les aider contre les Barbares. Les autres princes à leur exemple, prétendirent aussi se rendre indépendants. Ce mépris de la dignité impériale fut la source d'une longue suite de guerres intestines qui mirent enfin la race de Xina sur le trône, quoique descendue de Ficin dont le bonheur & l'adresse à élever les chevaux avaient commencé la fortune. Cette famille établie dans la province de Xensi parvint peu à peu à l'entière possession de l'empire, à quoi contribua beaucoup l'usurpation de la province de Xensi qui fut son premier agrandissement. La famille qui régnait à Guei s'étendit aussi dans le pays de Honan, l'une des quinze principautés que l'empereur Vui avait érigée en faveur de ses plus proches; elle descendait du prince Kamxoti frère de cet empereur; éclaircissement nécessaire à l'intelligence de ce qu'on verra dans la suite de cette histoire.



PINGU

treizième empereur régna 51 ans 1

a

 $_{\mathrm{p.273}}$ Ce prince fils d'Ieü voulant profiter de l'imprudence de son père malheureusement tué dans un combat, quitta la ville de Sigan, de crainte d'une mort aussi funeste, & se retira dans l'une des extrémités de l'Asie & au midi de la Chine, vers la rivière de Co qui arrose la province de Honan; il se mit à couvert par cette lâche précaution de la violence des Tartares ; mais en préférant la sûreté de sa personne à celle de son État, il en perdit la plus grande partie, & sa retraite causa de fâcheux changements & de grands désordres dans l'empire. Les princes tributaires à l'exemple des rois de Sin & de Zuei, s'érigèrent en souverains indépendants & refusèrent de rendre leurs hommages à un prince fugitif qui les avait p.274 abandonnés. Trois d'entr'eux se signalèrent dans cette générale désobéissance par l'établissement de trois royaumes considérables ; le premier appelé Ci, s'empara d'une très grande partie du pays septentrional, de la province de Xantong; il descendait de ce Liuxang à qui l'empereur Faü avait donné une principauté. Le second nommé Zu, s'empara des fameuses provinces d'Huquanq & de Kiangsi dépendantes de l'empire dès le règne de Chingu second empereur de la race régnante, qui en avait confirmé la donation faite par son prédécesseur Faü aux descendants de Hoangti, à condition de relever de sa couronne & de vivre dans cet état suivant les lois de l'empire. Le troisième appelé Cin ayant envahi la plus grande partie de la province de Xensi, choisit la ville de Taiquen pour le siège de sa principauté ; il était de la famille impériale, & tirait son origine du frère de Chingu, auquel il avait confirmé le don de ce pays dont il croyait ne l'avoir investi qu'en se jouant.

Ces princes qui ne reconnaissaient _{p.275} plus de souverain, ne

¹ 770 ans avant J. C., l'an 8 du 33^e cycle.

jouirent pas longtemps en repos du fruit de leur désobéissance, & se querellèrent au sujet de leurs frontières que chacun voulait étendre audelà de sa principauté, quoique l'empereur qui voulait toujours user de son autorité, leur enjoignît d'abandonner ces injustes entreprises. Le philosophe Confucius commence son Traité de la correction des rois dès le temps de ceux-ci ; il vivait encore vers la fin de ces guerres qui durèrent plusieurs siècles ; il les exhorte principalement à l'obéissance & à rétablir chez eux les anciennes lois de la Chine, il s'étend fort au long sur l'avantage qu'ils trouveront à conserver la paix entr'eux, il déteste les maux qu'engendrent les guerres civiles, & fait un détail de toutes les mauvaises actions commises par ces princes rebelles depuis leur désertion. Siancong étant mort l'an vingt & un du règne de Pingu, Vencong son fils qui lui succéda, remporta une grande victoire sur les Tartares, reprit sur eux ce qu'ils avaient usurpé, & poussa ses conquêtes jusque sur les frontières _{n.276} de Xensi au-delà de la ville de Fungian ; il borna celle de son État aux montagnes de Ci, & rendit à l'empereur ce qui lui appartenait vers l'Orient, se contentant du recouvrement de la province de Xensi.



VONU

quatorzième empereur régna 23 ans 1



Il était fils d'un des frères de Pingu, & n'eut pas sitôt recueilli la succession de son oncle, qu'il se mit en devoir de faire rentrer les princes tributaires dans l'obéissance : les voies de la douceur qu'il employa d'abord ayant été inutiles, il eut recours à celle des armes, qui ne lui fut pas plus heureuse : car ayant été défait & blessé dans un combat par un petit prince appelé Chingi, il désespéra de reprendre les provinces qu'avait déjà perdu l'empire, & ne songea p.277 qu'à conserver ce qui lui en restait. On ne trouve rien autre chose du règne de ce prince ; celui qui le vainquit était de la race impériale de Cheva & oncle paternel de Siven ; mais l'ambition beaucoup plus vive dans le cœur des souverains que les sentiments de la nature, n'a point d'égard à la proximité.

¹ 719 ans avant J. C., l'an 59 du 33^e cycle.

CHUANGU

quinzième empereur régna 15 ans 1

a

Il parvint à la couronne contre la volonté de son père & le sentiment de la plupart des ministres, quoiqu'elle lui appartînt légitimement. Vonu avait un autre fils d'une de ses maîtresses appelé Keü, & il l'aimait avec tant de tendresse qu'il le déclara son successeur. Sinpeü qui n'était pas moins recommandable par son autorité que par se vertu, p.278 s'opposa à cette injustice & fut secondé par quelques autres personnes considérables qui n'avaient pas moins de crédit. Ils craignaient avec raison que l'empire chancelant & prêt à tomber, ne reçut enfin le coup mortel. Cette préférence devait indubitablement causer une cruelle querre entre les deux frères qui aurait achevé de ruiner l'État. Ceux qui favorisaient le meilleur parti, firent valoir ces considérations pour Chuangu & le firent reconnaître empereur; mais les partisans de son frère conspirèrent la troisième année de son règne, & Mekin leur chef fut choisi pour l'assassiner. Sinpeü qui découvrit l'entreprise, mit en sûreté la personne de l'empereur. Ce ministre qui connaissait le crédit de Mekin, conseilla à Chuangu de ne point faire d'éclat & de faire semblant d'ignorer cette conspiration, de crainte d'effaroucher les complices: & s'étant un jour fait appeler au conseil avec ce traître pour traiter des affaires dont l'empereur avait coutume de leur donner connaissance, il le fit poignarder par un soldat qu'il avait n 279 pratiqué depuis quelque temps pour faire ce coup. Keü comprit par ce meurtre que la conjuration était découverte, & s'enfuit chez le roi d'Yen.

Deux autres frères aveuglés de la même passion se firent l'année suivante aussi la guerre, ils étaient fils de Siangong, roi de Ci ; l'un s'appelait Zukiu & l'autre Vaucong ou Sinopu. Ils avaient tous deux quitté leur père, prince violent & cruel auprès duquel ils craignaient

¹ 696 ans avant J. C., l'an 22 du 34^e cycle.

incessamment pour leur vie ; Zukiu s'était retiré dans la province de Lu & Vaucong dans celle de Kiu. La mort de leur père malheureusement assassiné sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce parricide, les garantit de sa cruauté; mais ils se firent une guerre cinglante pour sa succession, le prince de Lu s'intéressa pour Zukiu & Vaucong fut assisté par celui de Kiu : le royaume dont il s'agissait fut aussi partagé entre deux factions considérables, & Xaho & Cochong deux des plus grands seigneurs de Ci se déclarèrent en faveur de Zukiu. Il se donna plusieurs n 280 combats entre les deux princes avec différents succès ; mais enfin la victoire se déclara dans le dernier pour Vaucong, quoi qu'il eût été dangereusement blessé d'un coup de flèche de la main de Cochong Zukiu voyant son armée entièrement défaite se voulut retirer suivi de ses deux amis chez le prince de Lu, de crainte de tomber entre les mains d'un frère irrité & dans l'espérance de recouvrer le royaume de son père; mais Vaucong les fit poursuivre par ses troupes qui les arrêtèrent en chemin. Zukiu fut mis à mort par l'ordre de son frère. Xaho aima mieux se tuer lui-même que de demeurer au pouvoir des ennemis, mais Cochong fut conduit en vie à Vaucong par l'armée victorieuse sitôt que cette expédition fut terminée. C'était un philosophe très profond dans la connaissance des choses naturelles, & qui passait en vertu pour le prodige de son siècle ; sa prudence & sa probité lui avaient acquis une si grande réputation que ses discours étaient écoutés comme des oracles, & que ses actions conformes à ses sentiments _{p,281} n'étaient pas moins révérées que ses paroles ; on avait enfin pour ses grandes qualités le même respect que pour celles de Confucius qui vivait en ce temps-là, & qui passe encore aujourd'hui pour le plus sage & le plus savant de tous les Chinois. Vaucong se voyant maître de la vie de ce grand personnage, se voulut venger de la blessure qu'il en avait reçue ; mais Paxoa l'un de ses ministres qui eut horreur de cette cruauté lui tint ce discours pour l'empêcher de la commettre:

— Bien loin de regarder comme un crime l'action dont tu te veux venger, je fais grand cas du zèle & de la fidélité de celui

qui l'a commise ; il a cru devoir assurer la vie de son prince aux dépens de celle de son ennemi, & ne souhaites-tu pas que tes sujets te donnent en pareille occasion de semblables marques de leur amitié ? tu louerais cette ardeur à répandre pour ton service le sang de tes ennemis, & leur en témoignerais ta reconnaissance : tu dois donc au lieu de punir ce prétendu crime, rendre la liberté à celui qui l'a commis, & le regarder comme un homme fort p.282 innocent ; le cœur d'un ennemi s'adoucit par les bienfaits, & la haine que tu as conçue pour celui-ci se changera peut-être quelque jour en une amitié très sincère & très durable.

Vaucong profita d'un si sage avis & renvoya le philosophe ; il se retira dans le royaume de Lu ; mais il y fut reçu comme un déserteur, & le roi le fit ramener à Vaucong chargé de fers, bien moins pour lui marquer de l'amitié que pour se garantir d'une guerre dont il craignait l'événement. Vaucong averti de l'arrivée de Cochong alla lui-même audevant de lui indigné du triste état auguel on l'avait réduit, il lui fit ôter ses fers, & le retint comme son ami, & le pria de lui donner des instructions sur la manière de bien gouverner ses peuples, sur les moyens d'enrichir son État, & d'entretenir l'union & l'intelligence entre lui & les autres princes tributaires, trois points très importants à l'affermissement & au maintien de son autorité. Ce philosophe dit làdessus des choses merveilleuses dont ce prince fut tellement satisfait qu'il lui donna un gouvernement. Il _{p.283} le déclara dans la suite son premier ministre en récompense des services qu'il lui avait rendus ; ce personnage avait une grande étendue d'esprit & le sens admirablement bon ; mais il se démentit un peu, & négligea trop de faire pratiquer les anciennes lois du pays Son intérêt particulier joint à celui de l'État dont il avait la conduite l'engageait quelquefois à se servir de certains tours d'adresse & de subtilités indignes d'un homme de sa vertu. Confucius qui ne pardonnait rien, lui reprochait qu'il n'avait pas suivi la vertu par le chemin qu'un homme de bien doit tenir pour y atteindre, & qu'au lieu d'en faire son principal but en véritable philosophe & la préférer à

toutes les choses de la Terre, il avait voulu l'acquérir avec trop de délicatesse & d'industrie. Quoi qu'il en soit, le roi de Ci avec le secours de ce grand homme, rendit son royaume très florissant, & prit une si grande autorité sur les autres princes tributaires qu'ils n'agissaient plus que par ses conseils. Ce crédit augmenta beaucoup après la mort de l'empereur ; car Cochong p.284 se rendit tellement maître des suffrages de ceux qui devaient élire son successeur qu'il fit mettre cette couronne sur la tête d'un des parents du roi son maître, il s'appelait Liu, & descendait d'un des cadets de la famille impériale de Cheva qui continua par ce moyen dans la jouissance de l'empire.



LIU

seizième empereur régna 5 ans 1



Ce prince de la branche des rois de Ci élu empereur à l'exclusion des neveux de Chuangu, s'affermit aisément sur le trône avec le secours de Vaucong, & par l'adresse de son fidèle ministre qui engagea dans son parti tous les princes du Levant à la réserve de Sui qui ne voulut pas reconnaître Liu pour son souverain. Vaucong lui déclara la guerre n. 285 comme à un rebelle au nom de l'empereur, le défit & le tua dans un combat; le roi de Lu qui était son ami particulier attaqua Vaucong pour venger sa mort & pour reconquérir son pays ; mais il perdit la moitié du sien dans cette expédition, & le roi de Ci après l'avoir vaincu le força de lui demander la paix ; il ne la lui accorda qu'à condition qu'il renoncerait pour jamais à redemander cette province ; mais cet avantage lui pensa coûter la vie; car s'en retournant triomphant dans son pays, un soldat nommé Zamo ne pouvant souffrir qu'il eût retenu par le traité de paix quelques terres dépendantes de Lu qu'il avait prises en cette guerre, l'attendit dans un chemin fort étroit à la tête d'un gros détachement prêt à le charger au premier signal. Zamo s'avança vers Vaucong l'épée à la main & lui disant d'un air terrible & menaçant :

> Il faut mourir roi de Ci ou rendre au roi de Lu ce que tu lui retiens injustement.

Vaucong pour se garantir d'une mort si certaine ne lui promit seulement pas de faire cette restitution, mais lui accorda encore $_{\rm p.286}$ le pardon de son attentat ; Zamo jeta en même temps son épée, & se prosternant devant lui avec tout le respect qu'un sujet doit à son souverain, il lui rendit grâces du pardon qu'il lui accordait. Les Chinois saluent leurs rois en cette posture, le visage tourné vers le nord ; ils disent que leurs rois regardent toujours du côté du midi. La principale

¹ 681 ans avant J. C., l'an 37 du 34^e cycle.

porte du palais impérial & celles de tous les appartements de ce palais sont aussi tournées du côté du midi, d'où vient qu'ils disent en manière de proverbe, que lorsqu'ils reçoivent chez eux des étrangers avec cérémonies ils saluent leurs souverains à quelque distance qu'ils soient de la cour. Vaucong échappé d'un si grand péril, ne crut pas être obligé de tenir sa parole à un traître, & donna ordre qu'on exécutât Zamo.

Cochong ne l'eut pas sitôt appris qu'il vint trouver le roi.

— Il est très honteux à un souverain, lui dit-il en l'abordant, de manquer à sa parole, & de faire périr un criminel auquel il a promis le pardon ; le plaisir de se venger t'empêche-t-il de voir ce que p.287 tu vas faire contre l'honneur & la bonne foi ? tu rendras la tienne non seulement suspecte aux princes tes alliés, mais généralement à tous les hommes ; il faut qu'un État périsse sans ressource quand celui qui le gouverne manque à la bonne foi qui est l'unique fondement de toutes les monarchies ; regarde donc l'engagement de ta parole comme une chose sacrée, tu dois là-dessus ménager ta réputation, & tu feras connaître que tu n'est pas capable de te laisser tenter par le bien d'autrui en rendant un pays peu considérable.

Le roi écouta favorablement ce ministre, fit remettre Zamo en liberté, & restitua ce qui appartenait au roi de Lu : cette action le rendit si considérable aux autres princes qu'ils le reconnurent pour leur pa, c'està-dire pour leur chef, honneur qu'il ne paya que de l'exécution de sa parole & de la restitution d'un bien médiocre qui ne lui appartenait plus.



HOCIU

dix-septième empereur régna 25 ans 1



_{n,288} Il gouverna assez paisiblement l'empire dont son père s'était démis entre ses mains pendant les six premières années de son règne ; mais cette tranquillité fut troublée par les peuples du pays de Thie qui entrèrent les armes à la main dans l'une de ses provinces; ils assiégèrent la ville de Hing aujourd'hui appelée Faitong. Cette nation habite au nord de la province de Xensi à l'opposite des Tartares & audelà du grand mur qui a depuis été bâti pour séparer l'empire des Chinois de celui des Tartares. Vocong qui commandait l'armée de l'empereur força les ennemis dans leur camp & leur fit promptement lever le siège, ils se retirèrent à la hâte & en désordre dans le royaume de Quei. Icong qui p.289 en était roi, marcha au-devant d'eux à la tête de son armée, & leur présenta le combat ; les deux armées étaient en présence & prêtes à venir aux mains, mais le roi de Quei dont le poste avantageux semblait lui promettre la victoire, en perdit l'occasion par une superstition ridicule. Certains oiseaux d'une espèce assez particulière qu'il aimait d'inclination, se vinrent percher sur les piques de ses soldats, il fit scrupule de les en chasser, de crainte que cela ne lui fût d'un mauvais augure, & aima mieux ne point combattre que d'effaroucher ces oiseaux : l'ennemi profitant de cette faiblesse, vint en ordre de bataille se poster dans un terrain beaucoup plus commode pour attendre ce prince superstitieux : les deux armées combattirent, mais Icong fut défait & laissé mort sur le champ de bataille sans qu'on pût savoir s'il avait évité ou tombé dans le péril dont il s'était cru menacé ; le débris de son armée mit promptement son fils aîné en sa place & se retira en diligence dans la partie méridionale du royaume, & campa entre la rivière _{p.290} de Ci & le fleuve Jaune. Vocong attentif aux

¹ 676 ans avant J. C., l'an 42 du 34^e cycle.

progrès de cette victoire, se rendit maître du pays abandonné & mit en déroute l'armée de Tié; mais de crainte de passer pour un usurpateur, il donna cette conquête au second fils du roi de Quei à condition de porter le nom de Vocong, & de relever de l'empire. Cet État dont il avait redouté la puissance ne fut pas sitôt ainsi partagé, que Vocong enorqueilli de sa victoire attagua le roi de Zu quoi qu'il fût aussi puissant que lui. Ces deux princes se firent longtemps la guerre avec un avantage égal; mais s'étant inutilement lassés l'un contre l'autre, ils résolurent de s'entredonner la paix : ils se trouvèrent sur la montagne de Chaolin, où ils la conclurent. C'est ce qu'on trouve de plus considérable dans les Annales de la Chine concernant le règne d'Hoeiu qui laissant toute l'autorité à Vocong ne retint que le titre d'empereur. Ce favori dont l'ambition était encore plus grande que le crédit, aurait travaillé dès ce temps-là à détrôner son maître s'il n'eût n 291 point appréhendé de trouver en tête les autres princes tributaires, qui tous possédés de la même passion s'empêchèrent les uns les autres de déposséder l'empereur.



SIANGU

dix-huitième empereur régna 33 ans ¹



Ce prince fils du dernier empereur eut beaucoup de jalousie dès son enfance de la trop grande autorité du roi de Ci, & sitôt qu'il eut pris en main le gouvernement, il chercha les moyens de diminuer le crédit de Vocong en gagnant l'amitié des autres princes, afin de rendre à l'empire son ancien éclat, & sa bonne fortune lui fournit deux moyens pour faire réussir ce généreux dessein.

Le roi de Ci avait employé l'industrie de son premier ministre pour convoquer tous les autres rois qui $_{\rm p.292}$ relevaient de l'empire. Siangu qui craignait que cette assemblée ne causât quelque désordre dans ses États, se voyant trop faible alors pour s'y opposer ouvertement, s'avisa de rendre Vocong suspect à ces princes en tâchant de se faire reconnaître empereur dans leur assemblée, aussi bien par lui, que par les autres qui la composaient. Il leur envoya à ce dessein ambassadeur appelé Zaingu, personnage d'une prudence consommée, avec une lettre adressée à eux tous, & lui ordonna de la leur faire recevoir avec les cérémonies ordinaires en pareille occasion, & de ne pas contraindre le roi de Ci d'en user comme les autres, en cas qu'il refusât de la recevoir avec le même respect. Les Chinois ont accoutumé avant que d'ouvrir & de lire les ordres de l'empereur de les mettre sur une table magnifiquement ornée, & de leur rendre les mêmes honneurs que s'il y était en personne : Zaingu leur présenta ces paquets qui furent très respectueusement reçus de tous ces princes à la réserve du roi de Ci. Cochu son premier ministre indigné p.293 de sa désobéissance lui tint ce hardi discours.

¹ 651 ans avant J. C., l'an 7 du 35^e cycle.

— Si le souverain néglige son devoir & que ses sujets à son exemple méprisent aussi de satisfaire à leurs obligations, comme il n'est rien de plus naturel que la communication des maladies de la tête à toutes les autres parties du corps, tout l'État tombera nécessairement dans le désordre & dans la confusion. Tu as assemblé ces princes pour traiter avec eux comme leur égal, & je loue ton intention. Mais qui peut approuver que tu en uses avec l'envoyé de l'empereur comme si tu étais empereur toi-même ; n'as-tu pas dû prévoir que ces princes dont tu réveilles toi-même la défiance par un si scandaleux procédé, te croiront sans fidélité, & sans honneur? Accommode-toi donc aux conjonctures présentes. Fais de bonne grâce ce que tu ne peux te dispenser de faire sans un préjudice considérable, & reconnais comme eux l'empereur pour ton souverain seigneur.

Vocong suivit quoique malgré lui un si sage conseil, & rendant à la lettre de Siangu le respect qu'il lui devait, différa l'exécution du _{p.294} dessein de se rendre maître de l'empire, quoique ce fût l'unique motif de cette extraordinaire assemblée. Cette adroite conduite produisit un bien meilleur effet que l'empereur n'avait attendu ; car tous ces princes faisant moins de réflexion au dessein de Vocong qu'à son obéissance, rentrèrent bien plus volontiers dans leur devoir.

Le repos de l'empire ainsi rétabli fut troublé par la retraite de Xota fils de Siangu qui s'alla réfugier auprès du roi de Ci ; Cousong alla de sa part trouver Siangu pour obtenir le pardon de Xota & le rétablit dans les bonnes grâces de son père. Ce ministre mourut au retour de cette ambassade, la septième année du règne de l'empereur. Trois des principaux ministres briguèrent sa place avec beaucoup de chaleur ; mais Vocong accablé d'années & d'infirmités négligea ou ne put apaiser ces brouilleries, & mourut deux ans après ; il laissa cinq fils tous en âge de régner qui se disputèrent sa couronne ; les gouverneurs & les peuples se partagèrent entre ces cinq prétendants, p.295 & ce royaume dont Vocong trouvait les bornes trop petites, & qu'il voulait étendre

aussi loin que celles de l'empire, fut menacé d'une entière destruction par la division de ses enfants.

Pendant ces guerres intestines un certain prince nommé Siangu comme l'empereur, souverain du pays de Sung dans la partie occidentale de la province de Nanking, mettait toute son application à gagner l'amitié des autres princes tributaires; il avait une grosse armée sur pied avec laquelle il avait remporté plusieurs avantages, & la gloire qu'il s'était déjà acquise lui faisait concevoir de grands desseins. Le roi de Zu s'opposa aux progrès de ses armes avec des troupes sans ordre & sans discipline, que Siangu eût très facilement défaites s'il avait voulu les attaquer. Mais il répondit avec beaucoup de générosité à un de ses officiers qui le pressait de ne pas manquer une si belle occasion, qu'« un brave soldat n'employait ni la surprise ni la ruse pour vaincre son ennemi & qu'il ne devait se servir que de sa valeur. » p 296

— Je puis aisément, ajouta-t-il, mettre en déroute l'armée du roi de Zu; mais j'aimerais beaucoup mieux être vaincu en bataille rangée que de profiter de son désordre & d'attaquer des gens qui sont hors d'état de se défendre. Cette victoire conviendrait bien mieux à un brigand qu'à un prince qui ne veut devoir ses avantages qu'à son courage & à sa vertu.

L'événement répondit à des sentiments si généreux. Car le roi de Zu ayant eu le temps de se mettre en bataille l'attaqua & remporta une victoire si complète qu'à peine Siangu se put-il échapper en vie.

Ching, petit prince de la province de Xensi, eut l'audace de se révolter ouvertement contre l'empereur dans la quinzième année de son règne. Il envoya contre ce rebelle une année composée des habitants de Tié qu'il avait levée à ses dépens, laquelle s'empara de la plus grande pairie de son État appelé Lié. Il laissa par pitié le reste à ce malheureux petit prince qui lui vint demander pardon. Mais afin de s'attacher entièrement les peuples de Tié, du secours desquels il p.297 prévoyait avoir besoin pour l'exécution de plusieurs autres entreprises, il épousa la fille de celui qui les gouvernait. Il confirma le titre de roi au prince de Cin qu'il avait usurpé jusques alors, à condition de donner

passage sur ses terres à l'armée de son beau-père. Mais ayant à quelque temps de là répudié sa fille sous prétexte qu'elle était étrangère, le père de cette princesse pour se mieux venger d'un si sensible affront, promit à Xota fils de l'empereur, prince inquiet & violent, & qui brûlait d'envie de régner, de le faire déclarer empereur s'il voulait le venir joindre. Xota gagné par cette promesse & devenu ennemi déclaré de son père, lui fit la guerre avec les troupes de Tié, & le contraignit d'abandonner sa ville capitale, & de s'enfuir chez le prince Ching, auguel il avait rendu son amitié depuis sa rébellion. Il espérait qu'en joignant ses forces aux siennes, il s'opposerait avec d'autant plus de succès aux efforts de ces peuples, que le prince de Ci était leur plus mortel ennemi. Cependant p.298 son fils se rendit maître de la capitale de l'empire, & l'extrémité de l'Asie vit en même temps deux empereurs, & dans la personne du père & dans celle du fils, se faire une guerre cruelle, l'ambition étant capable d'étouffer tout ce que les hommes ont de plus saint & de plus sacré. Siangu réfugié auprès de ce petit prince, implora l'assistance de ses voisins. Les rois de Cin & de Ciin, princes très puissants avec quelques autres qui l'étaient moins, furent les premiers à lui amener des troupes ; ils en composèrent deux armées, avec l'une desquelles le roi de Ciin assiégea la capitale dans laquelle Xota s'était renfermé. La place fut prise en fort peu de temps & ce prince rebelle exécuté à mort. Le roi de Cin marchant ensuite contre le roi de Tié à la tête de l'autre armée, il le mit en déroute & l'empereur rétabli dans sa ville capitale, jouit longtemps en repos du fruit de cette victoire : il donna des marques de sa reconnaissance & de sa libéralité à tous ces princes à proportion des services qu'ils lui avaient _{n 299} rendus, & redoubla par ses bienfaits leur attachement aux intérêts de l'empire. Cette révolution fut le second moyen dont la fortune se servit pour remettre la majesté de l'empire dans son premier éclat.



HIANGU

dix-neuvième empereur régna 6 ans 1



Il régna avec beaucoup de douceur & de modération, sitôt qu'il eut recueilli la succession de Siangu son père qui lui laissa l'empire dans un état florissant. Les historiens rapportent que ce prince recommandable par sa sagesse & par son innocence était continuellement sur ses gardes de crainte de rien faire qui ne fût pas conforme à l'exacte probité dont il faisait profession, & qu'ayant acquis par cette conduite toutes les qualités d'un véritable souverain, il fut aimé de tous ses sujets avec tendresse.

¹ 618 ans avant J. C., l'an 40 du 35^e cycle.

QUANGI

vingtième empereur régna 6 ans 1



_{n,300} Il était fils du dernier empereur, & n'hérita pas moins de ses vertus que de sa couronne : sa générosité & sa bonne foi qui se remarquaient dans ses actions & dans ses discours lui firent donner le nom de Quangi qui veut dire splendide ou magnanime. La dernière année de son règne fut souillée par un parricide commis en la personne de Lincong, roi de Ci, par son ministre appelé Chaoxon, & Siencong frère du dernier roi qui était engagé dans le service de l'empereur, fut élu après la mort de ce malheureux prince : on dit que Lincong s'attira par sa cruauté, la haine de ses sujets dès le commencement de son règne par ses mauvaises actions, & par son p.301 mépris & sa négligence pour le gouvernement de son État. Un petit prince qui était son allié crut lui devoir donner quelques conseils sur le désordre de sa conduite. Mais Lincong bien loin de profiter de ces avis en conçut un tel dépit, qu'il résolut de le faire assassiner. Il envoya à ce dessein un appelé Misius, homme capable de tout entreprendre, sous prétexte de rendre à ce prince une visite de sa part. Ce méchant homme qui cherchait un moment favorable à cette horrible exécution entra de grand matin dans le palais. Mais il fut étrangement surpris de voir déjà ce prince assis sur son trône entouré d'un grand nombre de sujets, dont il écoutait les plaintes, & les demandes, & auxquels il rendait justice; ce spectacle lui donna tant de respect & de vénération pour ce prince qu'ayant horreur de l'assassinat qu'il allait commettre, il fit en lui-même cette réflexion : « Un souverain qui entre avec tant de soin dans le détail des affaires de ses sujets, & qui méprise le luxe & la dépense pour se donner tout entier à leurs besoins, p.302 mérite de porter une couronne, & serais-je assez scélérat pour tremper mes mains dans le sang d'un si bon prince,

¹ 612 ans avant J. C., I'an 46 du 35^e cycle.

& comment me pourrais-je laver d'un crime si exécrable? Le roi mon maître qui me croit un homme de courage, me reprochera ma faiblesse, & me traitera comme un lâche & comme un désobéissant; il faut donc commettre un parricide ou lui manquer de fidélité; il n'y a que la mort qui me puisse mettre à couvert de l'un ou de l'autre de ces reproches. » Il sortit en même temps du palais, & se tua en se lançant sur le tronc d'un saule aiguisé comme un pieu. Lincong changea tant soit peu de conduite; mais son ministre se souvenant toujours du passé ne lui en fit pas moins perdre la vie.



TINGU

vingt-unième empereur régna 21 ans ¹

a

 $_{\mathrm{p.303}}$ Il était frère de Quangi & lui succéda ; il eut tant d'aversion pour la guerre qu'il ne s'appliqua qu'à maintenir ses sujets dans un parfait repos & à les faire vivre suivant les lois de l'empire ; il fut surnommé Tingu qui signifie ferme & constant. Le roi de Zu leva sous son règne une grosse armée sous prétexte de ranger à son devoir Loheni, prince de Cuo, qui s'était révolté contre l'empereur, mais à dessein de détrôner Tingu, & vint avec cette armée jusques aux environs de la ville capitale de la Chine. Tingu lui envoya Sumoni, homme fier & intrépide, pour le complimenter de sa part, & pour lui ordonner de congédier ses troupes, & de s'en retourner chez lui. Le roi de Zu rendit à Sumoni tous les honneurs que p.304 méritait un envoyé de l'empereur, pour lui cacher le véritable sujet de son armement : il lui fit plusieurs questions dans l'entretien qu'ils eurent ensemble sur la grandeur & sur la figure des neuf vaisseaux d'airain de l'empereur Yuo, sur lesquels étaient exactement gravés les plans des provinces de l'empire ; on y voyait encore tous les poids & toutes les mesures dont on se servait alors, & l'on croyait comme on a déjà dit, que la possession de ces vaisseaux était un gage assuré de celle de l'empire. Sumoni comprit par les discours du roi de Zu qu'il en voulait à la couronne impériale, & lui répondit en ces termes avec la liberté dont il avait accoutumé de dire ce qu'il pensait :

— La possession de l'empire ne dépend pas de l'enlèvement des vaisseaux dont tu t'informes si soigneusement, & l'on ne peut s'en assurer la jouissance qu'en faisant profession d'une vertu bien éprouvée, & quand tu les aurais ravis, tu ne passerais toujours que pour un rebelle & pour un usurpateur ;

¹ 606 ans avant J. C., I'an 52 du 35^e cycle.

il ne t'importe pas d'en savoir la grandeur ni la figure, $_{\rm p.305}$ & tu dois seulement t'abstenir d'une injustice en faisant un meilleur usage de ton pouvoir ; les destins n'ont pas encore résolu la perte de la race de Cheva, & le Ciel la protège encore assez pour en empêcher la destruction : renonce donc au dessein que tu as de la possession d'une couronne dont la providence seule a droit de disposer.

Le roi de Zu honteux de voir son entreprise découverte ramena ses troupes dans ses États, & le discours de Sumoni eut plus de force que toute une armée.

Laotan, surnommé le philosophe, naquit dans le pays de Zu la troisième année du règne de Tingu; c'est l'Épicure des Chinois, par la conformité de sa doctrine à celle de ce fameux philosophe ; il soutenait que l'âme périssait avec le corps & que la volupté était le souverain bien de l'homme; ses sectateurs ne s'étudiaient qu'à prolonger leur vie afin de jouir plus longtemps de la seule félicité qu'ils connaissaient, & employaient des moyens abominables pour y parvenir; cette dangereuse opinion s'est glissée parmi les plus grands p.306 seigneurs de l'État qui s'imaginent pouvoir jouir sur la terre, d'un bonheur qui ne se peut trouver que dans le Ciel; c'est à cause de cela qu'on appelle Taokiao, c'est-à-dire, immortelle, la secte qu'ils composent, qui est la troisième de celles qui sont suivies chez les Chinois : la première est celle des gens lettrés nommée Jukiao, & la seconde qui s'appelle Foekiao, est celle des idolâtres ; ces premiers philosophes qui établissent le souverain bien dans le plaisir reconnaissent une intelligence souveraine, suivant ce passage tiré d'un des traités de Laotan.

« Tao, dit-il, ou la suprême raison n'a point de nom qui lui convienne, elle a créé le Ciel & la Terre, quoiqu'elle n'ait point de corps ; elle est immobile, & donne cependant le mouvement à tous les astres ; je la nomme Tao, c'est-à-dire la suprême raison sans figure, parce que je ne lui connais point d'autre nom.

Ce philosophe se vante dans un autre endroit de ses ouvrages, d'avoir été crée par le Ciel. On rapporte des choses toutes fabuleuses & par conséquent incroyables de la naissance $_{\rm p.307}$ de ce philosophe ; il fut caché, disent les Chinois, pendant quatre-vingt-un ans, dans le ventre de sa mère & n'en sortit que par une ouverture qu'on lui fit au côté. Le nombre de neuf qu'il croit le plus parfait de tous, & qui multiplié neuf fois, donne celui de quatre-vingt-un est le fondement de cette ridicule croyance ; & comme Laotan était un génie merveilleux, ils se sont imaginés que la nature avait travaillé à le former pendant ce mystérieux nombre d'années.



KIENI

vingt-deuxième empereur régna 14 ans 1

a

Il succéda à Tingu son père & soutint avec assez d'honneur le poids de la couronne. Mais avant que de passer plus outre, il est nécessaire de remarquer que l'empire de la Chine, n'avait pas alors autant $_{\rm p.308}$ d'étendue qu'il en a & qu'il ne comprenait qu'une médiocre partie des provinces qui le composent aujourd'hui. Ses premiers peuples sortis du Couchant s'établirent dans la province de Xensi, les chefs de plusieurs familles considérables s'habituèrent peu à peu dans de nouveaux pays aux environs. Cette province s'étant ainsi peuplée, celles de Honan, de Peking & de Xantong reçurent aussi de nouvelles colonies & formèrent ensemble un État sous l'autorité d'un seul souverain. Il ne s'étendait alors que vers le nord du fleuve Kiang, & se soumit volontairement aux lois de ce monarque. On fit aussi quelques autres découvertes du côté du Midi dès le règne de l'empereur Yuo, & ce prince fit faire des cartes géographiques de ces pays, avec des observations sur les astres aux influences desquels la plupart étaient sujets : ces régions n'étaient pas encore beaucoup remplies d'habitants, & ne reconnaissaient pas toutes l'empereur de la Chine; mais les empereurs suivants après avoir assuré leur couronne à leurs fils aînés, $_{\rm p.309}$ abandonnaient ces pays à leurs autres enfants qui se cherchaient eux-mêmes des habitations, dans lesquelles ils faisaient des peuplades. C'est ainsi que s'établirent plusieurs petits royaumes, & que ces nouveaux habitants accoutumés à l'obéissance par d'habiles & de sages souverains, s'instruisirent dans toutes sortes d'arts, & s'adonnèrent particulièrement à l'agriculture. Ces provinces ayant été de temps en temps réunies, forment ce vaste empire en l'état auquel on le voit aujourd'hui.

C'est sous le règne de Kieni qu'il est fait mention pour la première

¹ 585 ans avant J. C., l'an 13 du 36^e cycle.

fois du royaume de U fondé par Taipeü dont on parlera dans la suite de cette histoire ; il commence à la source du fleuve de Kiang où sont aujourd'hui les villes de Suchen & de Xanking, & s'étend dans ces grands pays enfermés entre la mer du Levant & le royaume du Japon ; les Annales du pays rapportent que Taipeü fit amitié avec le roi de Ci, & joignit ses forces aux siennes pour s'opposer au roi de Zu qui voulait usurper l'empire. Une passion trop $_{\rm p.310}$ inconsidérée fut la cause de cette guerre, dont voici l'histoire en peu de mots.

Une jeune princesse de la maison impériale & la plus belle personne de son temps demeurait dans le village de Ching, dépendant du royaume de Zu. Le roi qui en était éperdument amoureux voulait l'épouser; mais Uüchini son colao empêcha ce mariage, en représentant à ce prince que les lois du pays défendaient d'épouser une fille de son nom, quand même il n'y aurait aucune parenté entre les deux parties. Un grand seigneur du royaume, l'ayant à quelque temps de là recherchée, Uüchini trouva un prétexte pour rompre encore ce mariage; le roi l'envoya en qualité d'ambassadeur vers le prince de Ciin, pour ratifier en son nom un traité de paix ; il passa par le village de Ching, & vit par hasard cette princesse dont il fut si violemment épris qu'il l'emmena pour en faire sa concubine ; ce seigneur dont il avait ruiné la recherche donna promptement avis au roi de la tromperie de Uüchini, & ce prince en fut p.311 tellement irrité qu'il fit exterminer toute sa famille : cet ordre fut d'autant plus aisé à exécuter que tous ses parents demeuraient dans une province dont ce seigneur avait le gouvernement. Uüchini n'eût pas sitôt reçu la nouvelle de ce massacre qu'animé d'un pressant désir de vengeance, au lieu de conclure la paix, avec le roi de Ciin, il engagea celui-ci à se déclarer ouvertement contre le roi son maître, lui promettant son crédit & ses amis, & l'assurant que Taipeü se déclarerait aussi contre le roi de Zu. Celui de Ciin flatté par de si belles espérances envoya Uüchini à ce prince avec quantité de présents qui en obtint tout ce qu'il lui demanda; mais comme les peuples du royaume de U n'étaient pas encore instruits dans le métier de la guerre, & qu'ils ne savaient pas se servir de chariots armés,

Uüchini leur envoya des gens pour leur apprendre la discipline militaire ; ils l'établirent si parfaitement dans ce pays-là qu'il fournit dans la suite plusieurs grands capitaines. Ces deux rois étroitement unis défirent $_{\rm p.312}$ le roi de Zu en plusieurs batailles & le contraignirent à leur demander la paix ; mais il lui en coûta quelques provinces pour les obliger à la conclure, & renonça de plus au dessein de s'emparer de l'empire.



LINGU

vingt-troisième empereur régna 27 ans 1



On dit que ce prince qui succéda à Kieni son père vint au monde avec des cheveux & de la barbe; il fut surnommé à bon droit l'intelligent, s'étant maintenu au milieu des guerres que se firent les princes tributaires, sans rien perdre de son État, ni de son autorité. Le roi de U appelé Xucong mourut la onzième année du règne de cet empereur, & Chufan son fils aîné fut mis malgré lui dans sa place, & refusa cette couronne pour la $_{\rm p.313}$ mettre sur la tête de Lichaü, son cadet; mais celui-ci la regardant comme un bien qui ne lui était pas dû, se défendit de l'accepter avec autant d'opiniâtreté que son frère avait d'empressement à la lui faire prendre. Cette contestation entre deux idolâtres qui devrait faire honte aux princes chrétiens ne fut pas si tôt terminée. Chufan fit entrer de force Lichaü dans le palais, le revêtit des ornements royaux, & le salua comme son souverain; mais ce nouveau roi abandonna le royaume, & s'alla cacher dans le fond d'un désert, beaucoup plus content d'y cultiver innocemment la terre que de gouverner un État. Chufan ne pouvant plus s'excuser de régner luimême, se rendit aux prières & aux importunités de ses sujets, & reprit la couronne de son père; cette complaisance ne lui fut pas moins glorieuse, que le mépris qu'il avait témoigné d'abord pour cette souveraine dignité.

On croit communément que le grand Confucius dont les Chinois font perpétuellement l'éloge, naquit $_{\rm p.314}$ dans la province de Xenongle la vingt-troisième année du règne de Lingu, & cinq cent cinquante & un ans avant la naissance de Jésus-Christ. Il est le chef de la secte des lettrés qui est la plus noble des trois qui étaient alors suivies ; mais on parlera ci-après plus particulièrement de sa personne & de sa doctrine.

¹ 571 ans avant J. C., l'an 27 du 36^e cycle.

Tous ceux qui s'intéressèrent dans la querelle des cinq frères armés, les uns contre les autres pour la possession du royaume de Ci, périrent tous dans cette guerre à la réserve d'un seul de la famille royale, qui ramassa les débris de cet État, après que les prétendants assistés des ministres qui avaient pris différents partis, l'eurent longtemps disputé. Choangu successeur de cet heureux héritier ayant négligé de se défaire d'un reste de rebelles, Ciochi l'un de ses ministres se mit à leur tête, & lui ôta la couronne & la vie : cet usurpateur fit mettre à mort l'historiographe du royaume, & deux de ses frères, pour avoir fait mention de ce parricide dans p.315 les Annales du pays : il croyait en abolir la mémoire en se défaisant de cet auteur ; mais il s'en trouva d'autres qui firent non seulement l'histoire de sa cruelle intrusion mais qui n'oublièrent pas la moindre circonstance de tous ses crimes, il leur pardonna cette liberté, de crainte d'augmenter l'horreur dont il craignait le souvenir.



KINGU

vingt-quatrième empereur régna 25 ans 1



Il était fils de Lingu, & ce fut sous son règne que le roi de U², qui se voulait soumettre à l'empire, envoya des ambassadeurs au roi de Lu, pour prendre une entière connaissance de ses lois & de son qouvernement; on dit qu'ils eurent ordre d'aller apprendre la musique chez un prince de la famille de Cheva, parce que le mot de musique p. 316 signifie dans les familles royales & impériales, la science des lois civiles & politiques, qu'ils considèrent comme un concert très juste, quand ces lois sont exactement observées : c'est en suivant cette idée qu'ils chantent de certains vers composés sur les lois & sur les ordonnances, en présence de leurs souverains, pour les instruire dans l'art de régner, parce que les princes se rebutent ordinairement du travail de l'étude, quoiqu'il n'y ait rien qu'il leur soit si nécessaire : c'est le premier de leurs devoirs; c'est d'où dépendent le repos & le bonheur de leurs peuples, & ce n'est enfin qu'à cette condition qu'ils ont le droit de porter les couronnes. Le roi de U choisit la cour du roi de Lu préférablement à celle des autres princes ; parce que son État était alors le mieux réglé, qu'il était de la famille de Cheva & qu'il gouvernait ses sujets suivant les lois établies par les empereurs de cette race. Il ne crut pas devoir s'adresser directement à Kingu qui négligeait trop la conduite de ses affaires, & qui semblait courir au devant de la servitude. p 317

Ching qui régnait dans une partie de la province de Xensi voulant rétablir la discipline de son État ruiné pendant les guerres précédentes, en confia le soin avec un pouvoir fort ample à un de ses ministres appelé Sunquia, homme très juste & très sage : il s'acquitta de cet emploi avec tant d'exactitude qu'il commença par la réformation de la cour sans

¹ 544 ans avant J. C., l'an 54 du 36^e cycle.

² [c.a. : Mailla parle du royaume de <u>Ou</u>.]

épargner la personne du roi ; il retrancha des abus autorisés par un fort long usage, renouvela les anciens règlements des meilleurs princes, & les fit pratiquer avec beaucoup de sévérité ; il pris aussi connaissance de ce qui concernait l'agriculture, & partagea les terres avec tant de justice & d'égalité, que les riches, bien loin de se plaindre du retranchement qu'on leur faisait souffrir, mêlèrent leurs acclamations à celles des pauvres, considérablement soulagés par cette sage distribution, pour bénir de concert ce grand législateur; mais pour donner quelque idée de ce partage, il faut rapporter ici les anciennes lois renouvelées par Sunquia :

« _{p.318} La neuvième partie des terres composera le domaine du roi. Les gouverneurs qui n'auront pas de quoi subsister, feront contribuer les particuliers à leur dépense, & la régleront conformément à leur dignité. La pêche sera permise à tout le monde dans les lacs & dans les étangs. Le fils ni la femme ne seront point responsables des fautes de leur père ni de leur mari.

La charité des souverains & des magistrats se faisait particulièrement remarquer à l'égard de quatre différentes sortes de personnes, des hommes veufs, des femmes veuves, des vieillards sans enfants & des orphelins : ils croyaient ces quatre conditions les plus malheureuses de la vie, au sujet desquelles on voit encore d'anciens vers dont voici le sens :

« Si les rois font éclater leur piété en faisant du bien aux gens riches, ils la signalent beaucoup plus quand ils l'exercent envers les veufs & les veuves, les vieillards & les orphelins.

Ils divisaient les champs avec tant d'égalité qu'une famille n'en avait pas une portion plus grande qu'une autre ; ils $_{\rm p.319}$ commençaient par marquer une grande étendue en carré qu'ils partageaient ensuite en neuf parties égales, celle du milieu appartenait au roi, ceux qui possédaient les huit autres étaient tenus de la cultiver à frais communs, avant que de travailler à celle qui leur appartenaient ; on l'appelait aussi la portion commune & du tribut, à cause qu'elle était du domaine du roi, & les autres s'appelaient les portions particulières.

Le philosophe Confucius âgé de dix-neuf ans, se maria dans le

royaume de Sum, où son père avait un gouvernement, l'an troisième du règne de Kingu; il eut un fils dès la première année de son mariage & se contenta d'une seule femme, ne croyant pas qu'il fût permis d'en avoir plusieurs, quoique ce fût l'usage du pays. Il la répudia même, quelque temps après, sur je ne sais quel prétexte, & passa le reste de ses jours dans le célibat; on croit qu'il choisit ce genre de vie pour vaquer avec plus d'application à l'étude & pour enseigner sa doctrine partout l'empire, débarrassé de la conduite p.320 & du soin d'une famille.

Il acquit dès l'âge de vingt-trois ans une connaissance entière de toutes les parties de la philosophie, & s'en alla à la cour de l'empereur, attiré par la réputation d'un autre philosophe appelé Lantani, que ce prince honorait d'une particulière estime. Confucius assista aux leçons qu'il faisait sur les points les plus importants selon lui, aux devoirs de la vie civile. C'étaient le bonheur en général, la guerre, l'hospitalité & l'économie ; il donnait là-dessus des règles pour se bien conduire, que chacun pouvait pratiquer par rapport à son État ; il renfermait les autres moindres devoirs dans l'éducation de la jeunesse, les obligations du mariage, les funérailles, le respect pour les vieillards & pour les gens de lettres, & la manière de recevoir ses amis chez soi, sur toutes lesquelles choses la philosophie chinoise donne encore aujourd'hui de très belles instructions.

Leurs historiens rapportent à la vingtième année de ce règne, la naissance d'Yenhoiu ¹, l'un des disciples _{p.321} de Confucius, & celui qu'il aima avec le plus de tendresse à cause de sa douceur, de sa politesse & de son profond savoir. Confucius avait trois mille disciples, entre lesquels on en comptait soixante & douze distingués par leur érudition, & douze autres si consommés dans toutes sortes de connaissances, qu'on les appelait par excellence les douze philosophes ; Yenhoiu avait soin de toutes ces illustres personnes qui vivaient en commun, & sa prudence dans cet emploi ne le rendait pas moins cher à son maître que ses autres rares qualités.

^{1 [}c.a. : ou Yen Hoei, Yen-tsée, Yen-yuen... Surnommé Tsée-yuen.]

Kieni, fils du roi de Zu, qui brûlait du désir de régner, sollicita les sujets de son père à la révolte & se souleva lui-même contre lui ; le roi, pour éviter la fureur de cet enfant dénaturé, abandonna son État & se réfugia chez le roi de Sum. Kieni, profitant de sa retraite fit mourir de plusieurs genres de supplices ses plus affidés serviteurs, & son premier ministre appelé Nyaxu, dont toute la famille fut massacrée à la réserve de Guyueni ¹, le plus jeune de ses p.322 fils ; il le fit soigneusement chercher, mais il s'en était fui dans le royaume de V, où il fit le projet funeste d'une sanglante tragédie.

L'empereur mourut deux ans après & Menquen son fils fut élu en sa place; mais à peine régna-t-il un mois pendant leguel il lui naguit un successeur. La faiblesse de cet enfant au berceau donna lieu à de grands mouvements intestins. Cayu frère de Menguen qui était alors gouverneur d'une province, fut élevé à l'empire par d'autres gouverneurs sous prétexte de l'imbécillité de l'âge, & de l'incertitude de la vie de ce jeune enfant ; mais les principaux officiers de la couronne qui s'étaient déclarés pour lui, le proclamèrent empereur, & lui choisirent des tuteurs pour gouverner l'État dans son bas âge : les deux factions trop animées pour en venir à un accommodement, prirent les armes, & celles de Cayu qui força la ville capitale, le mirent en possession de la couronne ; il se fit aussi appeler Kingu, mais quoique ce nom soit semblable à celui de son père, il s'écrit avec de différentes $_{
m p.323}$ lettres & n'a pas la même signification. On ne compte pas Menguen parmi les empereurs à cause de la brièveté de son règne : c'est pourquoi Kingu l'usurpateur passe pour le vingt-cinquième de la famille de Cheva.



-

¹ [c.a.: Ou-yun, chez Mailla.]

KINGU

vingt-cinquième empereur régna 44 ans 1



Il est nécessaire de reprendre au commencement de ce règne l'histoire de Guyueni réfugié chez le roi de U ; il rencontra en s'enfuyant un de ses intimes amis appelé Paozi ², qui lui demanda en confidence quelle route il avait dessein de tenir :

— Je fuis comme tu vois, lui répondit-il, plutôt que je ne me retire, pour éviter la cruauté du roi de Zu, & me vais rendre à la cour du prince de V, que je solliciterai à prendre les armes pour punir ce perfide du p.324 traitement inhumain dont il a usé envers son père & j'espère venger la mort du mien, & le massacre de toute ma famille par l'entière destruction de son État.

— Tu pourras bien, lui repartit Paozi, attirer de grands maux sur ce royaume; mais je ferai mes efforts pour empêcher qu'il ne passe en d'autres mains : je ne crois pas que les lois de l'amitié m'engagent à consentir à cette vengeance au préjudice du premier de mes devoirs qui m'attache indispensablement aux intérêts de mon prince, & au salut de ma patrie.

Guyueni continua son chemin, & ne fut pas sitôt arrivé chez le roi de V, qu'il le persuada de prendre part à son ressentiment : ce prince y fut d'autant plus porté qu'il avait sujet de se plaindre aussi du roi de Zu, & prit avec plaisir cette occasion de lui déclarer la guerre. Guyueni se fit fort du reste de son crédit & de quelques amis qu'il avait encore dans le royaume ; lui représenta tous les avantages de la conjoncture présente,

¹ 519 ans avant J. C., l'an 19 du 37^e cycle.

² [c.a. : Chin-pao-siu, chez <u>Mailla</u>. Mais il serait trop long de rechercher systématiquement les variations de translittération.]

la facilité de se rendre maître d'une couronne, que _{p.325} portait un prince que ses sujets regardaient avec exécration depuis la cruauté avec laquelle il avait traité son père ; que ces peuples ne verraient pas si tôt briller les armes de ses soldats qu'ils iraient à l'envi grossir son armée, pour chasser ce tyran. Le roi de U flatté par de si belles apparences lui donna le commandement de son armée sous prétexte de secourir le père, & de le rétablir dans ses États.

Pingu mourut sur ces entrefaites n'ayant pas joui longtemps du fruit de son crime, & laissa un fils appelé Chaü qui lui succéda du consentement de tout le royaume. Guyueni le vainquit, & le chassa du trône; le vainqueur ayant fait ouvrir le tombeau de Lingu en tira son cadavre auquel il fit donner trois cents coups de fouet pour vengeance de la mort de son père, & de l'extinction de sa famille; non moins cruel & rebelle à son prince mort qu'il l'avait été pendant sa vie, homme d'ailleurs très brave & très prudent comme on le verra dans le reste de sa conduite.

p.326 Paozi touché sensiblement de la disgrâce de son maître, & de la désolation de son pays, s'en alla demander du secours au roi de Cin, & le pressa d'assister ce malheureux prince avant que son ennemi eût achevé la conquête de son État ; il lui remontra l'intérêt qu'il avait à s'opposer à l'agrandissement du roi de U, qui ne manquerait pas d'employer ses armes victorieuses à se rendre maître de tout l'empire, s'il s'emparait du royaume de Zu. Le roi de Cin rejeta d'abord sa prière & n'eut pas d'égard à ses raisons ; mais Paozi eut la constance de demeurer pendant quelques jours à sa cour sans boire ni sans manger, déplorant sans cesse les malheurs de sa patrie, pour émouvoir sa compassion : cette persévérance le toucha si vivement qu'il fit mettre des troupes sur pied, qu'il envoya au secours du roi de Zu, sous le commandement du fidèle Paozi. Ce général & Guyueni qui s'aimaient depuis longtemps avec beaucoup de tendresse, se virent opposés l'un à l'autre, chacun à la tête d'une armée _{p.327} ennemie, & se battirent comme s'ils ne s'étaient jamais connus jusqu'à ce que la victoire se fût déclarée en faveur du meilleur parti. Paozi qui le soutenait, rappela Chaü de son exil après l'entière défaite des rebelles, & le rétablit dans

ses États, ainsi qu'il en avait assuré Guyueni.

L'an dix-neuvième de ce règne Confucius prit la conduite d'une école publique dans la province de Lu son pays natal : ses soins & sa vigilance eurent un tel succès, qu'il y rétablit en peu de temps le bon ordre & la discipline, il réforma plusieurs abus, & ceux entre autres qui ruinaient la bonne foi si nécessaire au commerce, il rendit égaux tous les poids & toutes les mesures, enjoignit aux enfants de nourrir leurs parents dans leur vieillesse, & de leur rendre le devoir de la sépulture après leur mort ; il fit aux hommes des lecons de candeur, de droiture & de toutes les autres vertus qui entretiennent la société civile, & instruisit les femmes des devoirs de leur sexe, en leur enjoignant la modestie, la douceur & la chasteté ; il _{p.328} régnait alors une si grande équité parmi les habitants de cette province qu'on n'eût osé ramasser ce qu'on trouvait tombé dans les chemins, à moins qu'il n'eût appartenu à celui qui s'en saisissait; ils vivaient avec autant d'intelligence & d'union que s'ils n'eussent composé qu'une famille : de si sages règlements s'étendirent jusques dans quelques pays voisins, & Confucius fut élevé à cause de sa vertu à la première dignité du royaume.

Chingu ministre du roi de Ci assassina son maître vers ce temps-là pour s'emparer de sa couronne : Confucius eût une telle horreur de ce parricide qu'il demanda permission au roi de Lu d'en poursuivre la vengeance, & se préparait déjà à cette expédition ; mais ce prince ne l'ayant pas approuvée, parce que ses autres ministres la condamnaient Confucius dit avec beaucoup de modestie, qu'« il avait au moins la consolation de s'être acquitté de son devoir & que le refus du roi le disculpait du reproche que sa trop grande douceur lui aurait pu attirer. »

p.329 Cependant le nouveau roi de Ci mettait tout en usage pour s'assurer de l'amitié de celui de Lu, il redoutait sa puissance, il se défiait de la fidélité de ses sujets lesquels fatigués de tant de guerres, songeaient à se donner à un souverain dont l'État fut paisiblement gouverné. Le roi de Lu jouissait alors d'une paix profonde, en sorte que cet usurpateur, soit qu'il voulût ménager ses bonnes grâces, ou tendre

un piège à sa vertu, lui rendit volontairement quelques provinces conquises par ses prédécesseurs, & lui fit présent d'une fille également charmante par sa voix & par sa beauté ; elle avait ordre d'employer tout ce qu'elle avait d'aimable à rendre ce prince éperdument amoureux. Confucius fit tous ses efforts pour l'empêcher de recevoir un présent si funeste, mais sa passion fut la plus forte, & cette dangereuse fille ne fut pas sitôt dans le palais qu'elle inspira au roi des sentiments tout à fait opposés à la vertu. Ce prince occupé de son amour négligeait le soin de ses affaires, ne rendait plus justice à ses p.330 sujets, n'écoutait pas même les avis de ses ministres, & ne songeait qu'à plaire à celle qui l'avait ainsi charmé.

Confucius indigné de le voir dans ce déplorable état, se démit du ministère, de crainte qu'on le rendit complice d'une si honteuse faiblesse, & sortit du royaume pour sauver l'estime & la réputation que lui avaient acquises sa doctrine & sa vertu.

Les philosophes devinrent alors fort méprisables : Confucius alla de royaume en royaume débiter sa morale afin de trouver quelque souverain qui la voulût faire pratiquer à ses sujets ; mais il n'eut que du chagrin d'un projet dont il espérait tirer beaucoup de gloire ; tout le monde le traitait avec mépris, & on l'appelait chien errant & vagabond, sans maison & sans domicile. Il était malheureusement venu dans un temps ou la guerre allumée de toutes parts était entretenue par la rébellion des princes dépendants de l'empire, qui se maintenaient à force ouverte dans leur désobéissance : personne n'avait de goût pour le repos p.331 ni pour la philosophie, & ce grand homme désespérant d'être écouté en public, prit le parti d'instruire seulement ses disciples & de composer les beaux ouvrages qui ont rendus son nom si fameux.

Les autres philosophes à son exemple abandonnèrent aussi les cours des princes, & plusieurs se retirèrent entre des montagnes pour s'appliquer à l'agriculture ; quelques-uns même firent semblant d'avoir perdu l'esprit, de crainte qu'on ne les retînt par force, & qu'on ne leur reprochât les vices qu'ils n'avaient pu corriger : voici quelques traits qui donneront une grande idée de leur sagesse.

Confucius entrant un jour dans le royaume de Zu monté sur un chariot, un certain Sieu que tout le monde croyait insensé, passa devant lui en chantant ces paroles :

- \hat{O} Phénix, \hat{O} Phénix, que la vertu est devenue méconnaissable, on ne saurait encore trouver à redire à ce que tu as fait jusques à présent ; mais prends garde de te démentir dans la suite, & sors promptement $_{p.332}$ de la cour ; ceux qui cherchent de grands honneurs dans ce pays-là, sont exposés à de grandes disgrâces.

C'était un de ces philosophes qui s'était retiré voyant sa doctrine méprisée dans le gouvernement de l'État dont il était né sujet ; il semblait qu'il voulait par ce discours engager Confucius à suivre ses sentiments ; Confucius descendit de son chariot pour s'entretenir avec Sieu, mais celui-ci prit en même temps la fuite.

Il rencontra quelque temps après deux autres philosophes déguisés en paysans qui travaillaient à la terre sur les bords d'une rivière dont l'un s'appelait Changci & l'autre Kieniu. Confucius ne sachant par où traverser cette rivière à gué, leur envoya Zului, l'un de ses disciples pour s'en éclaircir; il s'adressa d'abord à Changci qui lui demanda qui était cet homme qu'il voyait dans en chariot:

- C'est Confucius, répondit Zului.
- Ce grand homme, répartit ce philosophe, n'ignore pas la route qu'il doit tenir,

voulant lui faire entendre que Confucius devait _{p.333} désormais abandonner les leçons publiques, & mener une vie retirée : cette réponse a tant de force dans la langue chinoise qu'il est impossible de la lui conserver dans quelque autre langue que ce soit. Zului s'adressant ensuite à Kieniu pour lui demander aussi l'endroit le plus commode à traverser la rivière, il eût la même curiosité que son compagnon, & n'eut pas sitôt appris que c'était Confucius qui cherchait un passage, qu'il dit à Zului :

— Le monde entier court au devant de sa ruine, & personne n'a le courage de l'en garantir. Mais toi qui sers un philosophe, toujours engagé dans le commerce des méchants, pourquoi ne suis-tu pas notre exemple pour te préserver de la malignité d'un siècle si corrompu dans une retraite comme la nôtre ?

Il se mit ensuite à répandre du grain dans son champ. Zului alla promptement rendre compte à son maître des discours surprenants de ces deux inconnus. Confucius lui dit là-dessus :

— Puisque je suis homme, je suis par conséquent plus obligé à vivre avec des hommes _{p.334} qu'avec des bêtes ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour leur inspirer l'amour de la vertu, c'est d'elle seule qu'ils doivent tout attendre & s'ils en suivaient les maximes, ils n'auraient plus besoin de mes leçons ni d'aucuns autres préceptes de philosophie.

Zului à quelque temps de là, suivant son maître d'assez loin, rencontra un vieillard qui s'appuyait d'une main sur un bâton, & qui portait un panier dans l'autre : il lui demanda s'il n'avait point vu Confucius ; mais ce vieillard au lieu de répondre précisément, lui dit avec chagrin :

- Vous êtes de grands fainéants, vous autres gens de lettres, de vous amuser à suivre un maître qui se pique aussi bien que vous d'ignorer les noms des choses qui servent à votre nourriture commune.
- Tout beau, lui répondit Zului touché de cette piquante raillerie, vous ne songez pas à ce que vous dites, s'il n'y avait point de philosophes ni d'hommes savants dans le monde, la justice, & toutes les autres vertus en seraient bannies & le gouvernement $_{p.335}$ des États tomberait par conséquent dans une horrible confusion.

Le vieillard reprit avec le même chagrin :

- Vous avez bonne grâce de vous croire si nécessaire à la conservation du bien public, vous qui êtes les premiers à trahir ces intérêts en prenant lâchement la fuite ; ne devriezvous pas plutôt employer votre suffisance à réunir les princes, & à réconcilier leurs ministres ? c'est en travaillant à ce grand ouvrage que vous pratiqueriez les belles maximes sans le secours desquelles les États ne sauraient longtemps subsister : vous me direz peut-être que vous craignez de vous déshonorer en pratiquant des hommes corrompus; mais cette raison très indigne d'un philosophe, ne convient qu'à des gens trop attachés à leurs propres intérêts, & peu sensibles au bonheur du public ; quiconque est en état de se maintenir se perd d'honneur, & doit renoncer à passer pour homme de bien, quoiqu'il en ait eu la réputation ; & comment se peut-on flatter du rétablissement de l'ordre & de la discipline, s'il n'y a que les _{n.336} méchants à s'attacher auprès des souverains?

On pourrait rapporter plusieurs autres exemples de la conduite de ces philosophes, si ces trois ne suffisaient pour faire comprendre les malheurs de ces fâcheux temps, pendant lesquels l'ancienne probité chinoise & la justice furent absolument bannies; les princes qui se voulaient soustraire à l'empire, ne respiraient que la guerre, & les philosophes qui soupiraient après le repos, les abandonnaient & s'allaient cacher dans des déserts pour renoncer à tout commerce.

L'an vingt-quatre de ce règne, il s'alluma une cruelle guerre entre le roi d'Yuen, dont l'État comprenait la partie méridionale de la province de Chekiang, & le roi de V. Cette guerre dont l'événement fut longtemps douteux, ne se termina que par la ruine entière du royaume de V; Holiu qui en était roi perdit la vie dans le premier combat, & laissa avec sa couronne, cette grande querelle à démêler à Fuchao son fils aîné : il acheta la paix de son ennemi par quelques-unes de ses provinces ; $_{\rm p.337}$ mais il se souvint toujours avec aigreur de la mort de son père, de laquelle il s'engagea par serment de tirer vengeance : il

avait donné ordre à un de ses courtisans, pour réveiller son ressentiment, de lui dire tout haut à chaque fois qu'il se présenterait devant lui :

 Souviens-toi que le roi d'Yuen est le meurtrier de ton père ;

à quoi il répondait ainsi :

— Me crois-tu assez lâche, ou assez insensible pour l'avoir oublié ?

Il employa trois ans aux préparatifs de cette guerre, & mit une grosse armée sur pied composée d'officiers & de soldats d'élite, dont il donna le commandement à Guyueni avec un pouvoir absolu, leguel marcha promptement vers l'ennemi : les deux armées se donnèrent bataille proche de la ville de Suchen; le carnage fut grand de part & d'autre, mais l'armée d'Yuen fut entièrement défaite, & le roi contraint de prendre la fuite. Guyueni voulant profiter de sa victoire, le poursuivit sans lui donner le temps de se reconnaître, & s'empara d'une grande partie de son État, avant que Kiucien son général, pût p 338 rassembler le débris de son armée : le roi d'Yuen, se voyant désormais trop faible pour résister à cet ennemi, lui envoya un ambassadeur très éloquent pour lui demander la paix & le pardon du passé; il obtint l'un & l'autre par l'adresse de ce ministre à des conditions assez raisonnables, quoique Guyueni qui voulait se servir de l'avantage qu'il avait remporté pour conquérir le reste du royaume, s'opposât de toute sa force à la conclusion de ce traité, & en écrivit au roi en ces termes :

> « Si tu avais dessein de donner des marques de ta clémence, & de ta modération à tes ennemis, il fallait mépriser la vengeance de la mort du roi ton père, & ne pas faire la guerre au roi d'Yuen. Je sais que la vertu éclate particulièrement dans l'oubli & dans le pardon des injures ; mais puisque tu voulais pousser si loin ton ressentiment, pourquoi demeurer à présent en si beau chemin en négligeant une conquête si facile ? tu méprises les grâces du Ciel, tu t'opposes aux ordres

du destin, tu refuses les faveur de la fortune, & tu $_{\rm p.339}$ augmentes le nombre de tes ennemis. Je crains bien que tu ne te repentes, lorsqu'il ne sera plus temps d'une grande retenue.

Il ajouta plusieurs autres raisons pour l'obliger à continuer la guerre, & le voyant toujours ferme à la terminer, il tâcha de l'en détourner par une prédiction terrible, en lui écrivant encore en ces termes remplis de colère & de dépit :

« Puisque tu méprises ainsi mes raisons ; sois sûr que le roi d'Yuen aura entre ci & vingt ans sur toi & sur ton État le même avantage que tu pourrais prendre aujourd'hui si facilement sur sa personne & sur son royaume.

Le philosophe Confucius mourut âgé de soixante & treize ans, le quarante-unième de ce règne. Le respect & la vénération que les Chinois conservent encore pour sa mémoire, méritent qu'on rapporte ici quelque chose de sa doctrine. Le principe de toute sa philosophie est conçu en ces termes dans son premier livre :

« La grande doctrine, c'est-à dire, la doctrine des grands hommes consiste à se rendre assez parfait pour _{p.340} travailler à la perfection des autres, afin d'arriver à la possession du souverain bien. Or cette perfection n'est autre chose qu'un bon usage de ses lumières naturelles, & une application continuelle à les suivre sans jamais s'en écarter; mais comme cette pratique a besoin du secours des connaissances acquises, il est nécessaire d'étudier la philosophie, pour mieux savoir ce que l'on doit suivre, & ce que l'on doit éviter. Cette science qui forme le jugement, & qui règle la volonté, perfectionne tellement ces deux premières facultés de notre âme, que nous ne concevons, & ne voulons rien qui ne soit conforme à la droite raison. Les sens y trouvent aussi leur avantage, puisqu'ils ne sauraient se bien acquitter de leurs

fonctions, que par un juste concert des vertus acquises & naturelles qui rendent l'âme heureusement féconde.

Ce philosophe qui considère premièrement le Ciel, l'homme, & la Terre, partage sa doctrine en céleste, humaine & terrestre.

La science des choses naturelles est comprise dans les traités du _{p.341} Ciel & de la Terre, auxquels se rapportent encore la connaissance des bons & des mauvais génies, celles de la génération & de la corruption, le mouvement des corps célestes, la diversité des saisons, celles des terroirs, leurs différentes expositions, le partage des terres le plus commode à l'agriculture, & plusieurs autres matières du même genre.

Le traité de l'homme comprend toute la philosophie morale, il s'étend fort au long sur les devoirs de la société civile réduits à cinq. Le premier regarde les pères & les enfants. Le second les maris & les femmes. Le troisième les souverains & les sujets. Le quatrième règle la mutuelle amitié, & le cinquième instruit de la manière dont les frères doivent vivre ensemble : il appelle ces cinq devoirs les grands & les fondamentaux, & donne ensuite d'autres règles touchant les moindres qui sont la modestie, la bienséance dans les actions & dans les habits, la civilité avec laquelle on doit recevoir les visites de ses amis, & quantité d'autres qui passent le nombre de trois mille.

p.342 Il traite après des trois principales vertus : la prudence, la piété & la force. La prudence donne une connaissance entière de tout ce que l'homme doit faire, la force le met en pratique, la piété l'inspire & le rend naturel. Il n'entend pas seulement par ce nom de piété, l'amour que les hommes ont pour Dieu, ni celui qu'on a pour soi-même ou pour ses proches ; mais ce même sentiment pour tous les hommes en général : c'est pourquoi il l'appelle la vertu du cœur, & la règle de la charité qui nous acquiert l'amitié de tout le monde, quand nous en savons pratiquer les véritables maximes. Il explique encore ce que c'est que la justice & la fidélité, & comment il faut juger des sentiments d'autrui par les siens propres ; il recommande très souvent de ne pas faire souffrir au autres ce que l'on ne voudrait pas endurer soi-même, &

c'est en quoi il fait consister la plus grande perfection. Quand il parle de la vengeance, il ne blâme ni n'approuve qu'on fasse du bien à ses ennemis : cette indifférence ne vient pas d'un periment opposé à ce divin précepte de l'Évangile qui commande d'aimer ses ennemis mais il veut seulement faire entendre qu'on ne doit pas les aimer comme ses amis, qu'il faut faire du bien à ceux-ci, & qu'il suffit de ne faire point de mal aux autres ; il ajoute encore qu'il faut supporter les injures avec beaucoup de fermeté, & les recevoir également de quelque part qu'elles nous viennent ; mais il y a beaucoup d'apparence que cela regarde la punition des crimes, dont il faut faire justice sans égard à la haine ni à l'amitié.

Il est vraisemblable que Confucius a eu connaissance du vrai Dieu, les Chinois n'avaient point encore d'idoles ni de simulacres, & n'adoraient uniquement que le Ciel ; il soutient dans ses ouvrages que la raison nous est inspirée d'en haut, que ce qui réside dans ces espaces immenses, est souverainement parfait sans corps & sans figure, qu'il punit les méchants, & qu'il se punirait lui-même s'il l'avait mérité. Il est à croire qu'il n'entendait pas parler de la seule matière, dont les p.344 cieux sont composés, mais de l'être qui les a créés, dont il fait sa principale demeure, & d'où il se plaît de faire éclater sa puissance & sa majesté. Car il n'y a point de philosophe assez grossier pour soutenir même, que l'âme raisonnable soit tirée de la matière sensible du Ciel.

On finira cette digression après avoir rapporté ce qu'un philosophe chinois converti à la foi catholique a fait remarquer à l'auteur de cet abrégé dans le dernier chapitre d'un traité de ce philosophe, où il semble qu'il ait prévu le mystère de l'Incarnation, & même marqué l'année dans laquelle il devait s'accomplir : il dit que l'an trente-neuf de ce règne qui est le cinquante septième, du trente-septième cycle, année qui s'appelait Kengxin, les veneurs du roi de Lu, chassant proche l'une des portes de la ville capitale du côté du couchant, tuèrent par hasard un animal fort rare qui n'avait point encore été vu, & qu'on ne connaissait que par le nom de *kilin*; on croyait depuis longtemps

comme une chose très constante, que sitôt que cet $_{\rm p.345}$ animal paraîtrait, il viendrait au monde un personnage d'une singulière sainteté, qui annoncerait un bonheur promis depuis plusieurs siècles à toute la terre. Si tôt que Confucius eut appris la mort de cet animal, il dit deux fois en soupirant :

— Ô Kilin, ô Kilin qui t'a donné ordre de paraître ?

Et puis ajouta:

 Ma doctrine est sur son déclin, & ton avènement rend toutes mes leçons inutiles.

Il se tourna ensuite vers la muraille, & répandit beaucoup de larmes.

Il est à remarquer que kilin signifie en langue chinoise, un animal très doux & très caressant, qui bien loin de faire du mal à personne, ne se défend pas même de ceux qui le cherchent pour le tuer : ce nouveau converti disait que kilin se rapportait à l'Agneau de Dieu, parce que le nom d'Agneau signifiant aussi un chevreau, choque les oreilles des Chinois: l'année dans laquelle cet animal fut tué, appelée Kengxing suivant leurs supputations arithmétiques, avait du rapport avec celle de la naissance de Jésus-Christ, quoiqu'elle l'eût précédée de quatre cent n 346 soixante & quinze ans, & que Confucius l'avait prévue par la conformité de ces deux années, que les larmes de ce philosophe étaient un effet de l'abondance de sa joie causée par l'avènement du saint des saints; que s'il n'avait plus rien écrit depuis ce temps-là, ni pas même achevé son ouvrage de la correction des princes, & s'il avait dit en pleurant que sa doctrine allait bientôt finir, c'était pour marquer la venue du véritable législateur qui devait assoupir toutes les dissensions, terminer les guerres sanglantes, réconcilier tous les hommes, & imposer silence aux philosophes. Que la mort du kilin pouvait encore se rapporter à celle du Fils de Dieu par quelques-unes de ces circonstances, que cet animal avait été tué proche d'une des portes du couchant de la ville capitale, & que Jésus-Christ, était sorti de Jérusalem par la porte occidentale, & qu'on l'avait conduit comme un mouton sur le calvaire pour expier par une mort qu'il n'avait point

méritée, les péchés de tout le genre humain. C'est ainsi que ce $_{\rm p.347}$ Chinois nouvellement éclairé des lumières de notre foi, prétendait que Confucius avait eu des révélations sur la naissance & sur la mort de Jésus-Christ, dont le lecteur fera tel jugement qu'il lui plaira.

Les ouvrages de Confucius ont une si grande autorité dans son pays, qu'on croirait commettre un crime énorme, si on y changeait quelques choses, & si l'on n'était pas entièrement persuadé de sa doctrine : ils le considèrent comme un docteur infaillible & comme le maître souverain de toutes les sciences, en sorte que deux mots de ses écrits cités dans les disputes publiques, ferment la bouche aux plus opiniâtres : on a bâti en chaque ville un superbe édifice en son honneur, dans lequel s'assemblent à certains jours les gens de lettres, & tout le monde n'a pas permission d'entrer : ils ne lui ont point élevé de statues dans ces édifices, afin de les distinguer des temples de leurs idoles, & se contentent d'y voir son nom écrit en lettres d'or, pour lequel ils ont le même respect que pour les professeurs publics : cette simple p.348 inscription fait assez connaître qu'ils ne l'adorent pas comme une divinité, & qu'ils le considèrent seulement comme le précepteur de tout l'empire, auguel ils se croient obligés de rendre ces margues de respect, & de reconnaissance.

Le chef de sa famille laquelle subsiste encore à présent, tient le rang de prince tributaire par une grâce qui dépend néanmoins de l'empereur, & le gouvernement de la ville dans laquelle il est né, lui est affecté. Tous ses descendants jouissent de grands privilèges, & sont dans une très particulière considération par le seul droit de leur naissance ; ces privilèges n'ont jamais reçu d'atteinte, quelques révolutions qui soient arrivées dans l'empire, marque indubitable d'une reconnaissance parfaite de la part des Chinois envers celui auquel leurs ancêtres sont redevables de tant de salutaires instructions ; il faut cependant demeurer d'accord, que la science des Européens surpasse infiniment la leur, quoiqu'ils n'aient jamais rendu les mêmes honneurs à aucun de ceux qui ont excellé dans p.349 les lettres : on dira peut être que les Chinois n'ayant eu que ce philosophe de ce mérite-là, il n'est pas

surprenant qu'il ait acquis à sa postérité tant d'honneurs & tant de richesses; mais il y a encore à présent des gens de lettres très considérables parmi eux qui ne sont pas de grandes fortunes. On ajoutera ici l'abrégé de l'éloge de Confucius prononcé depuis sa mort par Yniven, l'un de ses disciples, qu'on a pris soin de traduire mot à mot, autant que l'a pu permettre le tour de l'expression chinoise.

« Plus nous élevions les yeux en haut, dit ce philosophe, accompagnant ses paroles de sanglots, & de soupirs pour envisager sa vertu, & plus elle échappait à nos regards ; plus nous faisions d'efforts pour y atteindre & pour l'approfondir, & plus elle se rendait impénétrable : nous croyions d'abord en être tout proche, mais nous nous en trouvions bientôt infiniment éloignés. Ce grand homme enseignait avec une méthode admirable, & rendait la nôtre obscure & ennuyeuse par la netteté, & par la brièveté de ses instructions ; p.350 j'avais beau me révolter contre sa doctrine, je me sentais entraîné malgré moi dans ses sentiments par une force secrète ; lorsque je voulais entrer dans ses connaissances, & que je tâchais de les pousser encore plus loin, je trouvais cette entreprise aussi téméraire, que si j'eusse entrepris de monter au Ciel avec des échelles.

on abrège extrêmement ce passage pour reprendre le fil de l'histoire.



YUEN

vingt-sixième empereur régna 7 ans 1



Il gouverna très sagement l'empire que Kingu son père lui laissa par sa mort, & prit grand soin de faire pratiquer les plus justes ordonnances de ses prédécesseurs ; il se fit aimer de ses peuples par sa douceur, & la plupart des princes tributaires entr'autres ceux du levant, rentrèrent _{p.351} volontairement sous son obéissance. Il aurait rétabli l'honneur & l'autorité de l'empire, s'il avait vécu longtemps; mais il eut la destinée de ces choses rares qui ne sont pas de longue durée. Le repos de son règne fut troublé par la révolte du roi de Lu, qui se désavoua vassal de l'empire ; Yuen le proscrivit comme un rebelle, quoique cela ne se fût point encore pratiqué. Kieu premier ministre du roi de Lu se révolta contre son maître, & se rendit auprès de l'empereur qui lui donna le commandement de son armée : ce traître gagna plusieurs batailles, & conquit presque tout le pays de Lu. Il envoya des ambassadeurs, & des présents à l'empereur, pour obtenir la dépouille de son maître, dont Yuen l'investit à condition de l'hommage; la bonne fortune de l'empereur fit aussi rentrer quelque temps après dans leur devoir, les rois de V & de Yuen, & voici les motifs du retour de ces deux princes.

Kiucien roi d'Yuen ayant obtenu la paix de celui de V, aux conditions dont on a parlé ci-dessus, s'appliqua tout entier au gouvernement de ce $_{\rm p.352}$ qui lui restait de province, & rétablit ses forces ruinées dans cette malheureuse guerre ; il fit de nouvelles levées de troupes qu'il incorpora dans les anciennes, & les entretint dans la discipline militaire par des exercices continuels ; il les encourageait à ce travail par son exemple, & se rabaissait souvent lui-même aux fonctions d'un simple soldat : s'étant ainsi tenu en haleine pendant plusieurs années, il apprit la mort de Guyueni ce brave général du roi de U ; il crut cette

¹ 475 ans avant J. C., l'an 3 du 38^e cycle.

conjoncture d'autant plus favorable pour se raquiter de ses pertes, qu'il était égal en force au roi de U : il lui déclara la guerre, le vainquit dès le premier combat, & recouvra tout ce qu'il lui avait honteusement cédé ; il remporta une seconde victoire, & vint assiéger la ville de Suchen dans laquelle s'était sauvé son ennemi, qui ne doutant pas que la place ne fût emportée, envoya demander la paix au roi d'Yuen. Ce prince qui était d'un naturel assez doux & qui n'avait pas publié la grâce que le roi de U lui avait accordée dans une pareille extrémité, écoutait assez $_{\rm p.353}$ favorablement cette proposition : mais Fanliu, personnage de beaucoup de valeur & d'expérience, ne fut pas d'avis d'abandonner le siège, & tint ce discours au roi d'Yuen, pour l'obliger à continuer le siège :

— Si le roi de U avait su profiter des grâces du Ciel, il serait à présent maître de ta couronne, & l'état auquel il se voit réduit est le juste châtiment de sa négligence; prends donc garde d'irriter le Ciel en abusant comme lui de ses faveurs; reçois sans scrupule, ce qu'il a la bonté de t'offrir, & ne laisse pas échapper un royaume, qu'il met si libéralement entre tes mains.

Ce discours appuyé de quelques autres raisons empêcha la paix, & fit continuer le siège ; le roi de U se voyant à la veille d'être fait prisonnier aima mieux se tuer de sa main que de tomber au pouvoir du vainqueur : le roi d'Yuen ne fut pas sitôt maître de la place qu'il fit marcher Fanliu à la conquête du reste de l'État, & l'en déclara premier ministre ; il prit une partie de son armée, à laquelle il fit traverser la rivière de Kiang & le fleuve Bleu, pour venir rendre visite p.354 à l'empereur dans cet appareil triomphant ; les rois de Ci & de Cin le vinrent recevoir de sa part jusqu'à la ville de Siucheu pour le convier à lui rendre hommage ; il se soumit sans difficulté à lui rendre son hommage, l'empereur le reçut avec beaucoup d'amitié & de magnificence, & le renvoya chez lui comblé d'honneurs extraordinaires. Il emporta les lois de la Chine pour les faire observer à ses sujets & c'est lui qui a le premier assujetti à l'empire chinois, les deux grandes provinces de Chekiam & Namkim.

Cependant Fanliu s'empara de tout le pays de V après avoir achevé la défaite de ses troupes ; mais cette victoire lui fut bien moins glorieuse que celle qu'il remporta sur lui-même en se défiant des faveurs de la fortune, dont il voulut prévenir l'inconstance par une modération d'autant plus étonnante, qu'elle serait admirée dans un chrétien. Ce grand homme qui avait toute la confiance de son maître, & qui possédait des biens immenses, fit de prudentes réflexions sur le péril d'une si grande élévation. _{p.355} Il prit ce qu'il put emporter d'argent, se déroba de la cour & prit sa route vers le royaume de Ci pour y passer le reste de sa vie dans une obscure tranquillité. Il changea de nom dans cette retraite; mais sa vertu l'ayant fait connaître malgré toutes ces précautions, le roi de Ci le fit venir à sa cour, & le força d'être son colao quelque résistance qu'il fît au contraire : tout le royaume applaudit à un choix si raisonnable & le seul Fanliu affligé de ce qui faisait la joie publique, soupirait & disait en luimême : « Je sais que la fortune est rarement constante en ses faveurs, & qu'elle ne les continue pas longtemps à une même personne. Cependant je renonce en vain à mon pays & à ma famille, elle me vient accabler de biens & d'honneurs jusques dans un royaume étranger, dont elle me devrait dépouiller si elle m'aimait avec tendresse; ma prospérité me fait peur & ma réputation ne sert qu'à m'exposer à toute la malignité de l'envie. » Cette frayeur lui fit encore quitter la cour du roi de Ci, & changeant encore une fois de nom, p.356 il s'alla cacher chez un potier de terre, où se croyant à couvert des caprices de la fortune, il se moquait continuellement de sa roue en voyant tourner celle de ce pauvre artisan.

Chongu qui prit sa place auprès d'roi d'Yuen & par l'adresse duquel ce prince avait obtenu la paix du roi de V, n'eut pas une fin si tranquille & si glorieuse : il fut accusé d'un crime pendant sa plus grande faveur, en punition duquel, le roi lui ayant ordonné de s'ôter la vie, il obéit par vanité à cet ordre rigoureux. Les souverains de la Chine ont une ancienne coutume à l'égard de leurs ministres qui ont mérité la mort, c'est de leur commander de se la donner eux-mêmes,

croyant leur faire beaucoup de grâce en leur épargnant la honte de mourir de la main d'autrui ; ils leurs envoient à ce dessein une corde & un poignard dans une cassette fermée de leur sceau, avec la liberté du choix, & prétendent leur donner en cela un témoignage d'une particulière estime.



CHINTING

vingt-septième empereur régna 27 ans ¹

a

p.357 Il reçut l'empire des mains de son père presque entièrement rétabli, & fut surnommé *le chaste* pour avoir toujours vécu dans le célibat depuis la mort de l'impératrice sa femme. Il se trouve peu d'exemples d'une telle continence dans un pays où les souverains & les grands seigneurs se plongent dans toutes sortes de vices, & qui peu sensibles aux honneurs & aux biens de la fortune, font consister leur béatitude dans la jouissance du plaisir : la plupart ne croient point de Dieu & commettent les crimes les plus abominables, persuadés qu'après leur mort il n'y a plus de châtiments à craindre ; cet horrible sentiment d'impiété, les engage dans ce qui flatte le plus agréablement leurs p.358 passions les plus déréglées, & ils mettent toutes sortes de moyens en usage pour les satisfaire pleinement.

Le royaume de Cyn fut presque renversé de fond en comble en ce temps-là, par la révolte des gouverneurs ; cette révolution commença par le soulèvement de six des plus considérables, lesquels non contents d'avoir ôté la vie & la couronne à leur maître, exterminèrent sa famille & toute sa parenté. Ils se firent ensuite la guerre les uns aux autres pour la possession du royaume, qu'ils disputèrent longtemps sans qu'aucun d'eux s'en pût emparer, & ruinèrent les provinces de Xansi & de Pekin. Deux de ces rebelles étant morts, les quatre autres partagèrent le pays de Cyn, chacun se saisissant du canton dans lequel il se trouvait alors à la tête d'une armée ; ils érigèrent quatre royaumes dont le premier s'appela Chipu, le second Han, le troisième Chao & le quatrième Quieü, desquels on parlera amplement selon les occurrences.

L'empereur mourut sur ces entrefaites, & laissa trois fils, Kouei, Xici

¹ 468 ans avant J. C., l'an 10 du 38^e cycle.

& p.359 Quieü, tous trois en âge de régner ; l'ambition leur ayant mis les armes à la main, ils oublièrent qu'ils étaient frères, & se traitèrent en cruels ennemis. Cette guerre ne fut terminée que par des parricides. Kiuci l'aîné reconnu empereur fut assassiné trois mois après par Xoci son frère qui prit le nom de Sus en montant sur le trône ; mais il ne jouit pas longtemps de son crime : car cinq mois après son cadet l'ayant vaincu dans un combat, le traita avec la même inhumanité : il se mit à son tour en possession de l'empire dont la plus grande partie s'était déclarée pour lui, après l'assassinat de son second frère ; il se fit surnommer Kahu, & l'histoire le nomme le trentième empereur à cause que ses deux aînés ont aussi porté ce titre.



KAHU

trentième empereur régna 15 ans 1



p.360 La plupart des princes tributaires eurent horreur du parricide qu'il venait de commettre & refusèrent de reconnaître pour leur souverain. Les historiens chinois remarquent comme une chose qui mérite d'être observée que la planète Mars fut en conjonction la première année du règne de Kahu, avec la constellation de Sin qui s'étend à présent depuis le troisième degré du Sagittaire, jusques un peu au-delà du vingtième de la même constellation ; & parce que cette planète dominait sur le royaume de Sueng lors de la division de l'empereur Yuen. King-cong qui en était roi fut alarmé de ce phénomène, & consulta les astrologues pour savoir ce que pouvait signifier ce mouvement p.361 extraordinaire. Ils lui répondirent, ou que son premier ministre était menacé de quelques grandes disgrâces, ou ses sujets d'une calamité publique, ou l'année d'une cruelle stérilité. King-cong affligé de cette prédiction dit à cet astrologue :

— Les malheurs que vous m'annoncez doivent infailliblement retomber sur moi ; si je perds un fidèle ministre dont le secours m'est si nécessaire, je me vois privé du plus ferme appui de mon État ; si le Ciel désole mon peuple, comment puis-je n'y avoir point de part, puisque son intérêt m'est aussi cher que le mien propre ; & si l'année devient stérile, quel soulagement suis-je capable de donner à mes sujets ; Comment donc porter avec honneur le titre de souverain, si je suis hors d'état de leur tendre une main secourable.

Un de ses astrologues touché de la douleur & de la compassion de ce prince, lui répartit ainsi pour le consoler :

¹ 440 ans avant J. C., l'an 38 du 38^e cycle.

 Quoique le Ciel soit fort éloigné de nous, nos prières vont jusques à lui quand elles sont remplies de ferveur & d'humilité, & tu dois espérer que ta piété adoucira sa colère, & détournera cet _{p.362} orage de dessus ta tête.

Il observa ensuite la planète Mars qu'il trouva rétrogradée de trois degrés, & assura ce prince que ses vœux & ses soupirs avaient touché le Ciel; cet astrologue en mettant l'esprit de King-cong en repos mit aussi son art en grande réputation.

Quelque temps auparavant Lincong prince de Quei demeuré veuf avait épousé en secondes noces une princesse d'une conduite si déréglée qu'on n'en saurait parler sans choquer la pudeur. Quieü fils du premier lit ne pouvant souffrir la vie scandaleuse de fa belle-mère chercha les moyens de s'en défaire ; elle au contraire animée contre lui de la haine d'une marâtre lui supposa des crimes énormes, & le rendit tellement odieux au roi son père, qu'il fut obligé d'abandonner la cour laissant un fils fort jeune appelé Chei. Le roi mourut sur ces entrefaites, & les peuples ayant choisi cet enfant pour lui succéder donnèrent matière à de terribles mouvements. Quieu justement indigné de voir son fils lui enlever la couronne, leva des troupes pour la lui arracher. Il se flattait d'une $_{\rm p.363}$ victoire indubitable, rempli de confiance dans son droit, & dans le secours de ses amis entre lesquels était Zului, ce fameux disciple de Confucius. Ce père irrité entra dans son héritage à la tête d'une grosse armée, & son fils malgré sa jeunesse & l'injustice de sa cause, s'avança vers lui avec des forces égales ; ils se bâtirent plusieurs fois, mais le fils remporta dans la dernière bataille un avantage si complet, que tous les gens du père demeurèrent morts sur la place sans qu'il en réchappât quasi un seul, & que ce malheureux prince eut un autre sort que son armée. Zului se tua de désespoir suivant la prédiction de Confucius qui l'avait souvent menacé d'une mort funeste sur la vivacité, & la violence de son tempérament.

Minsuk, autre disciple de Confucius, eut aussi beaucoup à souffrir dans sa jeunesse de la mauvaise humeur de sa belle-mère ; mais il trouva le secret de convertir en amitié la haine qu'elle avait pour lui par

sa patience & par sa discrétion. Cette femme qui n'aimait que deux enfants dont elle était mère, le traitait avec beaucoup de $_{\rm p.364}$ mépris & de dureté. Ce jeune garçon conduisant un jour qu'il faisait un froid rigoureux, le chariot sur lequel était monté son père, ainsi que les enfants en usaient en ce temps-là, n'avait pas la force de tenir les rênes à cause de la rigueur de la saison contre laquelle il était fort mal vêtu ; son père lui en ayant demandé la raison, il aima mieux s'exposer à son courroux que de se plaindre de sa belle-mère. Le père qui s'aperçût de cette discrétion remarqua en arrivant chez lui que ses deux autres enfants étaient beaucoup mieux vêtus que leur frère aîné ; il en conçut tant de dépit contre sa femme qu'il dit à Minsuk qu'il allait promptement la répudier :

— Gardez-vous en bien, mon père, lui répondit Minsuk ; car vous prendriez une troisième femme, & vous verrez alors vos trois enfants mourir de froid.

cette ingénieuse réponse redoubla la tendresse que son père avait pour lui & gagna le cœur de sa marâtre.

Le royaume de Ci fut en même temps affligé par la révolte de plusieurs sujets contre leur prince. Les p. 365 rebelles vinrent souvent aux mains avec lui, & ces mouvements ne furent terminés que par la mort du roi & l'extinction de toute sa race : il y avait une famille puissante entre ces révoltés, appelée Tun, composée à ce que disent les historiens, d'un prodigieux nombre d'enfants & de petits enfants, dont le crédit & les richesses l'emportaient sur l'autorité du roi ; ils avaient gagné la plupart de ses sujets en leur prêtant des grains, & d'autres provisions pour vivre, en telle quantité qu'ils voulaient, à condition de ne les rendre qu'en espèces, & selon leurs commodités : ces bienfaits leurs avait tellement acquis les bonnes grâces du peuple, & entr'autres celles des plus nécessiteux, qu'on souhaitait publiquement que la couronne passa dans leur maison. Ces gens enorqueillis de leur crédit conférèrent contre le roi, & s'en défirent secrètement ; mais comme ils avaient intérêt de tenir encore leur dessein caché, & qu'ils craignaient de passer pour les auteurs de ce parricide, ils élurent en sa place

son fils aîné, & mirent son cadet dans celle du premier ministre ; ils prirent pour eux toutes les autres grandes charges & s'assurèrent des gouvernements, ne laissant au roi & à son colao que de vains titres d'honneur & d'autorité.



ARGUMENT du cinquième livre

a

p.367 Guerres longues & cruelles entre les princes tributaires. Présages tirés du mouvement des neuf grands vaisseaux. Sages conseils de deux ministres. Ville assiégée délivrée par l'inondation du camp des ennemis. Uusi roi de Chao fait couper la tête à Chisiang roi de Han et fait faire une tasse de son crâne. Un des généraux de Chisiang veut venger sa mort, il périt sans avoir exécuté son dessein. Venhu roi de Guei traite les philosophes avec beaucoup d'estime. Précautions pour le choix des ministres. Un grand capitaine tue sa femme pour n'être pas suspect au roi de Lu, dont p.368 il commandait les troupes ; il est assassiné dans sa maison. Adresse du roi de Guei pour connaître la fidélité & la suffisance des gouverneurs de ses provinces. Châtiment sévère des courtisans flatteurs. Yangiu élevé par le colao du roi de Guei, sa faveur auprès de ce prince, il devient son premier ministre. Son exacte justice le rend odieux aux autres ministres, qui soulèvent le peuple contre lui. Il est assassiné dans son palais. Comparaison d'un fidèle ministre à un diamant. Usage des chariots armés de faux dans les armées chinoises. Stratagème de guerre ; belles maximes d'État du philosophe Mentius. les Chinois sont provision d'un bois précieux pour leurs cercueils. Étrange doctrine du philosophe Chongti. Autre secte de philosophes non moins singulière. Susini faux philosophe, sa mauvaise foi, sa mort. _{p.369} Grande victoire remportée par le roi de Cin sur cinq autres rois. Ambassadeurs du roi de Cin trompés par le roi de Zu. Les os d'un cheval achetés 1.000 écus. Grande victoire remportée par le roi de Cin sur celui de Han. Seconde victoire du même prince sur les rois de Guei & de Han. Le roi de Ci assassiné par Naoci, général de l'armée du roi de Zu. Fidélité du philosophe Yoy pour ce prince. Il refuse les offres avantageuses que lui fait son meurtrier, & se tue de crainte de tomber entre ses mains. Générosité d'une vieille femme qui anime son fils à la vengeance de la mort du roi de Ci. Ruse du général Tientan qui défendait la ville de Mé assiégée par le roi d'Hyen ; il défait ses troupes, & rétablit le fils du roi de Ci dans le royaume de ses pères. Le roi de Cin offre cinq villes au roi de Chao p.370 pour une pierre précieuse. Siangiu colao du roi de Chao, chargé de cette négociation, découvre la tromperie que l'on veut faire à son maître. Le roi de Zu se veut emparer des neuf grands vaisseaux d'airain. Le roi de Cin veut faire assassiner celui de

Chao ; il le convie à une partie de chasse, il lui donne un repas sous une tente. Siangiu sauve la vie à son maître. Modération de Siangiu, son procédé avec un ministre qui tâche de le détruire. Avis salutaire donné à Tientan par un de ses amis. Son crédit le rend suspect au roi de Ci. Yoiu calomnié auprès du roi d'Hyen, se retire chez celui de Chao qui le veut débaucher. Généreuse réponse d'Yoiu. Fansiu maltraité par le roi de Guei, se retire chez le roi de Cin, dont il devient colao, il se venge de l'outrage qu'il avait reçu. Tientan p.371 est faussement accusé de trahison. Son innocence est reconnue & neuf magistrats qui l'avaient calomnié, sont brûlés tout vifs. L'armée du roi de Cin défait les troupes du roi de Hoü. Sages conseils du général Comping. Pingivin ambassadeur du roi de Cin fait la paix avec celui de Zu. Ilia maîtresse du roi de Guei lui dérobe les sceaux à la sollicitation de Vuki fils de ce prince. L'empereur Foü demande grâce au roi de Cin ; il lui offre ce qu'il lui restait de places & de soldats. Chukiu dernier empereur de la race de Cheva.



LIVRE CINQUIÈME

@

Gueliü trente-unième empereur, régna vingt-quatre ans 1

pendant lesquelles la race de Cheva fut en possession de l'empire, sont appelés par les historiens les temps belliqueux, à cause des guerres continuelles que se firent les princes tributaires. Ils ne s'étaient point p.373 encore si cruellement acharnés les uns contre les autres, chacun d'eux s'efforçait de s'emparer de l'empire, sans examiner l'injustice de sa prétention, & manquant ouvertement de respect & de fidélité à leur souverain, auquel ils ne laissèrent qu'un vain titre ; en sorte qu'après l'avoir dépouillé peu à peu de toutes ses provinces, sa famille éteinte fit place à un autre sous laquelle on donna une nouvelle face au gouvernement.

Gueliü n'eut pas plus tôt succédé à Kahu, son père, que les neuf grands vaisseaux d'airain fondus par l'ordre d'Yuo, furent ébranlés par une force intérieure, dont on ne put deviner la cause, & l'on regarda ce prodige comme le présage du renversement de l'État; mais avant de passer plus outre, il est à propos de rapporter un trait assez singulier arrivé sous le règne précédent.

Kienzu, prince tributaire de l'empire, se voyant désormais sur l'âge, avait deux fils capables de lui succéder sans se pouvoir déterminer auquel des deux il laisserait sa couronne ; & pour ne se pas tromper dans p.374 le choix qu'il voulait faire il s'avisa de cette invention. Il fit faire deux copies d'un petit ouvrage rempli d'excellentes instructions concernant l'art de régner, & leur en donna à chacun une, avec ordre de l'apprendre par cœur. Il les fit venir quelque temps après l'un & l'autre pour leur faire rendre compte de cette étude, & interrogea premièrement, l'aîné appelé Pelhu ; mais il avait perdu sa copie sans

 $^{^{1}}$ 425 ans avant J. C., l'an 53 du 38^{e} cycle.

avoir retenu aucune des maximes qu'elle contenait : son père irrité de sa négligence interrogea son cadet ensuite qui se nommait Uusi ; celuici lui récita par cœur tout ce qui était contenu dans cet ouvrage, & jeta sa copie dans le feu de crainte qu'elle ne tombât entre les mains de son frère aîné, s'assurant à son égard sur la bonté de sa mémoire : son inclination à l'étude & sa complaisance pour son père le firent déclarer son successeur au préjudice de Pelhu, qui fut déshérité comme un enfant désobéissant & rebelle.

Des quatre princes qui avaient partagé le royaume de Cin après en n 375 avoir fait conjointement la conquête, Chipu, dont l'esprit inquiet & audacieux était encore devenu plus insolent par le gain de plusieurs batailles, & par la possession de la quatrième partie de cet État, traitait les trois autres avec un orgueil insupportable, & se préparait lui seul à leur faire la guerre pour l'envahir tout entier ; mais une mort imprévue ruina ce téméraire projet. Il laissa un fils appelé Kisiang encore plus insolent que lui, & qui n'avait pas moins de mépris pour les autres petits souverains. Il se trouva un jour par hasard sur les frontières de son royaume, avec Kangti & Hengti, rois de Han & de Ouei ; ces trois princes dînant ensemble, Kisiang que le vin avait encore rendu plus brutal, maltraita de paroles le roi de Han & son premier ministre, en des termes si outrageants que tous ceux qui étaient à table avec eux se levèrent avec indignation. Kisiang reçut là-dessus une réprimande d'un de ses alliés appelé Chiqueu, sitôt qu'il fut retourné dans ses États ; il lui parla en ces termes :

— Un prince se $_{\rm p.376}$ trompe beaucoup quand il se croit dispensé des règles de la civilité, & son imprudence lui attire tôt ou tard d'étranges disgrâces.

Kisiang encore plus irrité par ce discours lui répondit :

— Les malheurs dont tu me menaces dépendent absolument de moi & si je ne me les procure moi-même, qui oserait entreprendre de me les attirer ?

Chiqueu lui repartit:

— Quand un souverain se conduit avec précaution dans les moindres affaires, il se met à couvert aisément des maux, qui devraient à présent t'alarmer ; ton procédé à l'égard du roi de Han & de son premier ministre, ne saurait jamais s'excuser ; tu les as traités sans sujet avec la dernière indignité & tu dois craindre leur juste ressentiment après un si sensible outrage.

À quoi répond Kisiang enflammé de fureur :

— Tu me menaces du courroux de ce prince & de celui de son pédagogue, je les méprise trop l'un & l'autre pour appréhender leur ressentiment, & je pardonne à celui qui est assez lâche pour les craindre, de se donner de garde de les offenser.

Ce prince injuste voulant pousser $_{\rm p.377}$ encore plus loin un si violent procédé, envoya un ambassadeur au roi de Han, feignant d'en avoir reçu quelque injure, en réparation de laquelle il lui demandait une de ses places les plus voisines de son État, afin de lui déclarer la guerre dès le premier refus. Kangti fort embarrassé sur la réponse qu'il devait faire à cette demande déraisonnable, se laissa déterminer par le sentiment de son colao, qui lui parla en cette manière :

— Il est bien plus à propos qu'un roi aussi sage & aussi bon que toi, cède une place à un voisin aussi querelleux que Kisiang, que d'engager tes sujets dans une sanglante guerre, & de risquer le salut de tout l'État pour en conserver une si petite partie ; tu détourneras par ce moyen l'orage qui se prépare contre toi, tu apaiseras l'avarice de cet ennemi redoutable qui s'adressera à quelque autre de ses voisins sitôt que tu lui auras accordé ce qu'il te demande ; il est indubitable qu'il aura pour lui la même complaisance, ou que son refus allumera la guerre, tu profiteras alors de la disgrâce d'autrui, & te $_{\rm p.378}$ serviras des conjonctures qui se présenteront pour le rétablissement de tes affaires.

Ce raisonnement auquel se rendit Kangti fut une véritable prophétie & Kisiang n'eut pas sitôt obtenu ce qu'il demandait au roi de Han, qu'il

dépêcha un autre ambassadeur à celui de Quei, pour lui faire la même proposition. Ce prince la lui aurait refusée s'il eut agi par son propre mouvement; mais il crut devoir suivre le conseil de son premier ministre qui lui tint ce sage discours :

— Ce serait sans doute une chose indigne d'un souverain d'accorder sans raison ses places lorsqu'on les lui demande, & cette facilité le perdrait d'honneur & de réputation ; mais si tu reçois quelque préjudice en cédant de bonne grâce une place que te demande aujourd'hui un prince injuste & violent, tu en tireras d'ailleurs deux avantages très considérables. Le premier c'est que Kisiang se rendra odieux à toute la terre par sa convoitise tyrannique ; tes sujets en second lieu, tes ministres & tes gouverneurs te regarderont comme le plus p.379 prudent & le plus sage de tous les potentats & redoubleront l'amour qu'ils ont déjà pour toi, voyant que tu sacrifies ton bien au repos & au salut de tes peuples ; cette reconnaissance qui ranimera leur fidélité te fera prendre avec eux des mesures infaillibles pour te défendre de cet usurpateur sitôt que l'occasion s'en trouvera favorable.

Kisiang très satisfait d'avoir encore obtenu cette place, & voyant que tout lui réussissait, voulut trouver occasion de déclarer la guerre à quelque autre de ses voisins, & la chercha chez le roi de Chaü en lui faisant aussi demander la même chose que les deux autres princes n'avaient osé lui refuser. C'était un jeune & brave prince appelé Uusi qui n'avait pas moins de prudence que de valeur, qui se croyant déshonoré en suivant l'exemple des rois de Han & de Quei renvoya les ambassadeurs de Kisiang sans leur rien accorder & se prépara à se bien défendre. Kisiang fait promptement lever des troupes, engagea les deux rois à lui donner du secours & déclara la p.380 guerre à Uusi. Celui-ci s'opposa tout seul à l'effort de ces trois souverains ; mais ayant appris que ces deux derniers haïssaient Kisiang dans leur cœur, crut devoir employer plutôt l'adresse que la force pour venir à bout d'un si redoutable ennemi. Il se renferma avec son armée dans la ville de

Ciniang, si abondamment munie d'armes & de vivres que Kisiang n'en osa entreprendre le siège. Cette place était située dans un fond sur le bord d'une rivière en sorte qu'on la pouvait aisément submerger en faisant un canal au-dessus : les ennemis qui n'avaient que ce moyen de s'en rendre les maîtres en tentèrent le dessein ; mais Uusi en ayant été secrètement averti de la part des rois de Han & de Quei, fit travailler en diligence tous les habitants, & les soldats à de profondes tranchées pour se garantir de cette inondation. Il envoya ensuite un de ses ministres appelé Changmin dans lequel il avait une entière confiance trouver ces deux princes mécontents, qui lui reprochaient cette guerre qu'il p.381 pouvait prévenir, & dans laquelle ils avaient été forcés de s'engager l'un & l'autre. Ce ministre hasarda dangereusement sa vie pour le service de son maître, en passant une rivière à la nage, à la faveur d'une nuit obscure, pour conférer avec ces deux rois, auxquels il dit :

— Vous savez ce vieux proverbe que les dents se gèlent sitôt que les lèvres sont coupées ; si le roi mon maître est vaincu par le secours que vous donnez à Kisiang, soyez sûrs que ce tyran vous traitera bientôt après de la même manière.

Il leur fit ensuite connaître leurs véritables intérêts, & convint avec eux des moyens & du jour de se défaire de ce prince injuste. Il s'en retourna à la nage, rendre compte à Uusi du succès de sa négociation, & ce prince fit préparer toutes choses pour l'exécution de cette entreprise. Sitôt que le jour fut arrivé, il choisit les meilleurs de ses soldats pour charger ceux qui gardaient le nouveau canal qui devait inonder la ville ; les deux rois passèrent en même temps du côté des assiégés p.382 qui n'attendaient que le signal pour attaquer ce poste, ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qui se défendaient, ruinèrent leurs travaux & détournèrent le cours du fleuve vers le camp des ennemis ; leur armée déjà beaucoup affaiblie & surprise par cette inondation fut en même temps chargée par celle de Uusi qui fit une vigoureuse sortie, secondée des troupes des deux rois qui venaient de changer de parti : les assiégeants effrayés à la vue de ces eaux abandonnèrent leur camp en désordre ; mais les trois armées qui les chargèrent de toutes parts

en firent un si cruel massacre qu'il n'en resta pas un seul qui pût annoncer la nouvelle d'une si sanglante défaite. Kisiang trouvé parmi les morts porta la peine que méritait son insolence, & Uusi qui ne se trouvait pas encore assez vengé par sa mort, entra victorieux dans ses États, & s'en rendit le maître absolu en faisant exterminer toute sa race ; il se fit apporter son corps auquel on coupa la tête pour en faire une coupe au vainqueur, on en prit le crâne p.383 qui fut enduit d'un vernis précieux pour le garantir de la corruption, & Uusi s'en servit désormais pour boire ; cet affront étant parmi les Chinois la plus cruelle de toutes les vengeances.

Comme il n'y a point de si méchant homme qui n'ait quelqu'un fortement attaché à ses intérêts, un des généraux de Kisiang appelé Juiang, indigné de voir la tête de son maître servir de coupe à son ennemi, résolut de venger ce mépris par la mort de Uusi; & pour exécuter plus commodément ce parricide, il se mêla, parmi les officiers de sa maison, feignant d'être un de ses domestiques, & tenant toujours à ce dessein un poignard caché sous son manteau; il fut découvert avant que d'avoir trouvé l'occasion de commettre ce crime, & s'échappa malgré tous les soins qu'on prit pour s'assurer de sa personne. Il revint à quelque temps de là, couvert d'un certain onguent qui le faisait prendre pour un lépreux, & la bouche noircie de charbon, afin qu'en contrefaisant le muet, il ne fût connu p.384 de personne, & qu'il pût avec plus de facilité faire son coup qu'il avait si bien prémédité; mais cet étrange déguisement lui fut encore inutile ; car quoique qu'il se fût rendu si méconnaissable à tout le monde que sa femme y fut trompée elle-même, il fut reconnu par un de ses anciens amis, qui touché de compassion de le voir dans un si pitoyable état lui parla en ces termes :

— Est-il possible qu'un homme comme toi qui se voyait naguère élevé aux premières dignités, & qui se pouvait maintenir par son mérite & par l'agrément de sa personne, soit tombé dans un si déplorable égarement ? as-tu douté que Uusi ne te conservât ta faveur, & tes emplois en t'attachant à son service ? tu me répondras sans doute que le désir de

venger la mort de ton maître & l'affront qu'on lui a fait après son trépas, te fait oublier le soin de ta fortune; mais tu devais avec de pareils sentiments prendre de plus justes mesures pour l'exécution de ton dessein; auquel, cependant, je te conjure de renoncer, de crainte de te perdre honteusement _{p.385} toi-même.

— Ces raisons, lui répondit Juiang, pourraient persuader un homme qui ne rechercherait que les biens & les honneurs, mais j'ai trop de dégoût pour tout ce que me peut offrir la fortune, pour me rendre à ce que tu viens de me représenter : j'ai formé le dessein de tuer Uusi & j'en cherche encore soigneusement l'occasion; comment veux-tu qu'avec une pareille résolution je m'attache à son service ? Si j'étais capable d'un si pitoyable changement, j'aurais deux cœurs, chose infâme comme tu sais parmi nous autres, & j'en userais comme ces femmes débauchées qui ont l'effronterie d'épouser deux maris. J'avoue que les difficultés que j'ai envisagées m'ont donné de terribles inquiétudes ; mais elles ont été surmontées par la gloire que je me suis proposée dans ce dessein, & je veux laisser un exemple à la postérité qui fasse honte à ceux qui ont assez de lâcheté pour servir un second maître quand ils ont eu le malheur de perdre le premier.

À peine eut-il achevé ces paroles que le roi qui allait se promener à cheval passa tout _{p.386} auprès de lui ; la vue de ce prince à laquelle il ne s'attendait pas l'effraya d'abord, mais cette surprise ne l'empêcha pas de se glisser sur un pont que Uusi devait traverser ; il se mit dans l'endroit qu'il jugea le plus commode pour l'assassiner en passant : le cheval de ce prince s'arrêta heureusement dès qu'il fut à l'entrée du pont, sans vouloir avancer, quoique Uusi lui tînt les éperons dans le ventre : ses gens, surpris de l'opiniâtre résistance du cheval de leur maître, & la regardant comme quelque chose de mauvais augure, en voulurent trouver la cause ; ils cherchèrent exactement tout le long du

pont, & trouvèrent Juiang qu'ils reconnurent malgré son horrible déguisement, & qu'ils mirent en pièces sur-le-champ. Les Chinois qui n'ont pas toujours une véritable idée de la vertu, font grand cas de la résolution déterminée de ce téméraire, & la proposent comme un exemple d'une inviolable fidélité; ils donnent au contraire le nom d'adultère, qui signifie rebelle, parmi eux, à celui qui s'attache au service d'un second p.387 maître.

Le roi de Quei mourut sur ces entrefaites, & Venhu fils de son fils aîné, lui succéda : ce jeune prince était doux & honnête, libéral & fort affectionné aux gens de lettres ; cette inclination attira beaucoup de philosophes à sa cour. S'étant un jour rencontré au retour de la chasse dans une cabane de bergers, il s'y fit servir à manger & fit mettre à table quelques philosophes qui l'avaient suivi : l'air qui s'obscurcit pendant le repas fit craindre quelque grand orage, & obligea le roi de faire atteler son chariot pour regagner son palais avant qu'il tombât de la pluie, mais ces gens de lettres le supplièrent de ne pas hâter son retour, & le plus habile d'entre eux prenant la parole :

— La pluie, lui dit-il, qui tombe lorsque l'on est à table ou lorsque l'on entend un concert de musique est d'un très bon augure, outre que celle-ci te ferme le chemin, & t'ordonne de demeurer ici jusques à ce que le Ciel soit devenu serein ; c'est à quoi tu dois obéir sans répugnance.

Venhu demeura paisiblement dans cette cabane jusques _{p.388} au retour du beau temps, & sa complaisance pour ce philosophe donna lieu à un proverbe dont se servent les Chinois pour louer ceux qui aiment les gens savants : Le roi Venhu, disent-ils, fait son palais d'une chaumine pour s'entretenir avec des philosophes. Ce même prince donna à son fils aîné la ville de Chenting, après que Loyang qui commandait son armée eut conquis le pays de Chongan limitrophe de la province de Peking. Ce don, quoique fait à condition de le relever de sa couronne, contrevenait aux lois de l'État, qui ne permettaient qu'aux frères & aux seconds fils du roi de recevoir de pareilles grâces. Venhu qui n'ignorait pas les ordonnances, voulut savoir si ce qu'il venait de faire était soutenable &

commanda à ses ministres de lui en dire leur sentiment ; mais ils étaient la plupart trop bons courtisans pour ne pas applaudir à ce qu'il venait de faire ; un d'entre eux appelé Quinzoo qui faisait profession d'une grande sincérité ne put avoir la même complaisance & dit au roi « qu'un souverain ne $_{p.389}$ méritait pas le titre de juste, lorsque s'éloignant de la conduite des anciens rois, il donnait contre toute sorte de droit & de raison à son fils aîné, ce qui n'appartenait qu'à son frère, ou à son cadet » : ce discours un peu trop libre mit le roi dans une telle colère que Quinzoo fut obligé de quitter la cour ; mais Venhu ayant encore demandé à un philosophe appelé Jaokang ce qu'il pensait de la même affaire, il lui répondit qu'il la croyait remplie d'équité ;

- & comment me le persuaderas-tu ? lui répondit le roi.
- Par la raison, répondit ce philosophe, qu'un prince qui a des courtisans assez fidèles pour ne lui pas cacher la vérité, ne saurait rien faire que de fort juste & de fort raisonnable; or qui peut douter que tu n'aies auprès de toi des gens de ce caractère après ce que t'a dit Quinzoo avec tant de zèle & de sincérité?

Venhu comprit d'abord toute la finesse de ce raisonnement & ne douta plus qu'il n'eût fait une injustice en donnant cette principauté à son fils aîné ; il conçut une estime très particulière $_{\rm p.390}$ pour Quinzoo & donna ordre à Jaokang de le ramener à la cour, alla lui-même au devant de lui, le reçut avec beaucoup d'amitié, & le considéra depuis comme un très sage & très fidèle sujet.

Il s'adressa à quelque temps de là à Likeü qui avait été son précepteur, & lui parla en ces termes :

— Je t'ai plusieurs fois entendu dire qu'une femme vertueuse & ménagère n'était pas plus nécessaire à la conduite d'une famille incommodée, qu'un sage & prudent ministre à celle de tout un État ; j'ai besoin d'un habile colao. Chingen & Hiangu sont également capables de cet emploi, mais je ne sais

cependant lequel des deux je dois préférer à l'autre, je te prie de me déterminer sur ce choix.

— Je crois, lui repartit Likeü, que tu dois examiner leurs inclinations particulières, & t'informer exactement de la manière dont ils se conduisent dans leurs maisons ; s'ils sont riches, il faut savoir quel usage ils font de leurs biens, & s'ils sont pauvres, examiner si la nécessité ne les a point forcés à manquer à leur devoir ; s'ils p.391 ont eu quelque gouvernement, saches quelles gens ils ont employés dans les charges de leurs provinces, & s'ils les ont remplies de personnes assez modestes pour les refuser d'abord, quoi qu'ils en eussent besoin pour subsister ; c'est avec cette diligente recherche que tu connaîtras lequel des deux mérite le mieux d'être ton premier ministre.

Ces sentiments de modération sont bien contraires à la conduite d'un appelé Uki, lequel vivait en ce temps-là, & dont il est à propos de rapporter ici l'histoire. Cet homme dévoré d'ambition avait beaucoup de valeur, & une passion démesurée pour la guerre; mais le désir immodéré qu'il avait pour la gloire, lui fit commettre un crime exécrable. Les rois de Lu & de Ci se faisaient alors la guerre ; Uki souhaitait ardemment de commander l'armée de Lu ; mais sa femme née sujette du roi de Ci qui s'opposait à ce dessein, le rendit suspect à ce prince : cet homme pour lui ôter cette défiance tua sa femme de sa propre main, & se mettant ensuite à la tête de quelques _{n.392} gens ramassés, remporta un fort grand avantage sur le roi de Ci. Le roi de Lu lui fit donner le commandement de toute l'armée, quoique la plupart des officiers lui reprochassent en présence du roi le crime qu'il venait de commettre. Il entra dans le pays de Ci, battit les troupes qui s'opposèrent à son passage, prit cinq places considérables, & aurait encore poussé plus loin ses conquêtes, si la paix qui se conclut entre les deux rois n'en eut interrompu le cours. Ce grand capitaine n'était pas moins sobre que vaillant, il vivait avec les soldats comme s'il eût été leur compagnon, mangeait & s'habillait comme eux, partageait avec

eux le travail & les fatigues, faisait entre eux & lui une égale distribution du butin ; son amour pour la gloire lui faisait mépriser le soin d'accumuler des trésors ; mais on parlera du progrès de sa fortune dans le règne suivant.



GANV

trente-deuxième empereur régna 26 ans 1

a

p.393 Il était fils de Gueliü, & donna dès le commencement de son règne des marques de sa libéralité : il honora du titre de prince tributaire Thieny, petit-fils de Celni, qui avait brouillé les affaires du roi de Ci, & lui donna cet État à conquérir après la mort de ce prince arrivée la vingt-troisième année de ce règne sans laisser aucun héritier ; il était le vingt-neuvième souverain de la famille de Taikong, auquel l'empereur Ivo avait donné cette principauté.

Venhu, roi de Quei, mourut aussi en ce temps-là, & laissa sa couronne à Huvi, son fils, lequel engagea le général Uki à son service par des promesses capables de satisfaire son ambition. Ce prince p.394 l'entretenant un jour des forces & de l'opulence de son État, en descendant la rivière dans une barque, ce général lui répondit, « que la grandeur des royaumes dépendait uniquement du mérite des souverains, & qu'un État gouverné par un prince sans vertu, pouvait être troublé par des gens d'aussi peu de considération que les matelots qui conduisaient sa barque » ; Huvi trouva cette réponse admirable & fit depuis autant de cas de la sagesse de Uki que de sa valeur. Il lui donna le commandement de ses armées dans la guerre qu'il déclara au roi de Ci ; & se flatta dès le premier avantage qu'il remporta, d'une seconde victoire bien plus considérable ; & en effet Uki ayant encore attaqué les ennemis, défit entièrement leur armée, & força le roi de Cin à demander la paix. Ce vaillant homme fit plusieurs autres actions éclatantes au profit du roi de Quei ; mais son ambition déraisonnable en corrompit tout le mérite, & le fit enfin sortir du royaume : le roi qui voulait avoir un colao était fort embarrassé entre _{p.395} Uki, & un de ses ministres appelé Tiennen qui lui faisait aussi beaucoup valoir ses services; mais celui-ci désespérant de

¹ 401 ans avant J. C., l'an 17 du 39^e cycle.

remporter sur ceux d'Uki, s'avisa de rendre sa fidélité suspecte, en représentant au roi qu'il était dangereux de confier à un étranger un emploi de cette importance. Uki très bien instruit des mauvais offices qu'on lui rendait, craignit quelque fâcheuse disgrâce, & se retira en diligence auprès de Faü, roi de Zu, qui n'eût pas sitôt connu son mérite qu'il lui donna le commandement de ses troupes du consentement de toute sa cour : il gagna plusieurs batailles, força quelques princes à demander la paix & à faire alliance avec le roi de Zu, en sorte qu'il commençait à jouir de cette gloire qui faisait toute sa passion ; mais l'envie qui persécute ordinairement les grands hommes suscita contre lui les plus grands seigneurs du royaume, qui ne pouvant plus souffrir un étranger élevé à leur préjudice aux premiers honneurs, décriaient publiquement sa conduite, & l'accusèrent même de $_{\rm p.396}$ trahison. Le roi au contraire persuadé de sa fidélité par les services qu'il lui avait rendus, ferma les oreilles à ces discours calomnieux ; & les ennemis désespérant de le ruiner dans l'esprit de son maître, résolurent non seulement sa mort, mais conspirèrent contre la personne du roi. Le favori découvrit cette conjuration, & pourvut promptement à la sûreté de Faü, & à la sienne : il fit exécuter les plus coupables, chassa du royaume tous ceux qui en pouvaient troubler le repos, changea la forme du gouvernement, réprima l'autorité des ministres & la licence des magistrats, & réunifiant la souveraine puissance dans la seule personne du prince, obligea tous ses sujets à n'obéir désormais qu'à ses ordres. Cette réformation, qui rendit l'État de Zu très florissant, réussit beaucoup mieux qu'on ne l'avait espéré; mais Uki en reçut une funeste récompense: car les princes voisins auxquels cet État devenait formidable, firent tous leurs efforts pour rendre la faveur d'Uki odieuse au roi de Zu; ils animèrent les n 397 gouverneurs & les principaux magistrats qui n'étaient déjà que trop irrités par l'exil, & par la mort de leurs plus proches, mais encore bien davantage par la diminution de leur crédit ; ces gens beaucoup plus attachés à leurs intérêts qu'à celui du bien public travaillèrent de concert avec ces princes alarmés à la perte de ce ministre & le firent assassiner dans sa maison.

LIEU

trente-troisième empereur régna 7 ans 1



Ce prince qui, succéda à Ganu son père n'a rien fait de recommandable; & les historiens rapportent seulement que la famille régnante était bien déchue, & l'empire considérablement diminué. Tous les princes qui en relevaient, à la réserve d'une seul, travaillaient à leur indépendance; c'était Queiu, prince p.398 de Lu, de la famille de Liéna, dont le père avait reçu cette principauté de la libéralité du dernier empereur à condition de la relever de sa couronne. Son fils renouvela son hommage, & s'acquit par cette marque d'obéissance une grande réputation.

On loue encore aujourd'hui sa prudence extraordinaire & son extrême application à s'informer de la conduite des gouverneurs de province, se défiant beaucoup des témoignages des gens de sa cour qui lui parlaient en leur faveur ; il avait des espions qu'il envoyait dans les principales villes du royaume, suivant le rapport desquels il jugeait si ce qu'on lui avait dit de ses gouverneurs était faux ou véritable ; il y en avait deux entre autres, de l'un desquels on lui disait beaucoup de bien ; & n'entendait au contraire parler que très désagréablement de l'autre ; il en voulut être instruit par ses espions, qui lui rapportèrent que celui dont on lui faisait des plaintes, était un comme qui gouvernait sa province avec beaucoup d'honneur & de $_{\rm p.399}$ probité, & que l'autre dont on louait continuellement le mérite en sa présence s'acquittait fort mal de son devoir. Il les fit venir tous deux, & leur parla publiquement en ces termes en adressant d'abord la parole au premier qui était gouverneur du pays de Mé, dans la province de Xantong, la plus avancée vers la mer, où est à présent bâtie la ville de Kiao :

¹ 375 ans avant J. C., l'an 43 du 39^e cycle.

— Depuis que je t'ai fait gouverneur, il ne s'est point passé de jour que je n'aie reçu des plaintes de ta conduite; j'ai su cependant par des personnes dignes de foi que tu as fait défriché quantité de terres incultes, que tu as perfectionné l'agriculture, que les peuples jouissent d'une heureuse abondance, & qu'ils vivent sans querelle & sans procès; je sais encore que ta prévoyance a mis tes frontières à couvert des surprises de mes ennemis, & que tu entretiens avec eux une paix fort tranquille; je ne suis pas étonné, si avec une si sage conduite on t'a voulu rendre de si mauvais offices : tu n'as aucun courtisan à tes gages, & tu négliges de t'acquérir p.400 leurs bonnes grâces à force de présents & de pensions.

Il lui donna en même temps un gouvernement bien plus considérable. Et puis se tournant vers l'autre qui était gouverneur de la province de Hoo où est aujourd'hui la ville de Tuping:

— On m'a, lui dit-il, souvent rompu la tête de tes louanges, dès que je t'ai confié ton emploi, quoique tu aies négligé le soin de l'agriculture, & laissé croupir les laboureurs dans une longue oisiveté; le froid & la faim ont affligé les peuples dont je t'avais donné la conduite, tu as laissé entrer les ennemis dans les terres de Pilin & ils auraient avancé bien plus loin si le prince de Quei ne l'eût promptement secouru : crois-tu que j'ignore de quels moyens tu t'es servi pour me faire ainsi déguiser la vérité? Tu as corrompu par tes largesses, quelques-uns de ceux qui m'écoutent; mais tu as pris sur mes peuples le fond de cette libéralité; un aussi méchant homme que toi est désormais indigne de vivre, mais ceux que tu as enrichi du bien d'autrui, méritent d'être punis avec toi.

Il le fit _{p.401} brûler tout vif avec ceux qui furent convaincus d'avoir faussement fait valoir ses services : les autres gouverneurs & magistrats furent tellement effrayés de la rigueur de ce supplice, qu'ils se donnèrent bien de garde de trahir la vérité en faveur de ceux qui s'acquittaient mal de leurs charges, & ne s'étudièrent qu'à bien faire

leur devoir : le roi de Lu passa depuis pour un si grand justicier, qu'on préférait la discipline de son État à toutes les lois de l'empire. Cette gloire était légitimement due à un prince si soigneux du repos & du bien de ses sujet.



HYENI

trente-quatrième empereur régna 48 ans 1

a

p.402 Il hérita de l'empire après la mort de Lieu son frère aîné, qui ne laissa point d'enfants, & régna plusieurs années, si l'on peut appeler régner la vie d'un prince qui n'eût que le nom d'empereur & que les princes tributaires attaquèrent ouvertement, après lui avoir refusé de le reconnaître pour leur souverain : chacun d'eux tâchait de se mettre en possession de ces grands vases d'airain auxquels on croyait que celle de la couronne était attachée ; mais Hyeni, pour leur ôter ce sujet de tentation les fit jeter dans un lac très profond de la province de Su ; le prince de Cin ne fut pas sitôt élevé sur le trône impérial, qu'il employa plus de mille ouvriers pour les en retirer sans en pouvoir venir à bout.

p.403 Les malheurs d'Hyeni furent annoncés dès la huitième année de son règne par une comète qui parut au couchant de la Chine, trois cent soixante & un an avant la naissance de Jésus-Christ. Il vivait en ce temps-là un jeune garçon appelé Hiangu, que le fils du roi de Quei avait eu d'une concubine; c'était un génie prodigieux; il avait les inclinations admirables, aimait passionnément l'étude, & s'était particulièrement appliqué à la connaissance des lois concernant la punition des crimes; il alla trouver Xozo, premier ministre du royaume, & s'engagea même à son service pour mieux profiter de ses instructions. Xozo connut bientôt par son travail & par le progrès qu'il fit dans fort peu de temps dans les lettres, qu'il n'y avait rien dont il ne fût capable, & ne lui donnait que de légères leçons, de crainte que l'écolier ne devançât bientôt le maître; ce ministre tomba malade & le roi l'étant allé visiter, lui demanda d'où était & ce que c'était qu'Iangu.

¹ 368 ans avant J. C., l'an 50 du 39^e cycle.

— C'est un jeune garçon lui répondit-il, _{p.404} qui a déjà toute la prudence qui ne s'acquière qu'avec un grand nombre d'années, & qui s'acquittera très dignement de quelque important emploi que tu lui veuilles donner ;

le roi ne répondant rien à ce discours, Xozo reprit la parole & lui dit encore en forme d'avis :

— Si tu ne te veux pas te servir d'Iangu dans l'administration de tes affaires, fais-le mourir le plus promptement que tu pourras, car si tu ne prends cette précaution, il s'attachera au service de quelque autre prince qui deviendra peut-être ton ennemi.

Le roi en le quittant, lui promit de suivre ce conseil politique, mais à peine ce prince était-il sorti que Xozo envoya quérir Iangu pour l'avertir du péril dont il était menacé, & le pressa de s'en garantir par une prompte fuite : Iangu se prit à rire d'une si bizarre alternative & dit à ce ministre :

— Si le roi ne te veut pas croire sur la part que tu lui conseille de me donner dans le ministère, il te croira encore moins lorsque tu lui voudras persuader de me faire périr sans l'avoir mérité.

Il demeura quelque _{p.405} temps à la cour avec assez de considération ; mais ayant remarqué du refroidissement pour lui dans l'esprit du roi, il envisagea de plus près le danger dont il s'était moqué & se retira chez le roi de Cin, qui voulut d'abord éprouver sa suffisance & sa fidélité dans quelques emplois d'une médiocre importance : ce prince fut tellement satisfait de sa conduite qu'il l'honora de toute sa confiance, & crut procurer un grand avantage à l'État en le déclarant son colao ; il en réforma l'administration en faisant de nouveaux règlements, dont le premier ordonnait la même récompense à quiconque tuerait un meurtrier, qu'à celui qui se rendrait son délateur, condamnant en même temps ceux qui lui auraient donné retraite aux peines établies contre les voleurs & les rebelles. Il destina les principaux emplois & les

premières dignités à ceux qui se distingueraient par leur valeur dans la profession des armes & condamna au contraire les fainéants, qui ne travailleraient ni au labourage ni aux manufactures des soies, aux n.406 ouvrages publics, les appelant la peste & le poison des États. Il fit déclarer esclaves tous ceux qui n'étant point estropiés demandaient l'aumône, avec pouvoir à tout le monde de s'en saisir en cette qualité, pour les employer aux plus vils ministères; il donna l'exclusion du commandement des armées aux princes de la maison royale. Il priva ceux qui possédaient beaucoup de bien sans avoir rendu aucun service à l'État, de toutes sortes d'honneurs, les déclara indignes d'entrer dans le corps de la noblesse, & leur défendit de vivre avec éclat tant au dehors qu'au dedans de leurs maisons, & voulut au contraire qu'on fît beaucoup d'honneur aux pauvres dont le public avait tiré quelque service. Le témoignage de ceux d'entre le peuple qui vivaient sans se mêler d'aucun travail n'était plus reçu en justice, ce sage ministre voulant mettre à couvert les innocents de ces âmes vénales qui trahissaient la vérité pour de l'argent ; il ordonna encore aux voyageurs de prendre des certificats des gouverneurs p 407 des lieux par où ils passaient, enjoignant expressément à ceux-ci de veiller à la conduite des étrangers. La puissance des rois de Cin s'accrut merveilleusement par de si salutaires ordonnances, & leur prépara le chemin à l'empire auguel ils aspiraient depuis si longtemps; mais Iangu ne se contentant pas d'avoir établi ces lois admirables, tint sévèrement la main à leur exécution dans les choses mêmes de peu de conséquence. On l'avertit un jour que le fils aîné du roi & déjà déclaré son successeur à la couronne avait négligé de suivre ces nouvelles ordonnances ; il en eut un sensible chagrin, & dit « qu'il ne fallait pas s'étonner du mépris que les peuples avaient pour les lois puisqu'ils se conforment à la conduite de leurs souverains »;

— Il ne m'est pas permis, ajouta-t-il, de châtier le fils du roi qui doit succéder à son père; mais je ferai châtier son précepteur afin qu'il veille de plus près sur sa conduite, de laquelle il est entièrement responsable.

Il fit effectivement marquer ce précepteur au front avec p.408 un fer chaud en punition de la faute de son disciple. Il ne se relâcha point de cette sévérité pendant dix ans qu'il fut premier ministre, & rendit par ce moyen le royaume de Cin plus florissant qu'il n'avait jamais été. Qui que ce soit n'eût osé ramasser ce qu'il trouvait tombé dans un chemin à moins qu'il ne lui eût appartenu; les bois étaient purgés de voleurs; on ne commettait plus de meurtres ni d'assassinats dans les villes ; les peuples vivaient dans l'abondance; & la discipline militaire était observée avec la même régularité; les armées quoique très nombreuses n'étaient composées que de braves soldats, & les officiers choisis entre les plus vaillants d'entre eux; beaucoup de gens s'adonnaient aussi à l'étude de la philosophie, quoiqu'il soit fort rare de voir en même temps fleurir les lettres & les armes; mais enfin la riqueur, avec laquelle Iangu punissait les moindres fautes, lui attira la haine publique, l'on ne le regardait plus que comme un tyran. Sitôt que le roi fut mort, les chefs d'un parti p.409 qui s'était formé dès son vivant contre ce ministre, l'accusèrent de rébellion, & portèrent leurs plaintes à Hoieü qui venait de succéder à son père. Ce jeune prince qui se souvenait encore du châtiment de son précepteur & des remontrances trop rudes que Iangu avait pris la liberté de lui faire, reçut volontiers ces plaintes. Iangu qui en fut averti, s'enfuit promptement de la cour de crainte que le roi ne se laissât aller à trop de ressentiment ; mais personne ne lui voulut donner retraite, parce qu'il n'avait pas de certificat, sans quoi il était défendu de recevoir des gens de dehors : cette nécessité le contraignit de revenir à la cour ; le roi l'abandonna à la fureur du peuple, qui non content de sa mort, pilla son palais, & massacra toute sa famille. On rapporte qu'il dit en mourant qu'il s'était lui-même creusé cet abîme, voulant faire entendre que la loi établie contre les voyageurs avait été cause de son malheur, qui justifia la vérité de ce proverbe, qu'il ne faut pas _{p.410} toujours se servir du peigne pour démêler la jupe du lion.

Il y eut sur ces entrefaites une assez plaisante contestation entre les rois de Ci & de Quei, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple. Ils

s'étaient donné un rendez-vous sur les frontières de leurs États, sous prétexte de chasser ensemble, pour prendre des mesures de concert, & pour unir leurs forces contre le roi de Cin dont la puissance leur devenait formidable : la convention étant par hasard tombée sur les pierreries, le roi de Quei demanda à son allié s'il avait de beaux diamants ; le roi de Ci lui répondit qu'il n'en avait point du tout, & qu'il ne faisait pas grand cas de ces sortes de richesses :

- & moi lui repartit le roi de Quei, quoique ma principauté n'ait pas beaucoup d'étendue, j'en ai dix de la grosseur d'un œuf, qui jettent un si grand éclat qu'ils éclairent à douze stades à la ronde.
- Les miens, repartit le roi de Ci, sont bien différents des vôtres, car ils vivent & respirent : ce sont quatre gouverneurs, qui ont chacun $_{\rm p.411}$ soin d'une province & qui s'en acquittent avec tant de vigilance & de fidélité, que le repos & l'union qu'ils entretiennent entre mes sujets, font éclater leur réputation à plus de mille stades de leur gouvernement.

Le roi de Quei comprit avec chagrin qu'il se devait faire beaucoup plus d'honneur de la sagesse de ses ministres, que de la beauté de ses pierreries ; & la répartie du roi de Ci donna lieu à un proverbe dont on se sert encore aujourd'hui, quand en veut parler avantageusement du mérite d'un gouverneur : quatre bons gouverneurs éclairent à mille stades à la ronde.

Auparavant cette conférence, le roi de Quei, lequel avait déclaré la guerre à celui de Chao, venait de lui prendre la ville de Hantan, place forte & très bien munie ; mais il ne la garda pas longtemps, car le roi de Ci qui l'attendait au retour sans préjudice de l'alliance qu'ils avaient résolu de faire ensemble, attaqua & défit son armée. En ce temps-là, les Chinois se servaient beaucoup de chariots dans leurs troupes ; un p.412 appelé Kiupeni s'était par sa valeur rendu si habile dans l'usage de ces chariots, qu'il en pouvait conduire cinq cents lui seul le jour d'une bataille : cependant le roi de Quei ne crut pas se devoir servir de lui à

cause de quelques friponneries qu'il avait faites, dont la principale n'était que le vol de deux œufs qu'il avait pris chez un paysan. Zusu l'un de ceux qui commandait l'armée, la voyant défaite, prit la liberté de dire au roi, « qu'un prince devait en user à l'égard de ses officiers, comme les charpentiers qui ne rejettent pas les pièces de bois parce qu'elles sont trop longues ou trop courtes ; mais qui les réservent pour des ouvrages où elles peuvent entrer en les retaillant, & en leur donnant un autre figure ; que la nécessité présente ne lui permettait pas de se défaire de Kiupeni, mais seulement de le réprimander sur sa mauvaise conduite, & qu'il devait lui rendre un emploi dont personne n'était si capable que lui. Le roi écouta favorablement Zusu, & rétablit suivant son conseil le brave Kiupeni dans sa charge.

p.413 Il fit à quelque temps de là marcher une armée contre le prince de Han, lequel se défiant de l'inégalité de ses forces s'adressa au roi de Ci, qui lui accorda le secours dont il avait besoin ; ce qui éloigna de nouveau son alliance avec le roi de Quei : celui-ci leva tout ce qu'il put de troupes pour résister à ces deux ennemis, & en donna le commandement à son fils appelé Xinu, avec une autorité fort étendue, à condition néanmoins de se conduire par le conseil de Pankien, l'un de ses anciens généraux ; mais il survint encore un autre sujet de rupture entre ces deux princes depuis la bataille gagnée par l'armée de Ci, après la prise de Hantan : le roi de Han avait donné ordre à celui qui commandait les troupes auxiliaires, d'attendre Xinu dans un chemin fort étroit & fort difficile, par où son armée devait nécessairement défiler; ce jeune prince qui n'avait pas prévu cette embuscade fut surpris, chargé si vigoureusement sur une colline proche la ville de Taming, appelée la colline équestre, que ses p.414 gens furent presque tous mis en pièces, & que peu s'en fallut qu'il ne demeurât prisonnier. Pankien sur qui roulait la principale conduite de la guerre, s'étrangla lui-même, de crainte de tomber vif entre les mains des ennemis, & pour s'épargner la honte & le reproche que méritait son imprudence ; voici de quelle manière les ennemis le firent donner dans le piège : Xinu ne fut pas sitôt entré dans le pays de Han que les troupes de Ci forcèrent

les frontières de Quei, & marchèrent droit sur la capitale ; le prince de Quei, surpris d'une marche si précipitée se vit hors d'état d'aller à leur rencontre & prit le parti de rappeler promptement l'armée que commandait son fils; mais Pankien qui ne prenait pas volontiers conseil, & qui affectait un grand mépris pour les troupes ennemies, ne fit pas grand cas des ordres du roi son maître. Tiekien, parent de celui de Ci, & général de son armée, informé de la désobéissance, & de la présomption de Pankien, s'avisa d'un stratagème pour profiter de la conjoncture p.415 présente ; il mit cent mille hommes en bataille à la vue de l'armée des ennemis qui vinrent au-devant de lui dans le même ordre ; mais le combat ne fut pas sitôt commencé qu'il fit retirer ses troupes dans leur camp comme s'il eût lâché le pied. Il en sortit quelques jours après avec cinquante mille hommes, pour faire croire à Xinu qu'il avait déjà perdu la moitié de son armée, & après un léger combat fit encore une retraite comme s'il eût été battu. Il sortit le lendemain pour la troisième fois, n'ayant alors que vingt mille hommes, après avoir caché son armée entre les montagnes des environs de la Colline Équestre, sur laquelle il avait fait planter un grand pin au haut duquel on avait attaché une enseigne où étaient écrites ces paroles :

« Pankien est tombé mort de ma main dans le dernier combat ; reprenez courage mes compagnons, vous qui m'abandonnâtes dans cette occasion, & venez, partager les dépouilles du roi de Quei.

Il commanda à ceux qui étaient cachés dans les embuscades de charger Pankien, dès _{p.416} le moment qu'ils verraient des feux allumés, & marcha enseignes déployées à la tête de ses vingt mille hommes pour lui livrer bataille, laquelle ne fut pas sitôt engagée qu'il fit sonner la retraite.

Pangkien ne doutant plus de la victoire le poursuivit sans faire garder les rangs à ses soldats. Tiekien qui se retirait en bon ordre, avait si bien réglé sa retraite, qu'il n'arriva que sur le soir à l'embuscade, & fit semblant de se retrancher au-delà du pin qu'il avait fait élever. Pankien qui le suivait de fort près ayant aperçu l'inscription de l'enseigne en fut

frappé comme d'un coup de foudre, & commanda qu'on mit le feu dans l'arbre auquel elle était attachée. Les troupes de Han prenant ce feu pour le signal qu'on leur avait donné, sortirent de leur poste, & chargèrent l'armée de Pankien qui était toute débandée à la réserve de quelques compagnies qui serraient Tiekien de fort près dans un lieu trop étroit pour se bien défendre ; il soutint néanmoins leurs efforts avec une valeur incroyable, & les défit p.417 entièrement ; l'imprudence de Pankien fit connaître de quelle conséquence il est à un général de se tenir toujours sur ses gardes & qu'un ennemi dont on néglige la faiblesse sait quelquefois se prévaloir du mépris qu'on a pour lui.

Mentius, fameux philosophe qui ne cédait en sagesse ni en doctrine qu'au seul Confucius, fleurissait en ce temps-là. Sutius petit-fils de ce grand personnage, l'avait instruit dans la philosophie. Mentius lui ayant un jour demandé en quoi consistait la bonne administration d'un royaume, ce vieillard lui répondit, que c'était dans l'augmentation des biens du peuple :

- & quoi, repartit Mentius, je croyais qu'un véritable philosophe ne voyait rien de plus nécessaire à la conservation d'un État, que la justice & la charité, & qu'il faisait de ces deux vertus les principes de toute morale ; c'est pourquoi j'ai peine à comprendre que tu commences par inspirer aux hommes l'envie d'augmenter leur fortune, & que tu leur enseignes les moyens d'y réussir.
- Si tu comprends bien ma pensée, lui _{p.418} répliqua Sutius, tu verras que nous sommes de même sentiment, car le profit dont j'entends parler n'est légitime, qu'autant qu'il est conforme à la justice & à la charité; mais il faut premièrement que ces deux vertus soient bien pratiquées par ceux qui sont chargés du gouvernement public : un souverain sans charité ruinera ses sujets, & se détruira par conséquent lui-même, & s'il ne garde que les apparences de la justice, on commettra impunément des crimes, on fera sous de faux prétextes des vols & des brigandages qui désoleront ses

sujets, quoique la perte du bien des particuliers ne soit pas le plus grand malheur qu'il doive appréhender. Il s'ensuit donc que la justice & la charité font toutes les richesses d'un royaume; d'où vient que le profit est appelé dans un ouvrage intitulé *Yeking*, le compagnon de la justice; ainsi nous ne devons amasser du bien que pour mener une vie plus tranquille, & pour acquérir de la vertu; & c'est enfin ce que l'union de la justice & du profit doit produire en nous de plus parfait.

n 419 Mentius alla trouver Hoieü roi de Quei l'an trente-troisième de ce règne, & commença dès lors un bel ouvrage de philosophie en forme de dialogue, rempli de grandes maximes pour l'instruction des souverains. Il ne s'est pas renfermé dans cette seule matière, il fait d'assez fréquentes digressions sur quantité d'autres sujets, qu'il traite avec une égale capacité : voici quelques-unes de ses maximes qui donneront une légère idée du génie & de la discipline des Chinois, & de leur exactitude sur les moindres choses qui concernent le bien public. Il recommande principalement aux rois, de ne point détourner les laboureurs du travail de l'agriculture, en quelque saison ni sous quelque prétexte que ce soit, & prétend qu'il n'y a que ce moyen d'entretenir l'abondance ; il veut qu'on pêche dans les lacs & dans les rivières avec des filets dont les mailles soient assez grandes pour laisser échapper les petits poissons, afin de leur donner par ce moyen le loisir de devenir plus gros ; il ne permet d'abattre des arbres sans _{n.420} nécessité ; il faut, dit-il, les laisser tomber de vieillesse ou par la violence des vents ; il défend aussi de couper ceux qui sont trop jeunes, & dont les fruits ne sont pas encore mûrs pour quelque usage que ce soit : si un prince tient soigneusement la main à l'exécution de ces ordonnances, ce philosophe prétend que ses peuples s'en trouveront bien pendant leur vie, & qu'ils auront de quoi honorer leurs funérailles après leur mort ; mais il doit sur toutes choses prendre connaissance de leurs démêlés, & tâcher de les assoupir dès leur naissance. Ce philosophe recommande la conservation des arbres parce qu'on s'en sert beaucoup dans les

édifices qui sont presque tous soutenus sur des colonnes de bois, & que leurs cercueils ne sont faits que de cette matière. Les Chinois font consister une partie de leur bonheur à s'assurer d'un bois très dur, & très solide pour se faire des cercueils, la plupart des gens riches en achètent à ce dessein qui leur coûtent près de deux mille écus, ce sont des ais d'un bois n 421 incorruptible, qu'ils font venir d'un pays très éloigné, & il n'y a point de ville considérable où l'on n'en fasse un fort grand débit ; ils les achètent de fort bonne heure afin de les garder plus longtemps chez eux avant leur mort. Mentius défend encore « de planter des arbres dans les terres labourables, de crainte d'ombrager les moissons, il ordonne de mettre des mûriers le long des murailles pour nourrir des vers à soie dont le travail est destiné aux vêtements des vieillards; il défend de tuer des chiens, des pourceaux, des poules & plusieurs autres sortes d'animaux, à moins qu'ils ne soient déjà grands, de crainte d'en ruiner les espèces », & cette pratique s'est toujours conservée depuis ce temps-là. Ils se moquent des Européens qui mangent des cochons de lait & des poulets, & ne souffrent pas qu'on en vende dans les marchés publics. Ce même législateur veut encore, que les rois prennent soin de faire instruire la jeunesse, & que « tous les enfants apprennent dès leur bas âge à rendre obéissance à ceux _{p.422} qui sont plus âgés qu'eux ; il prétend que cette déférence les accoutumera à soulager les vieillards, & à les décharger des fardeaux qui les incommoderaient en faisant voyage. Il ne veut pas même que ces jeunes gens attendent qu'on leur demande ce service ; & leur enjoint de s'offrir de bonne grâce à le rendre à leurs anciens. Un prince qui prend soin d'inspirer de pareils sentiments à ses sujets & qui les élève dans le respect qu'ils doivent à leurs pères, & dans l'amitié que des frères & d'autres parents se doivent les uns aux autres, aura des peuples sages, modestes, & fidèles, & régnera fort heureusement; mais si d'un autre côté il ne remédie au désordre que causent tous les animaux destinés à ses plaisirs, comme les chiens, les chevaux, & ceux que nourrissent les grands seigneurs de sa cour, attirail inutile dans le dedans de son palais, & au-dehors embarrassant & ruineux pour le public ; il aura beau dire que c'est la stérilité & non pas lui qui désole

son royaume, c'est comme s'il s'excusait d'être auteur d'un $_{\rm p.423}$ meurtre dont il aurait chargé des assassins, car ce n'est pas sur la disette des fruits de la terre qu'il faut rejeter ces malheurs, mais sur le mauvais régime du souverain. »

Mentius entretenant un jour le roi sur cette matière :

— Je comprends, lui dit ce prince, par les belles choses que tu me dis, que les États s'augmentent par la sagesse de ceux qui sont nés pour les gouverner & qu'au contraire ils se détruisent par leur paresse & leur négligence : or quoique je ne me puisse vanter d'être fort vertueux & que je mérite trop justement le nom de *güngin* (c'est-à-dire un homme de peu de considération), cependant après m'être assez bien examiné, je me trouve sur plusieurs chefs beaucoup meilleur que les autres rois mes voisins, & je sais sans vanité bien plus exactement qu'eux rendre la justice ; d'où vient donc que leurs États s'augmentent, que le mien n'en a pas plus d'étendue ? J'éprouve de plus de continuelles disgrâces, j'ai perdu mon fils aîné, le roi de Ci a défait mon armée, l'on m'a forcé de demander p.424 la paix, & de rendre pour l'obtenir tout ce que j'avais conquis sur mes ennemis.

— Je sais, lui repartit Mentius, que tu fais ton plus sensible plaisir de la guerre, c'est pourquoi je te prie d'écouter attentivement une comparaison tirée de l'art militaire qui t'éclaircira merveilleusement cette difficulté : n'est-il pas vrai qu'une armée surprise s'effraie au bruit imprévu des tambours, des trompettes, & des armes d'une autre armée, qu'elle se met d'abord en désordre & que la peur qui s'empare du cœur des soldats leur fait jeter leurs armes pour s'enfuir avec plus de vitesse ; les uns courent jusqu'à la longueur de dix stades, les autres à cinq, d'autres à deux, & quelques-uns à une seulement ; ceux qui n'ont fui que pendant cinq stades se moquent de ceux qui se sont retirés à dix, ceux qui n'ont couru que l'espace de deux traitent de même ceux qui sont

allés à cinq, & celui qui s'est arrêté au bout d'une stade reproche à tous les autres leur frayeur & leur lâcheté : que penses-tu de tous ces fuyards ?

- Ils ont tous lâché le pied, $_{\rm p.425}$ répondit le roi, & celui qui n'a fui que la longueur d'une stade, n'a guère eu moins de peur que les autres ;
- Si cela est ainsi, reprit Mentius, tu ne dois pas être surpris que ton royaume ne soit pas plus florissant que ceux de tes voisins, tu te dois regarder auprès d'eux comme ces soldats dont la fuite n'a pas été la plus honteuse, mais qui cependant ne sont guère plus assurés que les autres, & ce malheur est commun dans le siècle à tous les souverains de la terre.

Il recommande encore trois choses essentielles selon lui, au bonheur de la vie civile : le respect envers les potentats, la vénération pour la vieillesse, & de grands honneurs à la vertu en quelque lieu qu'elle se trouve.

Il dit encore des choses très rares sur la manière de régler les mouvements de l'âme, & sur les fonctions des sens extérieurs : lorsqu'il traite de la valeur & de la constance, il divise la première en intérieure & extérieure ; l'intérieure consiste dans une intrépidité à l'épreuve de toute sorte de crainte, & dans une p.426 entière confiance dans la victoire ; & l'extérieure à ne rien faire d'injuste ni de déraisonnable, & nomme faiblesse le défaut qui lui est opposé.

Il a fait encore un traité de la nature, dans lequel il rapporte les raisons dont il appuya son opinion contre celle du philosophe Cautius dans une dispute célèbre qu'ils eurent ensemble sur cette matière, Cautius revenait toujours à l'essence de la nature, & Mentius se renfermait dans son inclination au bien & dans ses effets; c'était dans le fonds la même chose, mais différemment expliquée. Mentius soutenait que la nature avait autant d'inclination au bien, que l'eau a de disposition à couler en bas, & qu'elle ne se ferait pas moins de violence à mal faire que l'eau souffrirait de répugnance à couler en haut.

Quelques-uns des sentiments de ce philosophe, de la doctrine duquel on a suffisamment parlé, nuisent beaucoup à l'établissement du christianisme en ce pays-là : il dit par exemple, qu'il vaut mieux avoir une concubine que de mourir sans lignée, que c'est _{p.427} commettre un grand crime envers son père & sa mère, que de ne leur pas laisser de petits enfants pour les consoler dans leur vieillesse, & qu'on doit employer toutes sortes de moyens, afin de leur donner cette satisfaction.

Plusieurs autres sectes de philosophes se signalèrent aussi en ce temps-là, entre lesquels on parle d'un certain Chongti qui défendait de toucher à tout ce qui était injustement acquis, & même aux choses qu'on soupçonnait de quelque injustice. Il avait quitté la maison de son père, parce qu'elle n'avait pas été bâtie par des gens de bien, & n'y mangeait plus, ni chez ses frères, de crainte qu'on ne lui servît des viandes qui ne leur appartenaient pas. Étant un jour allé voir sa mère, on apporta deux canards à son frère aîné qui logeait avec elle.

— Prenez garde, ma mère, dit Chongti, que ce présent ne vienne de la part de quelques personnes injustes, ou qu'on ne l'ait fait à mon frère dans la vue d'en obtenir quelque chose qui ne soit pas pas selon l'équité, & p.428 je vous conseille de le renvoyer.

Sa mère lui promit de suivre son conseil pour lui ôter ce scrupule, & fit cependant tuer un de ces canards pour lui donner le lendemain à dîner; il en mangea avec beaucoup d'appétit, sans se défier de cette tromperie; & son frère lui dit en riant:

— Comment peux-tu trouver une viande selon ton goût que tu voulais qu'on rendît hier, de crainte qu'elle n'eût été volée ?

Chongti sortit en même temps de la maison, & fit tant d'efforts qu'il rejeta ce qu'il avait mangé, de crainte d'avoir quelque chose sur l'estomac qui fût provenu par une voie illégitime. Mentius disait en parlant avec mépris de cette faiblesse :

— Chongti mange de ce que sa femme lui apprête, & ne veut point de ce que sa mère lui fait servir ; il fuit la maison de son père, & se retire dans un chaumine, qui est-ce donc qui l'a si bien persuadé de la probité de sa femme, & de l'innocence des maçons qui ont bâti cette petite maison ? car pourquoi reprocher des injustices sans en avoir des preuves évidentes ? Si l'on p.429 veut gêner les hommes par de si terribles scrupules, je leur conseille de devenir comme ces vers auxquels la terre fournit de gîte, d'habillement, & de nourriture ; ils seront alors exempts des inquiétudes de Chongti, qu'il est impossible autrement d'éviter en suivant ses extravagantes maximes.

Diogène Laërce parle d'un philosophe scythe qui vint aux jeux Olympiques & qui étonna toute la Grèce, quand on sut qu'il avait luimême fait ses vêtements, & généralement toutes les choses dont il avait besoin. Hiugin, un autre philosophe, & contemporain de Mentius, avait un assez grand nombre de disciples qui vivaient avec une pareille austérité. Ils faisaient eux-mêmes les étoffes dont ils étaient vêtus avec de certaines herbes qu'ils préparaient comme du chanvre. Leurs souliers étaient de genêt & de leur façon, ils ne couchaient que sur des paillasses, qu'ils faisaient eux-mêmes, ils ne se nourrissaient que des légumes de leurs jardins qu'ils prenaient la pleine de cultiver, n 430 vivaient ensemble dans une fort grande égalité, sans supériorité, sans rendre aucune obéissance aux uns plus qu'aux autres, ils étaient exempts de tous les impôts, & rejetaient l'usage de l'argent monnayé; il est vrai qu'ils travaillaient avec beaucoup d'assiduité pour suppléer à cette pauvreté volontaire, & chacun s'employait aux ouvrages auxquels il avait le plus de disposition ; ils avaient toutes choses en commun, & personne ne refusait à son compagnon celles dont il lui témoignait avoir envie. Ces philosophes croyaient par un si grand détachement remédier à tous les maux que cause l'intérêt & l'avarice; mais Mentius combat cette doctrine avec quantité de bonnes raisons, & fait voir premièrement qu'il est nécessaire qu'il y ait des personnes dans l'État

qui ne travaillent que de l'esprit, & d'autres seulement de la main ; il charge les premiers de la conduite des grandes affaires, & donne aux seconds celles d'une médiocre importance ; il veut que les gens de lettres s'appliquent uniquement à l'étude, & les autres p.431 aux arts mécaniques, & au labourage, que ces derniers nourrissent ceux qui sont établis pour leur instruction & pour leur conduite ; il permet la levée des impôts, pour l'entretien des magistrats, & des gouverneurs, pour prévenir les désordres d'un État, & pour soutenir les guerres étrangères, & civiles ; il fait mention de plusieurs grands hommes trop occupés à l'étude pour avoir le loisir de travailler à la terre & fait voir qu'on ferait un préjudice notable au public si l'on voulait les contraindre à ce pénible exercice, & qu'il n'y a que des esprits grossiers & mal faits, capables d'y trouver à redire.

Un autre philosophe nommé Itius, de l'ancienne école de Mé, soutenait une opinion qui n'est pas moins erronée ; il voulait qu'il n'y eût qu'un seul amour parmi les hommes, tellement égal entre eux tous, qu'on ne devait pas plus aimer son père, & sa mère, & ses parents que tous les autres hommes, qui ne leur devaient céder qu'un certain droit de primauté. Mentius désapprouve p.432 encore cette injuste égalité & fait voir que le principe en est insoutenable, & que ce sentiment qui nous est inspiré du Ciel, est beaucoup plus vif à l'égard des proches, qu'envers des personnes étrangères.

Mais il est temps de finir cette longue digression à laquelle on ajoutera seulement, que toutes les différentes sectes de philosophes chinois ont été détruites à la réserve de celle des lettrés, dont on a suffisamment parlé au sujet de Confucius, le chef & le fondateur de cette école.

Un certain Sucini qui faisait aussi profession de philosophie, mais avec un orgueil insupportable, vint trouver le roi de Cin, auquel il promit la conquête de l'empire, s'il voulait suivre ses conseils & se servir de son entremise; mais ce prince auquel il donnait des instructions contraires à la vraie philosophie, le chassa d'auprès de lui comme un traître, & comme un perturbateur du repos public. Sucini

piqué de cet affront cherche sur l'heure les moyens les plus sûrs & les plus violents de s'en venger, dût-il faire périr le royaume ; $_{\rm p.433}$ comme il était fort éloquent, & qu'il savait donner de belles couleurs à de mauvaises raisons, il employa toute sa rhétorique à la division des princes tributaires, dont il pensa ruiner tous les États. En sortant du pays de Cin, il traverse celui de Chao pour se rendre auprès de Vencong, qui régnait dans la province d'Ien ; il s'insinua d'abord dans ses bonnes grâces & prit un moment favorable pour lui tenir ce dangereux discours :

— Tu es redevable au roi de Chao du repos dont te laisse jouir celui de Cin; il est le mur qui te sépare, & te met à couvert d'un redoutable voisin, & si tu veux affermir ce repos tu dois faire alliance avec ce prince, & joindre tes forces aux siennes pour résister ensemble au puissant roi de Cin.

Vencong approuva fort ce conseil, & dépêcha le même Sucini au roi de Chao, en qualité d'ambassadeur, avec un pouvoir fort ample afin de lui proposer cette alliance & d'en conclure le traité. Sucini ne fut pas sitôt arrivé à la cour de Chao, qu'il eut audience & parla au roi en ces termes :

— p.434 Tout le monde sait qu'il n'y a point dans tout l'Orient de royaume si puissant ni mieux affermi que le tien ; mais il n'est pas moins constant que l'État de Cin est un très dangereux voisinage, dont tu ne saurais trop te défier : tu n'ignores pas avec quelle avidité le roi de Cin envisage l'empire ; mais comme il ne saurait l'envahir sans passer au milieu de ton pays, tu dois mettre des troupes sur pied capables de lui fermer le passage. Le roi d'Ien m'envoie t'offrir les siennes en cas, que ce prince ambitieux te veuille déclarer la guerre ; si cependant tu avais dessein de le prévenir & de l'attaquer, tu pourrais facilement le détruire en engageant dans tes intérêts les rois de Quei, & de Han, qui n'attendent que l'occasion de se jeter sur lui, & le roi de Cin aurait déjà entré les armes à la main dans tes terres, s'il n'était persuadé que ces deux princes s'opposeraient de

toutes leurs forces à son agrandissement. C'est ce qui m'oblige à te représenter la nécessité de cette alliance, & que tu ne saurais te mettre en $_{\rm p.435}$ repos de ce côté-là, qu'en prévenant à forces communes, les entreprises injustes de ce commun ennemi.

Sucini trouva créance auprès du roi d'Ien, ensuite de quoi il alla persuader la même alliance aux rois de Zu, & de Ci, & revint auprès de celui d'Ien, comme l'auteur de cette ligue, à la conclusion de laquelle il travailla sans relâche pour hâter la jonction de leurs armées.

Le roi de Cin effrayé du péril qui le menaçait, ne négligea rien pour rompre cette alliance ; il envoya dès qu'il en fut averti des ambassadeurs chargés de présents aux rois de Ci, & de Quei, dont les provinces étaient les plus éloignées, pour les détacher des autres confédérés : comme ils craignaient le roi de Cin qui était beaucoup plus puissant qu'eux en argent, & en soldats, ils ne résistèrent pas longtemps aux raisons, & aux présents de ses envoyés; outre que leurs pays, situés à l'orient de la Chine, ne pouvaient être commodément secourus par les autres alliés. Le roi de Cin mit en même temps sur pied une grosse armée, p.436 avec une extrême promptitude, & entra dans l'État de Chao, avant que les troupes des alliés eussent le loisir de se joindre. Il déclara pour justifier cette démarche qu'il n'avait pas pris les armes en qualité d'ennemi du roi de Chao; mais seulement pour tirer vengeance du plus dangereux des siens, qui mettait tout l'Orient en combustion : c'était le traître Sucini, dont il voulait parler, par la mort ou par la proscription duquel, il espérait dissiper le reste de la confédération. Le roi de Chao se voyant le premier en butte à l'effort de celui de Cin, & presque accablé sous le poids de cette guerre, se plaignit de la mauvaise foi des deux princes qui avaient abandonné la cause publique. Ils s'en excusèrent sur ce qu'il n'était pas juste d'incommoder leurs sujets pour la querelle de Sucini. Le roi de Chao désabusé de ce méchant homme, s'emporta contre lui & lui reprocha la désolation de son État. Ce traître bourrelé par les remords de sa conscience, & craignant la peine qu'il avait

méritée, le supplia de lui permettre d'aller de sa part _{p.437} retrouver le roi de Ci, se faisant fort de ramener cet esprit inconstant, & d'en tirer un secours considérable ; mais il ne fut pas sitôt arrivé chez ce prince, qu'il fut mis à mort par son ordre comme ennemi du repos public. Le roi de Cin n'eût pas sitôt appris ce châtiment qu'il ramena chez lui son armée victorieuse, de crainte qu'il ne semblât en poussant plus loin le progrès de ses armes avoir plutôt entrepris cette guerre pour envahir les États voisins, que pour la punition de Sucini, & pour rassurer les princes ligués que ce soupçon avait étrangement alarmés ; sa retraite dissipa leur alliance formée dès l'an trente-septième de ce règne ; mais cet intervalle de paix ne fut pas long, & ces petits rois se rassocièrent à la réserve de celui de Ci, qui ne jugea pas à propos de se rejoindre aux autres.



XICIN

trente-cinquième empereur régna 6 ans ¹

a

p.438 Hieni son père ne lui laissa que le nom d'empereur, & son règne aurait été très glorieux s'il eût eu le courage de se servir de la division des princes tributaires pour le rétablissement de ses affaires ; mais il eut trop de faiblesse pour en profiter, & laissa lâchement avilir la majesté de l'empire.

La puissance du roi de Cin qui s'augmentait de jour en jour, fit renouveler l'alliance entre cinq autres princes, la cinquième année de ce règne, savoir les rois de Zu, de Chao, de Han, de Quei, & d'Ien, contre lesquels il marcha à la tête d'une armée considérable, & leur tua trente mille hommes dans une bataille. Il pouvait aisément après un si grand avantage les dépouiller de leurs États, mais d'autres desseins p.439 l'ayant empêché de profiter contre eux de cette victoire, il leur accorda la paix, & tourna ses armes du côté du Couchant, où il conquit de grandes provinces, qui accrurent considérablement sa principauté; mais il faut le suivre dans cette nouvelle expédition.

Le pays qui fait aujourd'hui la partie occidentale de la province de Suchen, était alors indépendant de l'empire, & deux princes dont l'un s'appelait Pa & l'autre Xo, le possédaient tout entier, & se faisaient depuis longtemps une rude guerre. Ils envoyèrent l'un & l'autre demander du secours au roi de Cin, qui était également leur voisin ; & ce prince n'avait interrompu le cours de sa victoire, que pour profiter de leur mésintelligence, voyant beaucoup à gagner de quelque côté qu'il se déclarât. Il crut devoir s'engager avec Pa, & lui envoya des troupes conduites par Zoü, l'un de ses généraux. Changin qui avait aussi le commandement de ses armées, soit qu'il fût jaloux de celui de Zoü, soit

¹ 320 ans avant J. C., l'an 38 du 40^e cycle.

qu'il trouvât moins d'avantage $_{\rm p.440}$ pour son maître dans cette guerre que dans celle qu'il venait de terminer, & qu'il était d'avis qu'il recommençât, lui en dit ainsi son sentiment :

- Quoique les cours des souverains aient toujours été plus propres à acquérir de l'honneur que du profit, & qu'elles n'aient jamais été regardées comme des lieux destinés au trafic & au commerce, le malheur du siècle les a non seulement fait devenir des marchés publics ; mais les États sont aujourd'hui même à vendre, & l'empire n'est pas exempt de cette infâme prostitution : pour peu que tu sois sensible à la gloire de ton nom, & à l'agrandissement de ta puissance, tu feras marcher ton armée victorieuse à cette conquête infaillible; pourquoi laisseras-tu échapper ce que la fortune te livre de si bonne grâce, pour te commettre avec des nations barbares & pourquoi tournes-tu le dos à ce qu'il y a de plus grand sur la terre, lorsqu'il vient se jeter à tes genoux ? Il te serait beaucoup plus avantageux de t'emparer du royaume de Han, dont la conquête te $_{\rm p.441}$ conduirait droit à l'empire ; c'est dans cette sorte de commerce que tu profiteras tout ensemble sur les marchandises & sur les marchands.

Zoü qui n'était pas de même avis représenta au roi « que s'il ne combattait, il ne devait songer qu'à pousser plus loin ses frontières ; que s'il voulait avoir de braves soldats, il devait augmenter le nombre de ses sujets, & les entretenir dans la pratique de la vertu, & que ces trois moyens ensemble étaient infaillibles pour le placer sur le trône impérial.

— Le royaume du prince Xo, ajouta-t-il, est séparé de tous ceux de la Chine; il est riche à la vérité, mais le gouvernement en est tyrannique, & l'esprit fougueux de son prince, n'écoute presque jamais la raison : tu ne l'auras pas sitôt dépossédé que tu civiliseras ces peuples sauvages, qui béniront le changement de leur fortune, & t'aideront de leurs richesses dans l'exécution de tes grands desseins ; personne ne l'enviera cette conquête ; le public ne murmurera point

contre toi, tout le monde sera persuadé que tu ne l'auras entreprise _{p.442} que pour polir les mœurs d'une nation farouche en la faisant vivre selon les lois chinoises ; si au contraire tu t'obstines à dépouiller le roi de Han, tu passeras pour un usurpateur, tu soulèveras toute la terre contre cette injustice, & tu peux courir quelque danger dans une guerre où s'intéresseront tous les princes qui relèvent de l'empire, & l'empereur lui-même.

Le roi de Cin approuva fort ces raisons, & donna ses ordres pour faire marcher le secours qu'il avait promis au prince Pa, qui défit ses ennemis dans un combat, où Xo demeura sur la place ; & le vainqueur rendit hommage au roi de Cin, suivant le traité fait entre eux.

Cependant le roi de Guei qui depuis sa défaite craignait encore quelque disgrâce plus fâcheuse de la part d'un si puissant ennemi crut devoir songer à son repos & à la sûreté de sa province, en se rendant aussi son tributaire, & le traitant avec autant de respect, que s'il eût été déjà empereur. Le roi de Cin lui accorda son amitié & toutes les grâces p.443 qu'il lui demanda, d'autant plus aise d'avoir assujetti ce prince, que son État lui donnait un passage pour tourner ses armes contre tous les princes d'Orient, qu'il soumit aussi sous le règne de l'empereur suivant.



FOUS

trente-sixième empereur régna 59 ans 1

a

Il hérita de la couronne impériale après la mort de Xicin son père, & régna longtemps, mais avec une telle indignité, qu'après avoir perdu tous ses États, il fut pris par le roi de Cin & réduit à une condition privée.

Ce conquérant marcha contre le roi de Ci dès l'avènement de Xicin à l'empire, passant au travers du pays du prince de Guei devenu son tributaire, & publiant hautement qu'il voulait déposséder l'empereur. Ce p.444 malheureux prince trop faible pour lui résister, sollicita le roi de Lu, de joindre ses forces aux siennes, & envoya en même temps un ambassadeur à celui de Zu, pour le prier d'attaquer de son côté cet usurpateur, afin d'affaiblir son armée par cette diversion. Le roi de Zu lui promit son assistance mais celui de Cin qui craignait ce nouvel ennemi employa toutes sortes de moyens pour rompre cette alliance, & gagner ensuite l'amitié du roi de Zu. Il lui envoya à ce dessein un de ses ministres appelé Changi, homme prudent & consommé dans les affaires, qui lui tint ce discours :

— Le roi de Cin ton frère qui souhaite de vivre toujours avec toi dans une parfaite intelligence, m'a commandé de te venir demander ton amitié, & te prier de te dégager d'avec le roi de Ci son ennemi déclaré ; si tu lui accordes cette grâce, il te donnera six cent stades d'étendue dans ses terres qui avoisinent ton État, & te livrera la fille du roi de Ci, princesse d'une beauté achevée, qui fut prise dans la guerre précédente, & $_{\rm p.445}$ qu'il garde dans son palais.

Changi n'en dit pas davantage au roi, mais il s'intrigua parmi ses ministres, & négocia secrètement avec ceux qui avaient le plus de

¹ 314 ans avant J. C., I'an 44 du 40^e cycle.

crédit ; il les gagna par des présents & fit en sorte qu'ils persuadèrent à leur maître de vivre en paix avec le roi de Ci. Ces ministres corrompus applaudissant en plein conseil au changement de ce prince, Chichin qui était aussi ministre & qui désapprouvait un si mauvais procédé, parut entre eux avec un visage mécontent & triste, dont le roi qui s'en aperçut voulut savoir la raison. Ce sage ministre qui ne s'était encore expliqué que par un air mélancolique prit la parole & dit à ce prince avec beaucoup de fermeté :

 Le roi de Cin te rend de grands honneurs & te donne des marques de son estime, parce que tu es des amis de celui de Ci, dont il veut que tu abandonnes les intérêts, lorsque sa mauvaise fortune le contraint à te demander du secours ; mais tu dois bien examiner à quelle intention cet artificieux prince t'offre aujourd'hui une partie de ses _{p.446} États ; cette promesse est belle & magnifique en apparence, & peut éblouir un prince qui ne fait pas scrupule de violer les droits de l'amitié; mais je la crois peu sincère, & le roi de Cin songe beaucoup plus à ses intérêts qu'aux tiens ; il te veut susciter un ennemi du côté du nord, pour t'attaquer lui-même plus sûrement du côté du couchant, & cette nouvelle alliance qui me paraît très périlleuse, t'attirera ces deux princes sur les bras; car tu ne dois pas douter que ton ami se voyant abandonné, ne s'accommode avec l'autre pour se venger de ton manquement de foi.

Ce conseil était celui qu'il fallait suivre ; mais le roi de Zu le rejeta, & Changi croyant avoir déjà gagné la victoire en désunissant ces deux princes, se servit de cet artifice pour entretenir leur mésintelligence, & pour allumer la guerre entr'eux. Il demeura plusieurs jours dans la ville capitale de Zu sans voir le roi, & se plaignant dans quelques entretiens particuliers du peu de sincérité de ce prince, qui semblait, disait-il, p.447 avoir rompu qu'en apparence avec le roi de Ci. Il ajoutait qu'il était à craindre qu'après s'être mis en possession du pays que lui donnait son maître, il ne reprit ses premiers engagements, & ne joignit ses armes à

celles de son ennemi. Le roi de Zu averti par ses ministres des plaintes que faisait Changi, lui fit dire qu'il était aisé de le guérir de ces soupçons, & de le satisfaire là-dessus, s'il n'y avait que cela qui l'empêchât de venir à la cour, & de lui livrer les terres que son maître avait promises. Il commença par mettre de bonnes garnisons dans les places du côté du Nord, & envoya ensuite un ambassadeur au roi de Ci avec ordre de révoguer non seulement l'alliance, mais d'en déchirer le traité à ses yeux. Le roi de Ci outré d'un si sanglant procédé, déchira aussi le double du même traité & chassa l'ambassadeur ; il en dépêcha un en même temps au roi de Cin pour lui demander la paix aux mêmes conditions qu'il l'avait accordée au prince de Guei, & devenant ainsi son tributaire par l'adresse de l'artificieux $_{\rm p,448}$ Changi : ce ministre très content d'avoir ainsi causé cette division sans y avoir employé la violence, ni les armes, prit congé du roi de Zu, qui lui donna quelquesuns de ses principaux officiers pour recevoir les terres dont on était convenu; mais il n'eut pas sitôt mis le pied sur celles de son maître, qu'il se moqua d'eux, & leur dit en riant, & en leur montrant du doigt une montagne stérile :

Voilà ce que j'ai promis au roi de Zu.

Ces gens honteux de se voir ainsi traités s'en vinrent plaindre au roi leur maître, qui pour se venger d'un tel affront déclara la guerre au roi de Cin, & entra à main armée dans ses terres ; mais il en fut bientôt chassé, & réduit après plusieurs défaites à demander la paix à de fâcheuses conditions. Il se serait épargné cette disgrâce, s'il eût au moins suivi le second, conseil que lui donna le même Chichin.

— Il est bien plus avant avantageux, lui dit-il, puisque tu veux à quelque prix que ce soit faire la guerre, de la déclarer au roi de Ci, que de te brouiller d'abord avec celui de Cin, $_{p.449}$ y ayant pour toi beaucoup plus à gagner de ce côté-là, que les six cent stades qu'on t'a promis ;

mais ce prince mal conseillé rejeta toujours pour son malheur les avis du plus sage de ses ministres.

Cependant le roi de Ci qui ne craignait plus rien depuis qu'il s'était mis sous la protection du plus redoutable, & du plus heureux de tous les princes, lui demanda du secours pour attaquer le roi d'Yen : il le lui accorda volontiers, dans la vue de s'emparer de leurs États ruinés par la querre qu'ils se faisaient les uns aux autres, ou de se les rendre tributaires. Le roi de Ci conquit presque tout l'État d'Ien, après avoir gagné une grande bataille proche de la ville capitale, où le roi d'Ien demeura parmi les morts. Il avait un fils déjà grand appelé Chaü, qui fut élu son successeur, par ce qui lui restait de soldats, & reconnu dans les places qui ne s'étaient pas encore rendues. C'était un prince né avec de belles inclinations, & qui n'avait pas moins de grandeur d'âme & d'ambition, que celui qui venait de vaincre son $_{\rm p.450}$ père : il soutint cette guerre tantôt mal traité, & tantôt favorisé de la fortune, & la termina enfin fort avantageusement, ayant chassé son ennemi hors de ses États. Il aurait poussé plus loin sa victoire & se serait rendu maître de tout le pays de Ci; mais ne se croyant pas encore assez fort pour irriter impunément le roi de Cin, il se contenta du recouvrement du sien.

Après s'être ainsi défait de tout ce qui lui restait d'ennemis, il ne s'appliqua qu'à rétablir le repos & l'abondance dans son État, & rassembla à ce dessein ce qu'il avait encore de braves soldats & de bons officiers, auxquels il donna des marques de son estime, & de sa libéralité; il attira aussi les plus fameux philosophes de ce temps-là par le bruit de sa magnificence envers les gens de lettres, & ce fut un homme fort savant appelé Coquei, qui lui en fit naître l'envie par cette histoire qu'il lui raconta.

« Un roi qui vivait, il y a plusieurs siècles, aimait si passionnément les chevaux, qu'il en donnait tel prix que lui en demandaient ceux _{p.451} qui en avaient de beaux à vendre. Il envoya des gens dans les pays étrangers, pour en acheter quelques-uns dont on lui avait parlé avantageusement, & entre autres un d'une si grande vitesse, qu'il courait mille stades en vingt-quatre heures. Ils trouvèrent ce cheval, mais il était mort ; & de crainte de s'en retourner les mains vides,

ils achetèrent ses os mille écus & les apportèrent à ce prince. Ce ridicule achat le mit d'abord en colère, mais il se radoucit & leur en sut même bon gré, dès qu'un d'eux lui eut expliqué ce qui les avait obligés à le faire.

— Nous avons, lui dit-il, fait une exacte perquisition du cheval que tu nous avais commandé de t'amener à quelque prix que ce fut ; mais ne l'ayant pas trouvé en vie, & sachant qu'on nous en cachait d'autres qui étaient aussi vigoureux, nous n'avons pas douté qu'on ne nous les vînt offrir, si tôt qu'on aurait appris dans le pays, que tu donnais une si grosse somme des os d'un cheval qui avait eu tant de réputation pendant sa vie. Une raison si spirituelle, satisfit d'autant plus $_{\rm p.452}$ le roi, qu'ils lui en amenèrent trois de la même force, & de la même bonté que celui dont ils avaient payé si cher le squelette.

Chau comprit par ce discours ingénieux avec quel accueil il devait recevoir les étrangers d'un mérite extraordinaire ; il en traita plusieurs avec beaucoup de douceur, & d'amitié, entre lesquels se trouva un appelé Yoyu, qui lui rendit de grands services, & par les conseils duquel il vint glorieusement à bout de plusieurs grandes entreprises.

Le roi de Cin sur ces entrefaites envoya son fidèle Changi à tous les autres princes en qualité d'ambassadeur, pour les convier à le reconnaître leur souverain, & leur déclarer que s'ils lui rendaient cette soumission, il les prendrait sous sa protection, que s'ils la lui refusaient, ils devaient s'attendre à une cruelle guerre, & à l'entière désolation de leurs États; mais la mort inopinée de ce prince ruina ses desseins ambitieux & fit changer les mesures qu'avaient prises ses voisins, auxquels il s'était rendu si formidable. Ils ne p.453 voulurent point rendre leurs hommages à son fils qui lui succéda, le croyant d'un mérite fort inférieur au sien, & renouvelèrent entre eux leurs anciennes alliances, pour s'entre secourir s'il en attaquait quelqu'un. Ce jeune prince qui avait encore plus de valeur, & d'ambition que son père, se voyant ainsi traité, mit promptement sur pied une nombreuse armée, avec ordre à ses

généraux d'entrer dans le pays du roi de Han, & d'assiéger la ville d'Hiang, place très importante & dont la prise était un grand acheminement à la conquête de l'empire. Ce siège avait déjà duré cinq mois lorsque les confédérés vinrent au secours de la place avec un prodigieux nombre de troupes. Le roi de Cin, sans s'effrayer à la vue d'une armée si formidable, rassembla ce qu'il avait de soldats en état de combattre, livra bataille aux confédérés & leur tua plus de soixante mille hommes. Les assiégés se rendirent après cette défaite, & les rois de Ci & de Guei demandèrent pardon au vainqueur sous l'obéissance duquel ils se rengagèrent. _{p.454} Il le leur accorda à cause d'une guerre qu'on lui suscitait du coté du Couchant, & dont l'événement pouvait être très fâcheux. Des nations étrangères, s'étant ouvert un passage au travers du pays de Tengin, menaçaient déjà ses frontières : cette irruption l'obligea d'interrompre le cours de sa victoire & de conclure la paix avec ces princes vaincus, pour aller au devant de ces nouveaux ennemis avec la plus considérable partie de son armée ; mais ce généreux prince qui méprisait les efforts de ses ennemis déclarés, se vit en péril de perdre la vie & sa couronne, par la trahison de ses meilleurs amis, & par le ressentiment d'un appelé Mentakiuni. Cet homme né dans le pays de Ci s'était si fort avancé dans les bonnes grâces du défunt roi de Cin par son rare mérite & par sa réputation de philosophe, qu'il était devenu son colao ; mais il arrive ordinairement qu'un prince à son avènement à la couronne, ne voit pas de bon œil les ministres qui ont eu le plus de part dans la faveur de son prédécesseur. p.455 Ceux qui enviaient le plus Mentakiuni, ne pouvant désormais souffrir qu'un étranger exerçât la première charge de l'État, & sachant que le roi ne lui donnait pas toute sa confiance, rendirent sa fidélité suspecte en disant tout haut,

« qu'étant né sujet du roi de Ci, il ne fallait pas s'étonner s'il lui rendait sous main de bons offices & qu'il était à craindre que l'attachement qu'il avait toujours pour son pays ne lui fit trahir l'intérêt de l'État s'il en trouvait l'occasion, & qu'un étranger était très dangereux dans la place du premier ministre.

Il n'était pas difficile d'augmenter la défiance du roi de Cin & de faire disgracier Mentakiuni; mais ses ennemis non contents de l'avoir fait déposséder de sa charge, se rendirent ses délateurs, & l'accusèrent de plusieurs crimes pour le perdre absolument. Mentakiuni, ne voyant de salut pour lui que dans la fuite, se servit du chant d'un coq pour s'en faciliter les moyens : on a dit aussi que ce fut un de ses gens qui l'accompagnait dans sa retraite qui savait admirablement bien n 456 contrefaire le chant du coq ; & voici de quelle manière lui réussit cette invention. Il devait nécessairement passer au travers d'une forteresse dont on avait accoutumé d'ouvrir les portes dès qu'on entendait chanter les cogs. Mentakiuni, qui était à l'une de ces portes, longtemps avant que les cogs dussent chanter & qui savait cette coutume, attendait ce moment avec une extrême impatience; mais se voyant pressé par ceux qui le suivaient par ordre du roi pour s'assurer de sa personne, il fit chanter un coq qu'il avait fait porter avec lui, ou s'avisa peut-être luimême d'en contrefaire le chant : quoi qu'il en soit, les coqs de la forteresse y répondirent, & les sentinelles trompées par ce stratagème ouvrirent les portes à leur ordinaire, & mirent sans y penser Mentakiuni à couvert de ceux qui le poursuivaient.

Cet homme brûlant du désir de se venger s'en alla droit chez le roi de Ci son prince naturel, & lui persuada de ne plus payer de tribut à, celui de Cin, & de se tirer entièrement p.457 de sa dépendance. Il fit ensuite révolter aussi les rois de Guei & de Han, leur promettant de les servir de sa personne, & se mit effectivement à la tête de leur armée avec une entière confiance dans la victoire : la guerre que soutenait alors le roi de Cin du côté d'Occident, était pour eux une heureuse conjoncture, & il était difficile qu'il résistât à tant d'ennemis à la fois ; il opposa quelques-uns de ses généraux à l'armée de Mentakiuni, qui gagna sur eux une grande bataille. Cet échec obligea le roi de Cin à leur envoyer demander la paix à des conditions très désavantageuses pour lui : plusieurs de ses ministres n'approuvaient pas cette démarche, & lui remontraient qu'il pouvait en fort peu de temps rassembler assez de troupes pour livrer un nouveau combat à ces trois princes ; mais il aima

mieux les laisser jouir pendant quelque temps des terres qu'ils lui avaient enlevées, & du plaisir de se voir indépendants, que de s'exposer à tout perdre ; la fierté avec laquelle ces princes p.458 refusèrent la paix, animés par Mentakiuni à continuer la guerre, justifia le conseil des ministres du roi de Cin, lequel prenant sur ce refus un parti convenable à l'état présent de ses affaires, repassa promptement le fleuve Jaune, sur la rive occidentale duquel il fit camper son armée pour se fermer du côté des confédérés. Ce mouvement fut un grand acheminement à la paix, pour la conclusion de laquelle il avait jusques alors fait de vaines tentatives ; mais ces princes y consentirent à la fin, à condition qu'il leur céderait tous les pays qui s'étendent jusques à la source de cette fameuse rivière ; & Mentakiuni donna aussi les mains à ce grand accommodement.

Sunlong, célèbre sophiste, était alors en grande réputation, quoiqu'il eût plus d'éloquence & d'adresse que de véritable doctrine : il eut la hardiesse de soutenir dans une nombreuse assemblée de philosophes, que les hommes avaient trois oreilles & que celle qui était le vrai organe de l'ouïe était différente des autres ; il appuya cette proposition de raisons si vraisemblables, & qu'il débita avec tant d'esprit, que personne n'osa lui soutenir le contraire ; d'où vient que quand quelqu'un veut persuader une chose très difficile à croire, on dit encore aujourd'hui comme une manière de proverbe, c'est l'opinion des trois oreilles.

Le roi de Ci, grand capitaine, mais naturellement inquiet, se voyant dans une entière indépendance, fit la guerre au prince de Sung, qu'il vainquit, & qu'il dépouilla de son État; cette conquête ne faisant qu'irriter son ambition, il tourna ses armes contre le roi de Zu, affectant insolemment de porter le titre d'empereur; mais cette avidité du bien d'autrui lui coûta le sien & la vie. Chaü roi d'Ien, dont on a déjà parlé, voyant cet usurpateur occupé à quelque expédition, s'avisa avec Yoyu son premier ministre des moyens de le déposséder lui-même, & mit à ce dessein tout ce qu'il put de troupes en campagne, dont il donna le commandement à Yoyu. Les rois de Guei & de Han, indignés contre

celui de _{p.460} Ci qui se faisait appeler empereur, lui envoyèrent tout le secours qu'il leur demanda. Yoyu entra dans les terres de Ci avec une formidable armée, & le roi rassembla de son côté toutes ses troupes, & la fut recevoir sur le bord occidental du fleuve Ci, leguel après avoir arrosé la province de Xantong, vient donner le nom à ce royaume. Les deux armées vinrent aux mains, mais celle du roi de Ci fut si entièrement défaite, qu'il perdit plus de deux cent mille hommes, & s'échappa difficilement de ce carnage suivi de fort peu des siens. Cette victoire ouvrit à ces princes le chemin de la ville capitale, qui fut prise d'assaut, & abandonnée au pillage; les plus rares & les plus riches meubles du palais du roi furent transportés chez le roi d'Ien; & Yoyu qui voulut profiter d'une victoire dont il n'avait osé se flatter envoya des troupes devant presque toutes les autres villes, lesquelles étant disposées à se rendre ouvrirent leurs portes & reçurent de grosses garnisons. Miniü, c'est ainsi que s'appelait le roi p.461 de Ci, s'était retiré dans le pays de Kiü au milieu de son État, & dans le voisinage du roi de Zu. Il lui envoya demander pardon de lui avoir mal à propos déclaré la guerre, & lui fit les offres du monde les plus avantageuses, pour en obtenir du secours. Le roi de Zu fort aise de trouver une occasion si commode pour lui ôter sa couronne, sous prétexte de le secourir, lui envoya un corps d'armée commandé par Naoci, l'un de ses généraux, qui convia Miniü de se rendre à l'armée, l'assurant qu'il aurait pour lui tout le respect & toute l'obéissance qu'il devait à son rang ; mais ce traître le fit arrêter sitôt qu'il fut arrivé, & par un surcroît de perfidie le fit mettre à mort ; après avoir pris des mesures avec le roi d'Ien pour le partage de son royaume, celui-ci se saisit de tout ce qui était à sa bienséance du côté du Septentrion, laissant au roi de Zu les provinces méridionales; & ces deux princes profitant ainsi de l'imprudence de ce malheureux voisin, accrurent _{p.462} considérablement leurs États du débris des siens.

Vangxo, philosophe non moins fameux par sa vertu que par ses belles connaissances, vivait alors dans le royaume de Ci. Yoyu fit tous ses efforts pour l'attirer auprès du roi son maître, il lui écrivit en des

termes pleins d'estime & d'amitié pour l'engager seulement à le venir voir, ou à lui permettre de l'aller voir lui-même ; mais Vangxo qui avait de l'horreur pour lui, rejeta cette prière. Yoyu piqué d'un si grand mépris fit entourer de troupes le canton que ce philosophe habitait, le menacant du dernier supplice s'il ne lui obéissait, & lui promettant un gouvernement considérable s'il se rendait auprès de lui ; mais ce philosophe aussi peu touché de ses promesses que de ses menaces, aima mieux mourir fidèle à son prince, que d'avoir aucun commerce avec son meurtrier, & s'étrangla lui-même, quoique ce désespoir soit indigne d'un véritable philosophe ; les Chinois, & même les ennemis de Vangxo en parlèrent comme d'une action _{p.463} héroïque par la haute idée qu'ils ont de la fidélité des sujets envers leur souverains. Yoyu lui fit faire de magnifiques funérailles, & lui éleva un tombeau superbe pour conserver la mémoire de son inviolable fidélité; c'est ainsi qu'en ont usé de tout temps, & qu'en usent encore aujourd'hui les principaux officiers de l'empire qui se piquent d'un véritable attachement pour leurs princes; ils aiment beaucoup mieux mourir, que de tomber entre les mains de quelqu'un de ses ennemis après sa mort, ou de s'engager à son service ; c'est une infamie parmi eux de survivre à un maître dont ils ont reçu de grandes charges ou des gouvernements, & d'obéir ensuite à celui qui lui a ôté la couronne ou la vie ; ils préfèrent sans balancer une mort volontaire, à ce honteux état ; cette fermeté leur fait ériger des statues, & bâtir des temples en leur honneur : l'on en a vu depuis peu plusieurs qui aimaient mieux le laisser, massacrer par les Tartares, ou se tuer eux-mêmes, que de se soumettre à leur obéissance, ou p.464 souffrir d'être rasés pour marque de servitude.

Le royaume de Ci quoique partagé entre deux conquérants, fut en quelque façon rétabli par la générosité d'une femme qui aimait véritablement le roi : elle avait un fils appelé Sunkia pourvu d'une des plus belles charges de l'État, qui se vint réfugier chez elle au premier bruit de la mort de Miniü. Cette femme que sa vertu ne rendait pas moins vénérable que son grand âge, lui reprocha cette lâcheté avec beaucoup de véhémence, & lui dit pour l'animer à la vengeance de ce parricide :

 J'aime mieux n'avoir point de fils que de le voir infidèle à son roi.

Sunkia réveillé par ce reproche sortit de la maison de sa mère en criant au peuple :

— Naoci général de l'armée de Zu envahit l'État contre toute sorte de droit & de justice après avoir massacré notre souverain ; que ceux de vous qui aiment assez sa mémoire & le salut de leur patrie pour en vouloir tirer vengeance, me suivent chez ce scélérat ; plusieurs d'entre le peuple, p.465 excités par un discours si pathétique, & résolus de périr pour le rétablissement de l'État, investirent la maison de Naoci qui ne s'attendait pas à cette émotion & le mirent en pièces ; cette troupe grossie de quantité d'autres bons sujets, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour témoigner le même zèle, mit sur le trône Fachang fils du dernier roi, qui s'était tenu caché depuis le meurtre de son père, & chassa avec assez de facilité toutes les garnisons du roi de Zu, & Sunkia commença à donner quelque ordre au mauvais état des affaires.

Yoyu qui faisait la guerre alors vers le couchant du royaume, ayant appris cette révolution, se mit en devoir d'achever de conquérir le reste de l'État. Il rassembla toutes ses forces, & marcha droit contre Fachang, dans le dessein de commencer cette expédition par la prise de la ville de Mé, place considérable par son assiette & par sa grandeur. Le gouverneur sortit à la tête de la meilleure partie de sa garnison, & soutint quelque temps l'effort p.466 de cette armée; mais Yoyu plus grand capitaine que lui, & beaucoup plus fort en nombre, tailla tous ses gens en pièces, & le laissa mort sur la place; ceux qui restèrent dans la ville, bien loin de s'effrayer de la perte de leur chef, jurèrent tous de périr plutôt que de se rendre & s'en choisirent un autre appelé Tien-tan, qui n'était qu'un simple soldat, mais que pas un d'eux n'égalait en valeur ni en prudence, auquel ils s'engagèrent d'obéir aveuglément. Le roi d'Ien mourut sur ces entrefaites auquel succéda Hoiau son fils : ce

prince qui n'aimait pas le général Yoyu, parce qu'il craignait son crédit, le laissait manquer de toutes les choses nécessaires à la subsistance d'une armée, aimant mieux ruiner la sienne, que de se mettre en état d'entreprendre quelque chose de pernicieux, à son État. Tien-tan, voulant tirer avantage de cette défiance, fit avertit secrètement Yoyu par des gens à lui sans qu'il parût que ce fût de sa part, que le roi d'Ien le voulait disgracier, & fit en même temps aussi courir le bruit que ce _{p.467} général faisait un traité avec le nouveau roi de Ci, lequel lui cédait une partie de ses États, dont il n'aurait pas si tôt pris possession qu'il se révolterait ouvertement, que cette trahison était d'autant plus croyable que Yoyu tirait la guerre en longueur, & qu'il se tenait déjà sur ses gardes dans le royaume de Ci comme dans un asile de crainte du châtiment qu'il allait bientôt mériter. Le roi de Ci, qui n'ignorait pas l'aversion que le roi d'Ien avait pour Yoyu, fit agir puissamment auprès de celui-ci pour le débaucher avant que son maître eût confié à un autre général le commandement de son armée. Ce bruit quoique faux ayant trouvé créance auprès du roi d'Ien, il rappela Yoyu quoique très fidèlement attaché à son service & envoya Kikiu en sa place. Tientan ravi de ce changement, se flatta dès lors de la victoire & regarda désormais sans inquiétude, la prodigieuse armée qui l'assiégeait, n'étant plus commandée par un homme dont il craignait la valeur & l'expérience.

p.468 Yoyu sentit vivement l'affront que lui faisait un prince encore incapable de réflexion ; mais il renferma son ressentiment dans son cœur, & après avoir cédé le commandement à Kikiu, il se retira chez le roi de Chaü, qui le reçut comme le méritait un capitaine de sa réputation. Sa disgrâce causa de grands désordres dans l'armée qu'il abandonnait, les officiers & les soldats qui l'aimaient avec passion irrités de sa retraite refusèrent de reconnaître leur nouveau général, & en élurent un autre : cette mutinerie ruinait tous les travaux du siège ; mais le roi ayant envoyé encore de seconds ordres avec assez d'argent pour payer tout ce qu'on devait aux soldats, ils rentrèrent dans l'obéissance & recommencèrent les attaques.

Tientan, qui ne voulait souffrir personne inutile, employait les habitants & les femmes à la défense de la place ; il prévoyait tous les dessein des assiégeants, & les ruinait sans fatiguer beaucoup son monde ; cette vigilance lui avait acquis tant $_{\rm p.469}$ d'autorité sur ses soldats, qu'ils le pressaient continuellement de les mener aux ennemis : il sut si bien ménager cette confiance, qu'il persuada à quelques habitants hors d'état de porter les armes de sortir de la ville comme si la nécessité les forçait de se jeter entre les bras des ennemis, il les chargea de leur avouer quand ils les interrogeraient sur l'état de la place, qu'elle souffrait beaucoup par la disette des vivres, & que les assiégés étaient prêts à se rendre ; les ennemis trompés par ce stratagème se croyant désormais sûrs de la place, s'abandonnèrent à la joie & au repos, & négligèrent les travaux & les attaques. Tientan fit en même temps attacher des faux bien aiguisées aux cornes de plus de mille vaches couvertes de grandes housses mouchetées de taches de couleur de feu, telles qu'on en dépeint sur la peau des dragons ; à la queue de chacune desquelles on attacha aussi des brandons enduits de poix & de bitume. On fit sortir ces vaches ainsi déguisées pendant une nuit fort obscure par de différentes p.470 brèches faites exprès aux murailles conduites par cinq mille hommes qui avaient ordre d'allumer tous ces brandons en même temps ; on avait disposé sur les murs de la ville quantité de gens avec des tambours, des clairons, des trompettes, & plusieurs vaisseaux d'airain au bruit desquels se devaient mêler les cris, & les hurlements de l'un & de l'autre sexe. Ces vaches irritées par cet horrible tintamarre, dont toute la ville retentissait, coururent de tous côtés avec fureur brûlant & massacrant tout ce qui leur voulait faire obstacle, leur figure augmentait beaucoup l'effroi, on les prenait pour des fantômes & pour des démons nocturnes ; la peur qui grossit ordinairement les objets dans les ténèbres, s'empara à un tel point des assiégeants qu'ils abandonnèrent tous leurs postes, & s'enfuirent pêlemêle, sans pouvoir revenir de cette consternation. Les vaches armées & les soldats qui les conduisaient en tuèrent un prodigieux nombre ; & le reste sortit du camp sans oser tenir contre de si effroyables ennemis. Tientan _{p.471} voyant son entreprise si heureusement commencée sortit

suivi du reste de ses troupes, & augmenta beaucoup le carnage en chargeant les fuyards; il abandonna le pillage du camp à ses soldats & poursuivant les ennemis sans relâche, pour mieux profiter de sa victoire, il reprit en chemin plus de soixante & dix places. Les peuples de Ci se soulevèrent contre leurs garnisons au bruit de cette défaite, en massacrèrent une partie, chassèrent le reste, & Fachang se vit enfin maître absolu de son État; il changea de nom & se fit appeler Siangu. Ses sujets à son retour du pays de Kiü, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie; il commença par donner à Tientan des marques de sa reconnaissance en le déclarant son colao & général de ses armées, emplois dont il s'était rendu très digne, & dans la fonction desquels il augmenta beaucoup sa gloire.

Le roi de Chaü avait une pierre très rare que les Chinois appellent yu, & c'est sur ces sortes de pierre que l'on grave les sceaux de p.472 l'empire ; elle se trouve dans le royaume de Cascar qui fait partie de l'ancienne Mauritanie, & ressemble à l'albâtre, & à l'agathe, mais son prix consiste principalement dans sa grandeur, & si elle est d'une figure carrée, & qu'il ne s'en faille qu'un demi-quart que ses côtés ne soient égaux alors elle est inestimable & l'empereur est le seul prince qui soit digne de la posséder. Le roi de Cin ayant découvert ce trésor envoya un ambassadeur à celui de Chaü, lui offrir quinze villes en échange de cette pierre. Le roi de Chaü crut que ce trafic n'était qu'un prétexte à lui déclarer la guerre, & voulut savoir sur cette proposition le sentiment de Siangu, le plus éclairé de ses ministres, & celui qui avait le plus de part en ses affaires, avant que de répondre à l'ambassadeur du roi de Cin.

— Tu feras ce qu'il te plaira, lui dit Siangu; mais quelque parti que tu prennes, je crains que tu n'en reçoive du chagrin. Tu offenseras le roi de Cin en lui refusant une chose pour l'acquisition de laquelle il se met fort à la raison, $\&_{p.473}$ s'il ne te livre pas les places qu'il t'offre en échange, il te donnera un juste sujet de te plaindre de sa mauvaise foi. Si tu me veux confier cette pierre, je te réponds de te la remettre entre les

mains, ou de rapporter une cession en bonne forme des quinze places qu'il te fait offrir.

Le roi de Chaü approuva fort cet expédient, & envoya Siangu chargé de la pierre au roi de Cin pour conclure ce traité ; mais il la laissa sur la frontière à des gens fort sûrs qui avaient ordre d'y attendre de ses nouvelles, & s'en alla trouver le roi de Cin : il lui déclara qu'il ne lui aurait pas si tôt livré ses places qu'il lui donnerait le trésor dont il témoignait avoir tant d'envie. Le roi de Cin qui s'était toujours flatté qu'on lui donnerait gratuitement fut quelque temps sans lui rien répondre, & Siangu piqué de ce mépris, envoya ordre à ceux qu'il avait laissés sur la frontière de reporter incessamment leur dépôt au roi de Chaü, il fit ensuite avertir le roi de Cin que son silence l'ayant persuadé qu'il n'avait pas dessein d'exécuter p.474 sa parole, il avait renvoyé ce précieux trésor au roi son maître. Le roi de Cin irrité de ce procédé le menaça du dernier supplice ;

— Il me sera très glorieux, lui répondit Siangu, de mourir innocent & fidèle à mon roi, tu es maître de ma vie, disposesen à ta volonté.

Ce prince touché de cette intrépidité le renvoya chargé de présents, & la belle action de ce ministre donna lieu au proverbe donc on se sert encore aujourd'hui quand en veut louer une chose très précieuse, & très rare : Cela, disent-ils, vaut au moins quinze villes.

L'empereur Foüs vivait toujours dans un repos honteux, n'ayant plus que le titre de sa dignité, & les grands vaisseaux de l'empereur Yuo qu'on ne croyait pas être les véritables. Cependant les princes tributaires ne le pouvaient imaginer qu'on eût jeté cette marque de la possession de l'empire dans le fond d'un lac, vu le respect & la vénération que les peuples avaient pour ces vaisseaux, & ne doutaient pas que ceux qu'on avait voulu dérober à leur convoitise ne fussent p.475 contrefaits. Le roi de Zu fortement persuadé de cette supposition, & qui brûlait du désir de s'emparer des véritables, & des autres marques de la souveraineté, se prépara à faire la guerre à Foüs pour les enlever de

force ; mais un de ses ministres qui n'approuvait pas cette violence se hasarda de lui en représenter les conséquences.

> – À quel dessein veux-tu, lui dit-il, te rendre maître d'un empire qui n'a désormais pas plus de cent stades d'étendue, & de combien cette petite conquête peut-elle augmenter un royaume aussi vaste que le tien ? Les soldats de l'empereur grossiront tes troupes de gens mal disciplinés, & ce petit avantage te déshonorera en te faisant passer pour un rebelle, & pour un usurpateur; je sais que tu n'en veux qu'aux anciens vaisseaux d'airain & aux autres marques impériales; mais ces choses valent-elles la peine de se mettre en campagne & de s'attirer tous les autres princes sur les bras? il n'y en a pas un qui pour venger l'empereur de l'outrage que _{p.476} tu lui veux faire, ne se jette sur tes États, & ne tâche de s'en rendre le maître. Si donc ils s'acharnent pour disputer un vieux tigre pourri qui ne saurait suffire au moindre de tes repas (c'est l'empire expirant dont ce ministre entendait parler), & s'il ne s'agit que de neuf vaisseaux d'un vil métal, vois ce qu'ils seront capables de faire quand ils te les disputeront, au milieu d'un pays aussi riche, & aussi abondant que le tien, & qu'au lieu de courir après un tigre vieil & languissant, ils se verront à même d'une prodigieuse quantité de bêtes fauves!

Le roi de Zu convaincu par de si fortes raisons abandonna son entreprise.

Le roi de Cin qui se voyait en repos vers l'Occident, où il avait heureusement terminé la guerre, reprit le dessein de se faire empereur. Il voulut prendre d'étroites liaisons avec le roi de Chaü pour y mieux réussir, & tâcha de gagner son amitié par mille bons offices, parce que son pays était un passage très commode pour entrer dans ce qui restait de provinces à l'empereur. Le roi p.477 de Chou accepta son amitié, mais il lui refusa ce passage en lui représentant qu'il avait entré dans la ligue que tous les autres princes avaient signée pour maintenir Foüs sur le

trône impérial, & en alléguant des raisons qui lui étaient particulières. Le roi de Cin piqué de ce refus, n'osa pas l'attaquer ouvertement, de crainte de soulever les confédérés, mais résolut de s'en défaire en trahison, feignant cependant d'entretenir l'amitié qu'ils s'étaient promis l'un à l'autre, & de se jeter ensuite sur son État Il s'avança à ce dessein jusques sur les frontières, & cacha quantité de troupes dans des vallons circonvoisins, ne se faisant suivre que d'un petit nombre de ses gens, sous prétexte d'aller à la chasse : il envoya prier le roi de Chaü de venir prendre sa part de ce plaisir témoignant beaucoup d'empressement de le voir, & de l'entretenir tête à tête. Le roi de Chaü eut quelque défiance de cette trahison & balança sur ce qu'il avait à faire. Il n'ignorait pas que ce prince avait le cœur ulcéré de ce qu'il avait préféré _{p.478} l'alliance des confédérés à la sienne & ne se voulut déterminer à rien qu'il n'en eût conféré avec Siangu & Liempo, ceux de ses ministres dans lesquels il avait le plus de confiance. Ils furent d'avis l'un & l'autre qu'il irait voir le roi de Cin de crainte qu'en fuyant cette entrevue, & ne répondant pas aux civilités qu'il en avait reçues, il ne se déclarât trop ouvertement son ennemi ; ils lui conseillèrent de prendre toutes les sûretés nécessaires dans une pareille démarche, l'instruisirent de la conduite qu'il avait à tenir ; ils crurent qu'il fallait commencer par faire reconnaître son fils pour son successeur, afin d'ôter l'espérance au roi de Cin de mettre sa couronne sur sa tête après lui avoir été la vie, en cas qu'il fût assez méchant pour commettre ce parricide; il fut arrêté que Siangu suivrait le roi, & que Liempo demeurerait auprès du jeune prince, pour donner ordre aux affaires suivant les diverses occurrences. Il fut associé avec son père, & reconnu son héritier du consentement de tous ses sujets qui lui n 479 jurèrent en même temps obéissance. Siangu choisit plusieurs braves soldats qui cachèrent des armes sous leurs habits pour accompagner le roi dans cette visite, comme s'ils eussent seulement été officiers de sa maison, & leur commanda de se tenir prêts à exécuter ses ordres au premier signe qu'il leur ferait.

Les deux rois se saluèrent en s'abordant avec beaucoup de civilité.

Celui de Cin avait fait préparer un magnifique repas auquel il avait convié peu de personnes de crainte de donner de la défiance au roi de Chaü; après s'être mis à table le roi de Cin qui lui préparait cette querelle depuis longtemps, lui fit de grands reproches du mépris qu'il faisait de son amitié, & lui parla en des termes fort outrageants. Siangu qui était assis à côté de son maître, & qui ne lui était jamais plus fidèle que quand il s'agissait de sa vie, ou de son honneur, se plaignit en colère au roi de Cin de ce qu'il violait ainsi le droit des gens, & lui dit avec fierté:

— Après l'outrage que tu viens de faire à mon maître, prends $_{\rm p.480}$ garde que cette salle quoiqu'elle ait vingt pieds en carré ne soit toute teinte de ton sang & de celui des gens de ta suite ;

les domestiques du roi de Cin irrités par cette menace se jetèrent à leurs armes ; mais Siangu lança sur eux un regard terrible, & fit signe en même temps à ses soldats de les charger. Le roi de Cin, surpris & honteux de se voir ainsi braver par un prince beaucoup moins puissant que lui, s'effraya de se trouver au milieu d'une troupe de gens armés, & sortit de la salle pour garantir sa vie. Siangu défendit à ceux qui le poursuivaient d'attenter à sa personne, leur disant qu'« il lui suffisait d'avoir mis celle de leur prince en sûreté, & qu'il ne les avait pas amené en ce lieu pour assassiner ce prince. »

Le roi de Chaü ne fut pas sitôt retourné chez lui, qu'il récompensa ce fidèle ministre de la charge de colao. Il l'exerça avec tant de modération qu'il gagna l'amitié de ceux qui enviaient sa faveur, en leur rendant de bons offices. Liempo dont les Chinois célèbrent encore aujourd'hui p.481 la valeur & l'expérience dans la guerre souffrait impatiemment son élévation, & tâchait de décrier sa conduite aussi souvent qu'il en trouvait l'occasion. Siangu qui s'en aperçut l'évitait avec beaucoup de soin pour ne pas irriter sa mauvaise humeur, & lorsqu'il le rencontrait en venant au palais, il prenait un autre chemin pour lui épargner le chagrin de prendre le pas sur lui ; il avait même la délicatesse de faire détourner son chariot, quand il voyait celui de

Liempo venir à sa rencontre. Tous les principaux officiers de la cour se moquaient publiquement de ces égards si peu dignes d'un premier ministre. Mais Siangu s'étant un jour rencontré parmi eux, leur dit avec sa modestie ordinaire :

- Si le royaume est à couvert des entreprises du roi de Cin, c'est parce qu'il sait que Liempo & moi avons grande part au ministère ; nous n'en travaillerons pas moins de concert quoique nous soyons brouillés ensemble ; je ne regarde pas comme mon ennemi un si brave & si généreux homme, & quand il s'agira de $_{\rm p.482}$ servir le roi & l'État, je sacrifierai volontiers mes intérêts & mon ressentiment.

Liempo ayant su avec quelle honnêteté Siangu parlait de lui, rougit de honte, & touché d'un véritable remords, se couvrit d'épines & le vint prier en ce douloureux état d'oublier & de lui pardonner le passé ; leur vertu fit depuis naître entre eux une *amitié de pierre*, façon de parler chinoise pour exprimer la durée & la solidité d'une parfaite & sincère réconciliation.

Mais il faut reprendre la suite de cette histoire où l'on a laissé le brave Tientan. Le royaume de Ci remis dans son premier lustre, & son prince raffermi sur le trône par la valeur de ce grand capitaine, lui donnèrent courage d'entreprendre la conquête d'Ien ; il commença par le siège de la ville de Thié, après avoir demandé à Chomlien, l'une des meilleures têtes du royaume, ce qu'il pensait de l'événement de ce siège ; cet homme qui avait beaucoup de pénétration lui dit qu'il ne réussirait pas dans cette entreprise ; mais Tientan plein d'orgueil & de dépit, p.483 répondit en colère :

— J'ai relevé cette couronne avec une armée peu nombreuse, j'ai chassé le roi d'Ien j'ai remis plus de cent villes sous l'obéissance du roi, & je ne prendrais pas une place avec une grosse armée accoutumée à vaincre ?

Il quitta brusquement Chomlien sans le saluer en achevant ces paroles, & s'en alla investir la place, qu'il tint trois mois inutilement assiégée. Ce

mauvais succès l'obligea de revenir trouver Chomlien avec un air triste, & soumis, pour le prier de lui dire ce qui l'avait fait deviner si juste.

— Lorsque tu n'étais que simple soldat de la garnison de Mé, lui repartit Chomlien, tu fatiguais dans toutes sortes d'exercices & tu ne connaissais les plaisirs que pour les éviter avec soin, tu étais continuellement sous les armes, à peine avais-tu le loisir de prendre tes repas, tu méprisais les dangers, & regardais la mort sans la craindre ; mais depuis que le roi t'a comblé de biens & d'honneurs, tu ne songes qu'à passer délicieusement ta vie, la peur de la mort que tu envisages à présent comme le plus p.484 terrible de tous les maux, a borné ton ambition, & la crainte de perdre tes richesses te tourmente cruellement ; voilà ce qui s'oppose au progrès de tes armes, & ce qui abat cet ancien courage, qui t'avait rendu si glorieux.

— Ce que tu me dis, lui répliqua Tientan, est rempli d'honneur & de probité, tu connais mon intérieur comme si tu lisais dans le fond de mon âme, & je suis tel que tu viens de me dépeindre ; mais sois sûr que tu ne te repentiras jamais de la liberté avec laquelle tu m'as parlé ;

Il l'embrassa en le quittant & ne fut pas sitôt de retour au siège, qu'il bannit du camp tout ce qui pouvait y entretenir le plaisir & le luxe, & se remit lui-même aux plus pénibles travaux des simples soldats ; la place ne tint pas désormais longtemps contre une armée si bien disciplinée, & sa prise obligea le roi d'Ien à demander la paix à celui de Ci.

Le mérite de Tientan n'était pas renfermé dans les seules qualités militaires, il était doux & charitable, soulageait les pauvres soldats, les p.485 garantissait du froid & de la faim, il visitait & consolait les malades, & leur faisait donner les choses nécessaires à leur guérison ; des manières si engageantes, lui avaient tellement gagné les cœurs des soldats & des peuples, que le roi de Ci craignit que Tientan trop entêté de son crédit, ne prît des mesures secrètes pour lui enlever sa

couronne. Mais le philosophe Quenchu, l'un de ses ministres, le rassura par ce judicieux discours :

- Tu peux aisément, lui dit-il, l'appliquer tout le mérite des soins, & de la libéralité de Tientan, lui enlever l'amitié de tous tes sujets & reconnaître en même temps ses services ; si tu veux suivre mon conseil, fais publier par tout le royaume que tu n'approuves pas non seulement ses largesses envers les pauvres, & les malades ; mais qu'il n'a fait en cela qu'exécuter tes ordres & que tu lui en as donné de nouveaux pour continuer, & pour augmenter même ses libéralités : grossis ses appointements, augmentes tous ses revenus, afin qu'il redouble ses bienfaits. Le public sera convaincu que Tientan _{p.486} n'est que le canal de ces grâces, tu passeras pour le père du peuple & l'on ne doutera pas que tu ne partages avec tes soldats les incommodités du froid & de la faim, & toutes leurs autres fatiques, & Tientan travaillera à ta sûreté & à ta gloire en suivant son humeur bienfaisante & en se contentant lui-même.

On a déjà rapporté la disgrâce & les mauvais traitements d'Yoyu à la cour du jeune roi d'Ien, & sa retraite auprès de celui de Chaü, qui croyait se servir du ressentiment de ce ministre, & de son grand savoir, dans la guerre pour envahir l'État d'Ien ; mais Yoyu était trop magnanime pour se vouloir venger aux dépens de son honneur, persuadé que l'ingratitude de son maître ne le dispensait pas d'un reste de fidélité, à laquelle il ne pouvait manquer sans trahison : lors donc que ce prince lui proposa le commandement de son armée pour cette entreprise, il lui fit cette admirable réponse :

- J'ai servi le roi d'Ien avec assez d'estime, & suis à présent à toi, & te reconnais pour mon souverain ; je me fais un devoir $_{\rm p.487}$ exact de ne déplaire à l'un, ni à l'autre ; il est vrai que j'ai quitté mon pays, parce que l'on en voulait à ma vie ; non pas à cause de la dureté du traitement qu'on m'a fait, il aurait encore été plus cruel, que je ne prendrais pas les

armes pour en tirer vengeance ; si tu veux conquérir quelque autre royaume, j'y répandrai tout mon sang avec plaisir, & donnerai partout ailleurs, des marques de mon zèle & de ma fidélité.

Des sentiments si héroïques d'un sujet fidèle envers un souverain ingrat charmèrent tellement le roi de Chaü, qu'il renonça à cette entreprise.

Cependant l'attachement de ce grand capitaine au service du roi de Chaü, alarmait son ancien maître, qui craignait toujours que Yoyu ne fît éclater son ressentiment à la première occasion favorable à sa vengeance : il avait essayé plusieurs fois de le faire revenir auprès de lui par de magnifiques promesses, se soumettait à lui demander publiquement pardon, & lui écrivit un jour en ces termes :

« Si en abandonnant ton pays qui _{p.488} te regrette, tu t'es retiré chez le roi de Chaü par ton propre mouvement, & croyant mettre ta vie en sûreté, tu n'as rien fait que de juste & de raisonnable, mais si en oubliant les grâces du roi mon père ton véritable ami, tu ne t'es réfugié chez ce prince que pour te venger de moi, cette indigne démarche fait grand tort à ta réputation. Consultes un peu ta vertu, rappelles tes véritables sentiments pour ton pays, viens te rejoindre à tes compatriotes, je te réponds de l'extrême joie que leur causera ton retour, & l'allégresse publique te répondra de l'excès & de la sincérité de la mienne.

Yoyu fit cette réponse à la lettre du roi de Chau :

« Je n'ai jamais rien souhaité avec tant d'ardeur que la bienveillance de mon maître, & je n'ai rien négligé de ce que j'ai cru nécessaire pour la mériter ; je n'ai rien dit ni même rien pensé contre le respect que je lui dois, & je persisterai toute ma vie dans ces mêmes sentiments ; je regarde comme une espèce de bonheur, les calomnies de mes ennemis, & quoiqu'il en puisse arriver, rien n'est p.489 capable de

corrompre ma droiture ni mon innocence. Les hommes vertueux des premiers temps ne faisaient & ne disaient rien d'injurieux contre ceux avec lesquels ils avaient rompu, après avoir été de leurs amis. Un sujet qui quitte son pays & son roi a bien d'autres mesures à garder pour justifier sa retraite, & pour sauver sa fidélité; je n'excuse point ma fuite de crainte d'accuser mon maître, & ne dois songer qu'à conserver mon honneur. S'il ne m'est plus permis de te rendre service, je ne me révolterai jamais contre toi; pendant que j'étais ton sujet, j'étudiais sous de grands hommes que je me suis proposé pour modèles, dont la principale vertu était l'entier oubli des offenses, & le pardon des ennemis.

Cette réponse qui a une force dans l'original chinois qu'on ne lui saurait donner dans un autre langue, contenta fort le roi de Chaü, qui se rassurant sur les protestations de ce grand personnage, donna ses emplois à son fils qui était demeuré à sa cour, & le traita $_{p.490}$ depuis avec beaucoup d'estime & de considération.

Il s'éleva sur ces entrefaites de nouvelles brouilleries entre les princes confédérés dont le roi de Cin sût tirer de grands avantages. Les rois de Chaü & de Guei s'étant unis pour attaquer à commun frais le roi de Han, l'an quarante-deuxième de ce règne, ils le forcèrent à recourir au roi de Cin. Celui-ci ne demandant pas mieux que de faire montre de ses forces, lui envoya un grand secours. Le roi de Guei se voulant mettre à couvert de sa colère, lui dépêcha un ambassadeur pour lui aller demander la paix qu'il acheta de toutes les terres du pays de Nanyang. Sutai son premier ministre s'opposa fortement à ce honteux traité, & lui représenta « qu'il ne devait pas espérer une paix durable par le don de ce grand pays de que, c'était vouloir éteindre le feu en jetant du bois dedans. » Le roi lui répondit, « qu'il entendait fort bien ce qu'il lui voulait dire ; mais qu'il ne prenait conseil que de la nécessité, & qu'il n'était pas en état de rompre p.491 un traité fait avec un prince beaucoup plus puissant que lui, & dont il s'était attiré mal à propos la colère. »

— Tu sais, lui repartit Sutai, que ceux qui font voler des vautours & des faucons ne nourrirent ces oiseaux que pour s'en servir à la chasse, & qu'ils s'en défont quand ils leur deviennent inutiles ; c'est ainsi qu'il en faut user, & changer de parti quand on ne se trouve pas bien de celui qu'on a pris.

Le roi persista dans son sentiment contre celui de ce sage ministre; mais en cédant le pays de Nanyang au roi de Cin, il ne fit qu'irriter son avidité, & lui faciliter les moyens de subjuguer les autres princes, & de s'acheminer plus vite vers le trône impérial.

Le roi de Guei se repentit trop tard de n'avoir pas suivi le conseil de Sutai, & pour se fortifier contre un aussi puissant voisin que le roi de Cin, il rechercha l'alliance du roi de Ci, & lui envoya des ambassadeurs pour en conclure le traité ; mais la jalousie de ces ambassadeurs ruina ce qu'ils avaient ordre de ménager, & fut cause de la perte entière p.492 de l'État, le roi de Cin ayant su se prévaloir des désordres dont ils furent les auteurs à dessein de s'entre perdre. Le premier ambassadeur s'appelait Sukia, & le second Fansiu, homme d'une éloquence extraordinaire. Le roi de Ci charmé par ses discours lui donna une somme très considérable, lorsqu'il prit congé de lui. Sukia, jaloux de cette distinction, ou trop attaché aux intérêts du roi de Guei pour que ce présent ne lui fût pas suspect, en avertit le colao sitôt qu'il fut de retour.

— Nous sommes trahis, lui dit-il, par les sourdes pratiques de Fansiu, il a découvert au roi de Ci le secret de nos affaires, & pris avec lui de mesures pernicieuses au bien de l'État, puisqu'il en a reçu une somme d'argent très considérable.

Le premier ministre irrité par ce rapport calomnieux, ne put retenir sa colère, & donna mille coups de bâton à Fansiu, & non content de cet outrage lui rompit les dents à coups de poing. Fansiu craignant que sa fureur n'allât encore plus loin, se laissa tomber comme s'il eût expiré sous ces coups, & son ennemi $_{\rm p.493}$ qui le crut mort, commanda qu'on l'enveloppât dans une natte, & qu'on le jetât à la voirie. Fansiu s'échappa la nuit des mains de ceux auxquels on l'avait abandonné

comme un cadavre, & changeant d'habit & de nom, rentra dans la ville, sans qu'on le pût reconnaître. Il arriva en même temps un envoyé de Cin au roi de Guei, avec ordre de conclure un traité contre le roi de Ci. Fansiu suivit cet envoyé lorsqu'il s'en retourna, & se glissa dans le palais du roi de Cin revêtu d'un habit de philosophe ; il trouva moyen de se faire donner audience, & représenta avec tant de force à ce prince l'intérêt qu'il avait de renoncer à celui du roi de Guei, qu'il lui fit changer de mesures & l'obligea de faire la paix avec le roi de Ci ; mais pour faire, ajouter croyance à un changement si subit, sur les raisons d'un homme inconnu, il faut savoir que les souverains de ce temps-là & ceux mêmes qui avaient le plus de réputation, écoutaient à genoux les philosophes & les gens d'un mérite rare, quand ils leur donnaient des avis _{p.494} sur leur conduite particulière, où concernant celle de leurs États, & ne trouvaient point à redire à la liberté qu'ils prenaient. Fansiu dont le trop de familiarité avait choqué les courtisans, s'était tellement rendu insupportable, qu'un jour étant prêt d'être chassé, comme un étranger dont on ne pouvait plus souffrir les manières trop insolentes, dit tout haut en riant à ceux qui le voulaient faire sortir du palais :

— Si le roi de Cin est bien dans ses affaires, il en est redevable aux soins d'Iangu son premier ministre.

Le roi entendit cette raillerie, sans en connaître l'auteur; mais sitôt qu'il eût jeté les yeux sur Fansiu, il ne douta pas que ce ne fût un philosophe, & se mettant à genoux devant lui, il le pria dans cette posture de l'avertir en présence de toute sa cour, des choses qu'il croyait avantageuses au repos de ses sujets.

- Puisque tu me permets de te parler librement, lui dit Fansiu, je te dirai qu'il y a trois choses dont j'espère que tu tireras beaucoup d'utilité, tant pour toi que pour ton peuple ;
- Tu me feras un $_{\rm p.495}$ plaisir sensible, repartit le roi, de me parler avec sincérité & en termes intelligibles.
- Puisque tu me l'ordonnes ainsi, reprit Fansiu, il ne m'est plus permis de me taire ; cependant je ne suis qu'un malheureux

étranger, chassé de mon pays par la persécution de mes ennemis, dont la rage augmentait tous les jours, & je me suis venu réfugier auprès de toi, pour te rendre tous les services dont tu me jugeras capable ; quoique je n'aie encore mérité aucune part dans ta confiance, j'ai des conseils à te donner qui te seront très salutaires, je suis entre tes mains, tu verras aisément si je te parlerai comme un homme de bon sens, ou comme un visionnaire ; je crains cependant, ne sachant point encore tes sentiments pour moi, de me repentir du discours que je te vais faire ; mais quand il m'en devrait coûter la vie, je mourrai content si je te donne de nouvelles lumières.

Le roi craignant qu'il n'eût pas l'assurance de lui déclarer la vérité, lui parla d'une manière à lui devoir donner beaucoup d'assurance :

— Je me trouve trop $_{\rm p.496}$ heureux, lui dit-il, de te pouvoir donner audience, reprends un peu tes esprits, & me déclares hardiment toutes les choses dont tu crois qu'il est nécessaire que je sois instruit.

Fansiu s'approchant plus près de lui, reprit ainsi la parole :

— L'étendue de ton royaume, le nombre & la force de tes armées, peuvent aussi aisément te rendre le maître de toute la terre, qu'il est facile à de bons chiens de forcer & de prendre un lièvre; & je ne comprend pas comment tu ne t'es pas encore emparé de la province de Xantong, dont la conquête te répondrait de celle de toutes les autres provinces de l'empire; je crois cependant après y avoir sérieusement pensé que Yangiu ton colao en est l'unique cause, & que ses mauvais conseils t'ont détourné de ce dessein; je me défie de sa bonne foi, & le public t'impute tous les manquements de ce traître.

Le roi s'impatientant d'entendre parler de son premier ministre en de si mauvais termes, & interrompant Fansiu, il lui dit avec chagrin :

— Parles-moi plus clairement & me marques les occasions que j'ai $_{\rm p.497}$ négligées pour l'agrandissement de mes États, & ce que mon premier ministre a pu faire contre son devoir.

Fansiu reprit courage, en voyant déjà le roi un peu en colère, & poursuivit en parlant avec beaucoup plus de véhémence :

— Tu te prépares à déclarer la guerre au roi de Ci, dis-m'en la raison, je t'en conjure, par quels conseils tu vas attaquer un pays éloigné pour laisser derrière toi les royaumes de Han & de Guei qui sont beaucoup plus à ta bienséance ; ne te seraitil pas plus avantageux d'y porter la guerre, & de vivre en bonne intelligence avec le roi de Ci ? Un pouce de terre enlevé à tes voisins s'étendra bientôt à la distance d'une stade. C'est ainsi qu'on recule plus loin ses frontières & qu'on fait dans la suite sentir partout sa domination. La possession de l'empire dépend de celle de ces deux royaumes, & tu n'en seras pas sitôt le maître, que le roi de Ci & les autres souverains viendront à leur exemple se soumettre à ton obéissance.

Fansiu ajouta avec son éloquence ordinaire plusieurs autres $_{\rm p.498}$ raisons qui obligèrent le roi de Cin à s'accommoder avec celui qu'il avait résolu d'attaquer le premier, & à tourner ses armes du côté de Guei ; il donna un gouvernement à Fansiu & une place dans son conseil ; il eut souvent avec lui des conférences particulières sur les moyen d'agrandir son royaume & le fit enfin son colao après la mort de Yangiu ; ce prince fut encore plus heureux que ce philosophe qui ne s'attendait pas à tant de bienfaits, puisque ce fut par son conseil qu'il parvint à la possession de l'empire.

Le roi de Guei ne sut pas sitôt ce qui se préparait contre lui, qu'il envoya Sukia vers le roi de Cin, pour détourner cet orage à quelque condition que ce fût jusques à se rendre même son tributaire. Lorsque Sukia fut arrivé chez ce prince, Fansiu s'en alla le trouver, couvert d'un méchant habit, se faisant appeler par son véritable nom, qu'il s'était bien donné de gardé de faire enregistrer, lorsqu'il s'était fait inscrire

selon la coutume de ce royaume. Sukia qui le croyait mort fut étrangement p.499 surpris quand il l'entendit nommer, il le fit entrer & lui demanda, s'il était véritablement Fansiu, & s'il n'y avait point de déguisement ou de maléfice dans ce qu'il paraissait être. Il lui fit ensuite donner un habit neuf, le fit manger à sa table, ne s'imaginant point qu'il fût le colao du roi de Cin, ni que la paix qu'il venait demander dépendît de son entremise. Fansiu auquel il déclara le sujet de son voyage s'offrit de l'accompagner chez le colao ; Sukia espérant qu'il ne lui serait pas inutile à cette première entrevue, lui donna une place dans son chariot, bien éloigné de croire qu'il ramenait le ministre qu'il allait chercher; sitôt qu'ils furent arrivés à la porte de son palais, Fansiu descendit disant à Sukia qu'il allait voir un peu ce qu'il y avait à faire pour faciliter son audience, & qu'il reviendrait incontinent lui en rendre compte. Il l'attendit fort long temps, & demandant à quelques domestiques du palais ce que cet homme était devenu, & ce qu'il faisait à la cour, ils lui dirent qu'il avait entré dans son _{p.500} appartement, & qu'il était le premier ministre du royaume : cette surprenante nouvelle lui rappelant avec frayeur le souvenir du passé, le jeta dans une si grande consternation qu'il se mit à genoux, & se traîna dans cette posture jusques dans la salle ou était Fansiu pour lui demander pardon des discours calomnieux qui lui avaient attiré sa disgrâce, & pour se soumettre à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner en expiation de cette faute. Fansiu qui était entouré d'un grand nombre d'officiers & de domestiques lui dit:

— Je te pardonne volontiers quoique tu aies mérité la mort ; l'habit que tu m'as donné, me rappelle le souvenir de notre ancienne amitié, & ce petit présent, m'a fait croire que tu ne l'as pas encore oubliée ; mais à l'égard de l'affaire qui t'amène ici, tiens pour constant qu'elle ne réussira jamais, à moins que tu ne déclares au roi ton maître sitôt que tu seras de retour qu'il faut qu'il envoie la tête de Guesiu, c'était ce colao qui l'avait si cruellement battu sur le faux rapport de Sukia ; il le fit reconduire avec beaucoup de p.501 cérémonie

par les principaux magistrats de l'État; mais il n'osa retourner chez le roi son maître; il craignait sa colère & la faveur de Guesiu, & il aima mieux abandonner son pays que de s'exposer à leur ressentiment. L'on n'a jamais su depuis ce qu'il était devenu ni le lieu de son exil volontaire.

Tientan quoique déjà fort avancé sur l'âge ne fut pas à couvert de la calomnie, & neuf ministres jaloux de son crédit l'accusèrent de trahison, & de se vouloir rendre maître de l'État de Ci ; mais Teaopeu qui avait entrée au conseil, détruisit cette accusation, & désabusa le roi qui paraissait déjà très prévenu de ce crime, en lui disant :

— Lorsque Tientan sortit de la ville de Mé, il reprit dans une expédition plus de mille stades de pays qu'il remit de très bonne foi sous ton obéissance, quoique tu n'eusse point de troupes sur pied; s'il eût eu dessein de t'arracher la couronne, qui pouvait s'opposer alors à l'effort de ses armes victorieuses ? quelle apparence qu'après avoir laissé perdre une occasion que p.502 ta faiblesse, & son bonheur lui rendaient si favorable il ait attendu que tu sois devenu plus puissant pour te chasser du trône ? des mesures si mal concertées sont indignes d'un si grand capitaine, comment cet homme qui ne voudrait pas devenir souverain aux dépens de son honneur, se voudrait-il noircir d'un tel crime ?

Le roi très satisfait de cette justification, & convaincu de l'innocence de Tientan, fit exécuter à mort les neuf ministres auteurs de cette calomnie.

Cependant le roi de Cin instruit par Fansiu son colao des moyens de se mettre la couronne impériale sur la tête, ne fit plus de mystère de son dessein, & leva de nombreuses troupes qu'il fit marcher en corps d'armée contre les rois de Chaü & de Han avec ordre à son aile droite d'attaquer le roi de Chaü, & à la gauche de charger celui de Han. Le premier n'avait encore que quinze ans, & sa mère s'était emparée du gouvernement de l'État, qu'elle conduisait avec beaucoup

d'imprudence, & d'orgueil : elle demanda du secours au roi de Ci, _{p.503} qu'elle aurait obtenu à des conditions fort raisonnables ; mais elle les rejeta contre le sentiment de ses ministres, & de tous les ordres du royaume. Vangu qui commandait l'aile gauche de l'armée de Cin s'était fort avancé dans le pays de Han, & avait déjà conquis la province de Xantong ; les soldats & les peuples effrayés à la vue de son armée abandonnèrent leur pays, & marquèrent par leur fuite dans le royaume de Chaü la route que devait tenir le vainqueur pour s'en rendre aussi le maître. Cet État pressé par l'une & l'autre armée, porta la peine de l'opiniâtreté de la reine.

Ses troupes ayant été aussi souvent battues qu'elles eurent affaire avec les ennemis, le roi de Chaü se voyant ainsi harcelé reprocha à ses généraux qu'ils n'étaient que des lâches, & les soupçonnant même de quelque intelligence avec ses ennemis, il leur ôta le commandement, & le donna tout entier à un étranger appelé Hoü, très brave & très expérimenté capitaine, que tous les soldats craignaient & respectaient p.504 également. Il ne fut pas sitôt à leur tête qu'il rétablit la discipline corrompue, retint les soldats dans leur devoir, les fit marcher en bon ordre, leur apprit à garder leurs rangs & réveillant leur courage abattu, leur fit concevoir l'espérance de vaincre aussi à leur tour ; & en effet ils se trouvèrent dans des occasions où ils eurent toujours l'avantage ; en sorte que le roi de Cin voyant sa fortune changée n'osa leur livrer le combat. Cette défiance le fit recourir à un stratagème qui répondit à son intention.

L'aile gauche conduite par Vangu s'étant approchée de la droite que commandait Gankion, celui-ci engagea le combat & s'enfuit dans la ville de Pié, située dans le fond d'une vallée, suivant les mesures qu'il avait prises avec Vangu ; les montagnes laissaient un chemin fort commode pour arriver à cette place, mais Hoü qui se croyait assuré de la victoire la perdit en poursuivant imprudemment les fuyards ; il trouva la ville de Pié si bien fortifiée & défendue par une si grosse garnison p.505 qu'il n'osa y mettre le siège.

Cependant Vangu, qui agissait de concert avec l'autre général,

s'empara de tous les défilés des montagnes, et Hoü se trouvant entre le marteau & l'enclume, souffrit pendant quarante-six jours de si cruelles incommodités, que ses gens furent contraints de se repaître de chair humaine; il en envoya quelques-uns au travers des montagnes, & par des chemins inaccessibles, demander secours au roi de Ci, & particulièrement des vivres ; mais ce prince mécontent de la mauvaise conduite de la reine de Chaü lui refusa l'un & l'autre. Ce général réduit au désespoir aima mieux mourir les armes à la main que de laisser périr ses gens par la famine. Il attaqua Vangu malgré le désavantage du lieu, & la faiblesse de son armée, se flattant encore de le forcer quoique très bien retranché dans son poste, & de s'ouvrir un passage au travers des ennemis; mais Gankion qui prévoyait les mouvements qu'il devait faire, sortit de la ville à la tête d'un gros détachement, & le chargea lorsqu'il s'y $_{\rm p.506}$ attendait le moins. Cette surprise ne l'empêcha pas de faire une si vigoureuse résistance, que l'événement du combat demeura longtemps douteux. Mais Hoü ayant été tué d'un coup de flèche, la victoire se déclara pour l'autre parti, & son armée ayant perdu le cœur avec son chef, ses soldats se laissèrent égorger sans combattre : on dit qu'il en demeura quarante mille sur la place, quelques-uns s'enfuirent dans les montagnes; on ne fit que vingt-huit prisonniers que le roi de Cin renvoya sans rançon.

Le roi de Guei qui se défiait de ses forces dès le commencement de ces désordres avait rendu obéissance au roi de Cin, & s'était fait son tributaire; mais ne se croyant pas encore en assez grande sûreté, il avait taché d'attiré auprès de lui les hommes de ce temps-là les plus recommandables dans les armes & dans les lettres; il y avait un nommé Compin, personnage d'une vertu & d'un savoir extraordinaires, que ce prince fit son colao malgré lui. Il répondit à ceux qui lui vinrent p.507 offrir cette grande dignité de la part du roi, que « si ce prince voulait l'écouter, & suivre ses conseils, il tâcherait de ne lui en donner que de très salutaires & de conformes aux conjonctures présentes; mais que s'il les méprisait, sa présence ne lui serait pas plus nécessaire que celle des autres gens inutiles au bien de son État. » Un de ces envoyés lui fit

entendre que « le roi ne le choisissait pas pour son colao pour négliger ses conseils, qu'ils étaient venus par son ordre lui offrir cet important emploi, & qu'il leur était enjoint de le reconnaître déjà pour leur chef, & de le suivre à la cour. » Compin ne résista pas davantage & partit avec eux, pour aller prendre possession du ministère ; il salua le roi qui lui fit d'abord plusieurs questions sur les guerres d'alors qui désolaient tant de royaumes, auxquelles Compin répondit ainsi :

- Lorsqu'on meurt de maladie c'est fort souvent par la faiblesse des remèdes, ou par le peu de rapport qu'il y a entre leurs vertus, & la nature du mal auquel on les applique. L'empire est dangereusement _{n.508} malade, & n'en saurait réchapper à moins que de très habiles médecins n'entreprennent sa guérison ; mais il n'y en a point qui en soient capables, ou s'il y en a, ils sont très malades euxmêmes. Le roi de Cin dont la puissance augmente de jour en jour se sert de toutes ses forces pour se mettre sur le trône impérial, & si le Ciel ne détourne ce malheur, on l'y verra placé avant qu'il soit vingt ans, aucun prince n'étant en état de s'opposer à cette usurpation.
- Je l'ai prévu comme toi, lui repartit le roi de Guei en l'interrompant, & c'est ce qui m'a obligé à m'attacher à son parti & à me déclarer contre ses ennemis, sitôt que j'ai vu les rois de Han & de Chaü ployer sous son obéissance, j'ai cru prendre le bon parti en m'assurant de son amitié, & joignant mes forces aux siennes.
- Je ne t'aurais pas conseillé, reprit Compin, de t'exposer au péril qui te menace si tu m'avais consulté là-dessus ; le roi de Cin accoutumé à prendre le bien d'autrui veut imposer un joug tyrannique à tout l'empire ; si ses premiers desseins ont réussi, la plupart des $_{\rm p.509}$ autres princes sont déjà ses tributaires ; bien loin de te traiter comme son ami, il se jettera sur tes États avec d'autant plus d'avidité, que tu seras désormais le seul capable de traverser son entreprise : c'est

pourquoi je serais d'avis que content de ta fortune, ru attendisses en repos l'événement de cette guerre ; car il est à craindre que cet usurpateur fortifié de ton secours ne s'en serve à ta propre ruine, & tu ne dois pas attendre un autre traitement de l'avarice d'un prince, leguel veut encore usurper l'empire après s'être injustement emparé des provinces de la plupart de ses voisins ; je te veux donner là-dessus l'exemple de l'hirondelle : cet oiseau bâtit son nid contre les murailles des maisons les plus élevées, elle y nourrit ses petits, elle vole & chante au milieu des airs sans rien voir au dessus d'elle qui puisse troubler son repos; mais si le feu prend à la maison à laquelle son nid est rattaché, & que cet incendie le consomme en son absence avec tous ses petits, elle se repent trop tard de son peu de prévoyance, & regrette en p 510 vain la perte de ses chers nourrissons. Appliques-toi à cette comparaison, le roi de Cin est ce feu dévorant lequel après avoir mis en cendres les royaumes de Han & de Chaü viendra détruire aussi le tien, si tu n'éteins ce flambeau funeste que tu semble vouloir allumer.

Le roi de Guei comprit le préjudice qu'il se faisait par cette dangereuse alliance, & se rangea du côté du roi de Chaü, auquel il envoya des troupes contre les ennemis communs de l'empire sous le commandement de son fils, jeune prince plein de valeur ; l'armée de ces deux alliés remporta quelque avantage, mais la victoire se déclara en faveur du roi de Cin.

Son armée qui avait défait celle de Chaü dans le combat où le général Hoü avait perdu la vie, s'était déjà saisie de plusieurs places, & s'approchait de la fameuse ville de Hantan, capitale du royaume, de la prise de laquelle dépendait celle du reste de l'État. Le roi réduit à cette extrémité envoya Pingyuen son principal ministre, implorer le secours du roi de Zu, & le fit accompagner de 18 p.511 autres officiers considérables dans les lettres & dans les armes ; étant en chemin, Pingyuen s'aperçut qu'ils étaient dix-neuf, ayant remarqué parmi eux un certain Maozi, qui s'était mis dans leur troupe, & qu'il eut peine à

reconnaître, quoiqu'il fût logé dans son palais. C'était un homme d'une vertu singulière, & qui menait une vie fort retirée; Pingyuen surpris de ce qu'il se produisait ainsi, lui dit en riant:

—Sais-tu bien, Maozi, que les grands hommes qui se tiennent cachés sont dans le monde comme des outils dans le fond d'une boutique, dont on ignore l'utilité tant qu'on ne les met point en usage? il y a déjà trois ans que je te loge chez moi, me flattant toujours de tirer de toi quelque service avantageux au public; mais je vois bien que tu n'es qu'un fainéant & un paresseux.

Maozi cacha le dépit que lui causait un si honteux reproche & répondit ainsi à Pingyuen :

— Il est vrai que je me suis tenu jusques ici renfermé dans moimême comme une abeille dans sa ruche, qui se prépare à composer de la cire & du miel; p.512 voici le temps enfin d'employer ce que je sais faire pour la conservation de l'État; & quiconque le peut servir, & demeure cependant sans rien faire commet un crime que tu ne me reprocheras pas longtemps; je t'accompagne chez le roi de Zu sans en avoir reçu l'ordre, & tu connaîtras dans peu à quelle intention j'ai entrepris ce voyage.

Pingyuen étant arrivé chez ce prince, lui exposa le sujet de son ambassade, se plaignit de l'injustice du roi de Cin, & le conjura, de la part du roi son maître, de lui envoyer promptement du secours contre cet ennemi commun. Le roi de Zu fit aussi de grandes plaintes de celui de Chaü, lui reprocha qu'il avait refusé son amitié, & rompu le traité d'alliance, & fit là-dessus un discours plein d'injures & de menaces, qui dura depuis le matin jusqu'à midi. Cette véhémence déconcerta tellement Pingyuen, qu'il le laissa toujours parler sans avoir le courage de lui répondre ; mais Maozi qui s'était tenu sur les degrés de la salle où le roi de Zu leur donnait audience n'eût pas la p.513 même modération, il mit brusquement l'épée à la main, & s'adressant à Pingyuen :

— Le roi notre maître, lui dit-il, est trop pressé, & n'est pas en état d'écouter de si long discours, à quoi bon toutes ces

paroles quand on peut s'expliquer en deux mots. Roi de Zu, ajouta-t-il en élevant sa voix, fais alliance avec notre prince, & lui envois promptement le secours dont il a besoin.

Le roi de Zu se mit en colère contre Maozi, & lui commanda de se taire sous peine d'un traitement rigoureux ; mais ce philosophe que cette menace rendait encore plus hardi, s'approcha du roi, & lui dit :

— Tu n'as pas moins d'intérêt que le roi de Chaü à lui accorder l'amitié & le secours qu'il te demande, la grandeur de tes États qui ont plus de cinq mille stades d'étendue, ta puissance, & tes troupes qui n'ont jamais été vaincues, te rendront la conquête de l'empire fort aisée si tu fais alliance avec le roi mon maître, & s'il seconde tes desseins ; c'est malgré lui qu'il fait cette prière, la nécessité le force à cette honteuse p.514 démarche, dont il se repentira peut-être quelque jour, & qui tourne dès à présent à ton avantage, & à ta gloire.

Le roi étonné de la hardiesse & de la fermeté de Maozi, fit égorger un coq pour en boire le sang avec Pingyuen en signe d'alliance : cette cérémonie se pratique encore aujourd'hui non seulement entre les princes chinois, quand ils veulent se jurer une amitié sincère, mais aussi entre les particuliers, & les voleurs même l'observent pour s'assurer les uns & les autres du secours dont ils ont besoin. Le roi de Zu en exécution du traité qu'il venait de conclure, envoya une grosse armée au roi de Chaü commandée par un général appelé Chonxin dont il ne tira pas beaucoup d'avantage.

L'an cinquième de ce règne Vangu qui assiégeait depuis longtemps la ville de Hantan fut contraint de lever le siège, la place ayant été secourue par Vukiu fils du roi de Guei qui lui tua beaucoup de monde. Gampini d'un autre coté, attaqua l'armée de Chaü, la défit & en laissa vingt mille hommes sur la place, en $_{\rm p.515}$ sorte que le roi de Cin éprouvant en même temps l'une & l'autre fortune vainquit, & fut battu ; le jeune Vukiu devenu insupportable depuis sa victoire se rendit odieux à tout le monde par sa vanité & son orgueil : un de ses amis ne

pouvant plus souffrir cette fierté, prit adroitement l'occasion de lui représenter le préjudice qu'il se faisait en traitant les officiers de son armée avec tant de mépris, & lui en parla en ces termes :

— Il y a des choses qu'il faut oublier, & d'autres dont on doit garder le souvenir, les grâces par exemple qu'on a reçues doivent être toujours présentes à la mémoire, mais celui qui les a faites en doit perdre les idées ; je prends la liberté de te parler ainsi pour te faire comprendre que le roi ton père ni le roi de Chaü n'approuveront point du tout ta vanité, ils croiront avec raison que tu leur reproches les services que tu leur as rendus ; l'orgueil est la source d'une infinité de maux & le tien détruira les grandes espérances qu'on avait déjà conçues de toi.

Cette sage remontrance fit un p.516 effet merveilleux. Vukiu devenu doux & modeste rougissait depuis quand on lui parlait de la victoire qu'il avait remportée & rejetait l'honneur qui lui en devait revenir. Il passa à la tête de son armée auprès d'une ville dans laquelle était alors le roi de Chaü. Ce prince le régala & lui fit don de cinq places en reconnaissance de sa dernière action ; mais il les refusa, disant au roi, que ses soldats & non pas lui en méritaient la récompense. Le roi de Chaü charmé de sa modestie & de son désintéressement, voulut encore lui marquer sa reconnaissance dans la personne de Changliu son gouverneur, auquel il offrit une petite principauté, qu'il ne voulut pas non plus accepter. Le roi lui envoya la valeur en argent, croyant que cette gratification l'accommoderait davantage ; mais Changliu s'en trouva tellement offensé, qu'il dit à ce prince avec chagrin :

— Je ne suis pas capable, de me laisser tenter par de pareilles récompenses, & je n'en cherche point d'autres que l'honneur & le plaisir de servir mon _{p.517} maître, & exposer ma vie pour État ; le repos de son mon devoir m'y engage indispensablement, & je dirai ici tout haut afin que personne ne l'ignore, que ceux qui prennent de l'argent pour rendre service à leur pays font un trafic infâme, & que j'aimerais mieux mourir qu'on me pût reprocher cette lâcheté.

Ce personnage joignait à de grandes qualités beaucoup de présomption, & une trop bonne opinion de lui-même, & regarda la libéralité du roi de Chaü comme un si cruel affront, qu'il se démit de sa charge, & quitta l'État sans qu'on l'ait revu depuis.

Cependant le roi de Cin rentra dans le pays de Chaü avec de nouvelles troupes contre lesquelles le roi de Guei envoya du secours sous la conduite de Kimpin son général, ne jugeant pas à propos d'exposer encore la personne de Vukiu son fils. Le roi de Cin lui écrivit là-dessus en des termes pleins de ressentiment ; il lui reprochait tous ses manquements de bonne foi, & menaçait son État de la dernière désolation, s'il abandonnait le roi de Chaü :

- Si $_{\rm p.518}$ tu ne peux demeurer en repos chez toi, lui mandaitil, & que tu veuille secourir mon ennemi, sois sûr que je te tomberai sur les bras avec toutes mes forces, sitôt que je serai maître de ce petit pays ; & malheur ensuite à celui qui en aura pris le défense.

Cette menace il si grand peur au roi de Guei qu'il dépêcha un homme de confiance à Kimpin, avec de nouveaux ordres qui portaient de reconnaître le roi de Cin pour empereur, de s'avouer de sa part comme tributaire, qu'il ne savait que ce moyen d'en obtenir la paix, puisqu'il était résolu de ne point désarmer qu'il n'eût conquis l'empire. Changliu rencontra cet envoyé, auquel il conseilla de retourner sur ses pas plutôt que d'exécuter ce nouvel ordre.

— Le roi de Cin, lui dit-il, n'écoute ni justice, ni raison, & ne consulte que sa puissance & ses forces, il veut tout engloutir, & si ses projets réussissent, quels malheurs ne doit-on pas attendre d'un souverain, qui renverse toutes les lois anciennes pour en établir de contraires au bonheur des peuples qu'il aura subjugués ? Pour p.519 moi qui n'ai pas assez de force & de courage pour envisager cette désolation sans effroi, je me retire sur les bords les plus éloignés de la mer Orientale, pour y achever ce qui me reste de temps à vivre, dans l'entier oubli de

ces funestes révolutions. Mais d'où vient que le roi de Guei témoigne déjà tant de frayeur ? Pourquoi ne se rassure-t-il pas sur la force, & sur la grandeur de son royaume qui n'est guère inferieur à celui du roi de Cin ? & pourquoi lui donne-t-il la main pour lui aider à monter sur le trône de l'empire, lui qui devrait faire les derniers efforts pour lui en fermer le passage ? ignore-t-il que ce parjure ne se verra pas sitôt le maître absolu, qu'il le traitera comme les autres, & que non content de son hommage, il le dépouillera de tous ses États ?

Cet envoyé s'en retourna promptement représenter ces raisons au roi de Guei qui eurent la force de le retenir dans l'alliance du roi de Chaü.

Il différait cependant de lui envoyer les troupes qu'il lui avait promises quelques instances qu'on lui en fît. p.520 La reine de Chaü qui était sa fille, & sœur aînée de Vukiu, pressa son frère de venir au secours de son mari, elle espérait beaucoup de la valeur de ce jeune prince, depuis la gloire qu'il s'était acquise à la levée du siège de Hantan. Vukiu qui cherchait de nouvelles occasions de se signaler dans la guerre, & qui aimait tendrement cette princesse, lui aurait rendu ce service s'il avait été le maître ; il pressa plusieurs fois le roi son père d'ordonner à Kimpin d'assister le roi de Chaü, & de lui permettre d'aller servir dans son armée ; mais le roi trop attaché à son sentiment lui refusa ces deux grâces. Vukiu vivement touché de ce refus s'échappe de la cour sans prendre congé de son père, & s'en va contre le roi de Cin, suivi seulement de sa maison qui consistait en cent chariots ; mais un de ses amis l'arrêta en chemin & s'avisa de ce petit stratagème pour le détourner d'une si téméraire entreprise.

— Ce que tu fais, lui dit-il, est digne de ton grand courage, mais tu dois néanmoins considérer, qu'avec le peu de gens que tu mènes au roi de Chaü, ton secours lui $_{\rm p.521}$ sera fort inutile, que c'est jeter un petit morceau de chair dans la gueule d'un tigre affamé, que de te commettre avec un ennemi si puissant, soutenu de tes seuls domestiques. Si tu m'honores encore d'un peu de confiance, tu ne précipiteras

point ta marche, & tu te serviras du conseil que je vais te donner. Je sais que le roi ton père tient son sceau enfermé proche de son lit. Juga celle de ses maîtresses qu'il aime avec le plus de tendresse peut facilement le lui ôter sans qu'il s'en aperçoive, & je suis sûr qu'elle te le mettra entre les mains, si tu lui déclares que tu ne t'en veux servir que pour sceller une commission qui te donne ce commandement de l'armée, & le pouvoir de lever de nouvelles troupes pour assister le roi de Chaü ton beau-frère; elle aime trop le roi pour ne pas t'accorder une grâce qui doit tourner à son profit.

Cette fille était de la famille impériale de Cheva, & avait tout ce qu'il fallait d'esprit & d'adresse pour faire réussir cette intention ; elle déroba le sceau qu'elle remit en sa place sitôt que Vukiu en eut scellé sa commission sans que le $_{\rm p.522}$ roi en pût avoir le moindre soupçon. Il partit en même temps & marcha de longues journées vers l'armée de Kimpin. Sitôt qu'il y fut arrivé, il lui montra son ordre, & lui enjoignit avec un air fier & menaçant de le reconnaître pour son général ; & comme il craignait qu'il n'obéît pas à cet ordre, il s'était assuré d'un assassin fort & robuste pour se défaire de Kimpin s'il faisait la moindre résistance. Ce meurtrier, le voyant dans quelque sorte d'irrésolution, lui cassa la tête d'un coup de massue de fer, qui pesait quarante livres, & l'on fit en même temps courir le bruit qu'il avait été convaincu de trahison, & mis à mort par l'ordre du roi, & que le prince Vukiu venait commander en sa place. On fit aussi distribuer dans le camp plusieurs copies de la commission de ce prince pour autoriser ce bruit, & il se mit à la tête de l'armée qui était de 80.000 hommes pour aller secourir son beau-frère. Mais le roi de Guei, instruit de cette supercherie, envoya promptement Liempo se saisir du commandement avec défense aux soldats d'obéir à son fils, & p.523 ordre à Vukiu de venir rendre compte de sa conduite.

Le roi de Cin avait défait les troupes de Zu, & s'était presque rendu maître de tout le royaume de Chaü. Cette conquête qui lui ouvrait un chemin fort aisé pour aller droit à l'empereur l'obligea d'envoyer une

partie de son armée contre ce malheureux prince commandée par le général Kieu. Les troupes impériales, qui n'étaient pas assez fortes pour lui résister, furent défaites dès le premier combat, & Fous se vit contraint de se venir jeter aux pieds du roi de Cin comme s'il eût été son sujet, il le reconnut pour son souverain, lui céda trente-six villes qui lui restaient d'un si vaste empire, avec son armée, qui n'était plus que de trente mille hommes, auxquels il ordonna de prêter serment au vainqueur. Cette soumission lui sauva la vie, mais on le confina sous bonne garde dans une province d'Occident, où Fansiu eut ordre de le conduire. Cette guerre qui avait été entreprise par l'avis de cet habile ministre fut conduite, & glorieusement terminée, par ses conseils p.524 que le roi de Cin suivit pendant qu'elle dura avec une entière confiance.

¹ Les historiens commencent le règne de la famille de Cina 254 ans avant la naissance de Jésus-Christ parce qu'il n'y avait alors point d'empereur. Le roi de Han n'eût pas sitôt appris la disgrâce de Fous, que craignant une pareille destinée, il vint prêter serment de fidélité entre les mains du roi de Cin, s'avoua son tributaire, lui rendit hommage & lui donna ce qu'il avait de troupes en état de faire la guerre. On dit que le roi de Cin, offrant un sacrifice au Ciel, il en tomba un simulacre qui en représentait le souverain empereur, mais on a cru qu'il s'avisa de cette imposture peur persuader aux peuples que le Ciel lui livrait la couronne impériale ; quoique ce miracle fût faux, ou véritable, on le regarda dès lors comme empereur, ou plutôt comme un tyran redoutable, & qui n'empêcha pas qu'on n'élût en la place de Fous un de ses frères appelé Chenkiuni, sitôt qu'on sût la mort de ce malheureux prince arrivée la même année de sa prison.



¹ 254 ans avant J. C., l'an 44 du 41^e cycle.

CHENKIUNI

trente-septième empereur régna 9 ans 1



_{n,525} Il restait encore quelques princes & quelques gouverneurs attachés à la race de Cheva qui le proclamèrent empereur ; mais l'usurpateur était désormais trop puissant, & trop heureux pour que ce prince en dût attendre un autre traitement que celui qu'il venait de faire à son frère; Chenkiuni voulut cependant résister avec ce qu'il put ramasser de forces ; mais inutilement, les rois de Ci, de Zu, & de Guei, qui pouvaient ensemble lui donner un secours considérable, l'abandonnèrent pour ne s'occuper que de leurs propres intérêts, & le roi de Cin enorqueilli par le nombre de ses victoires, & par la valeur de ses soldats, lui mit en tête un de ses généraux appelé Liupuguei, qui le réduisit à une telle p.526 extrémité, que désespérant de se maintenir sur le trône, & craignant de perdre la vie avec l'empire, il y renonça volontairement, & passa le reste de ses jours dans une condition privée. La race de Cheva qui avait régné pendant plusieurs siècles fut entièrement éteinte par sa mort; mais Chaosiang, c'est ainsi que s'appelait le roi de Cin, n'eut pas le plaisir de jouir longtemps de son usurpation, & mourut avant la démission de Chenkiuni l'an 47 du 41e cycle. Hioveni son fils lui succéda, & continua la guerre avec la même conduite & le même bonheur que son père, mais une mort inopinée lui enleva le fruit de ses travaux : avant qu'il eût régné une année entière ; son fils aussi appelé Chaosiang, ne régna que trois ans après lui, pendant lesquels Mongao, général de ses armées, gagna quelques batailles contre celles du roi de Guei ; les autres princes alarmés du progrès de ses armes se réveillèrent, & firent une lique contre cet ennemi qui n'en voulait pas seulement à l'empire, à l'entière possession de tous leurs États ; mais _{p.527} cette confédération leur aurait été très

¹ 254 ans avant J. C., l'an 44 du 41^e cycle.

avantageuse s'ils s'en étaient avisés plus tôt ; cinq d'entre eux mirent chacun d'eux cent mille hommes sur pied, dont ils ne firent qu'une armée, qu'ils donnèrent à commander à Sinlini avec un pouvoir absolu : il défit Mongao & le chassa du pays de Guei. Chaosiang mourut sur ces entrefaites, laissant Chingu son fils héritier de sa couronne & de son ambition. Ce prince qui n'en avait pas moins que ses prédécesseurs soutient constamment la guerre, & la termina glorieusement comme on le va voir dans l'histoire de son règne.

Fin du premier volume

